

47e année, No 18

Montréal, 5 octobre 1935

PER

5400

BNQ

Le Samedi

10¢

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



NOTRE ROMAN COMPLET :
(en deux numéros)

**La Demoiselle aux
Moustaches**

Par JEAN BARANCY



NOTRE FEUILLETON :

La Femme Fatale

Par CONSTANT GUÉROULT



Chronique d'actualité :

Le Canal de Suez

Par LOUIS ROLAND



Le Bridge - Contrat

Par ARSÈNE DESROCHERS



NOUVELLE :

Crime d'Enfant

Par ALBERICH-CHABROL



La Place d'Armes, à Montréal

Photo C.P.R.

JEANNE BOITEL
vedette française



Allo! Oui! Tu veux lire
quelque chose d'amusant!
Eh bien, achète LE FILM.
Tu ne t'embêteras pas! ...

En Septembre:

Dans les Ténèbres

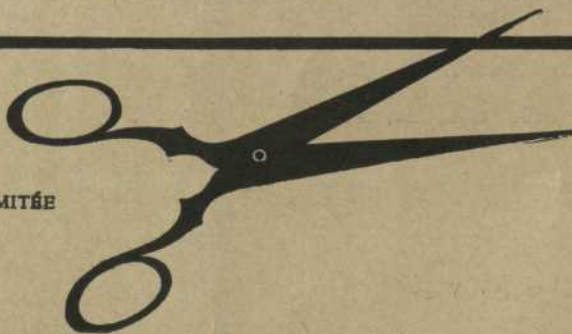
Par LINE
DEBERRE

LE FILM est une revue absolument unique en son genre. C'est la seule revue canadienne où l'on trouve toutes les nouvelles illustrées du cinéma américain et français, en plus d'un roman complet. Les photos du *Film* sont abondantes et remarquablement bien choisies. Ses romans sont TOUS complets et inédits. Sa chronique de la beauté est aussi des plus intéressantes. Si vous aimez le cinéma, prenez la bonne habitude d'acheter *Le Film* tous les mois. C'est indispensable. Nos lecteurs et lectrices, de plus en plus nombreux, se sont tout de suite rendu compte des améliorations nombreuses que nous avons apportées depuis quelques mois au *Film*. Plusieurs d'entre eux se sont empressés de nous écrire pour nous en féliciter et nous encourager à poursuivre nos efforts. *Le Film* n'a pas dit son dernier mot.

LE FILM est en vente
partout, le premier
samedi de chaque mois

10c

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITÉE
975, rue de Bullion
Montréal, P. Q.



COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées
LE FILM — 50 cents pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITÉE
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q., Canada

CARNET

La Revanche de l'Aigle

EDITORIAL

AU-DESSUS des nuées lourdes d'orage qui roulaient dans une atmosphère surchauffée, l'Aigle planait. C'était un aigle déjà très vieux quand l'homme fit son apparition sur la terre, mais l'âge ne semblait avoir affaibli ni sa vigueur ni la puissance de son vol.

Avec l'indifférence un peu dédaigneuse des grands dominateurs, il parcourait l'espace dont il était le maître absolu. Tous les oiseaux, même les plus robustes, fuyaient devant lui, et les fauves grondaient comme sous la menace d'un mystérieux danger quand ils voyaient ses grandes ailes apparaître au-dessus de la forêt.

C'était, en vérité, le roi de l'air et, si le caprice l'en prenait, celui de la terre elle-même. Il inspirait en effet partout, la terreur aux petits, la méfiance aux gros et le respect à tous.

C'était un *imperator* avant la lettre, et Napoléon s'en est souvenu.

Pendant des siècles, des millénaires, le Grand Aigle régna sur la vie farouche, informe et grandiose qui avait envahi le sol terrestre. Il effleurait de son vol les fougères géantes, montait vers la nue, se grisait d'espace, s'élevait toujours plus haut et, dans l'orgueil souverain de l'effort accompli, de l'immensité conquise, il regardait fixement le soleil immense des premiers âges qui flamboyait au ciel.

Un être nouveau fit un jour son apparition sur la terre. Il était faible et manquait d'agilité, mais bien vite il se révéla cruel et même sanguinaire. Astucieux également.

Ne pouvant batailler avec ses seuls moyens contre les animaux dont il voulait conquérir le domaine, il eut recours à la ruse. L'extraordinaire adresse de ses mains lui permit de fabriquer des armes, grossières il est vrai, mais qui décuplèrent sa force.

Avec des pierres dures et tranchantes, des branches et des lianes tenaces, il fit des haches et des massues qui lui servirent, dès le commencement, à trois grandes choses, les trois plus importantes et peut-être même les seules de sa vie matérielle : l'attaque, la défense et l'ambition.

Cet être faible mais qui devait bouleverser le monde, c'était l'homme.

Contre la griffe et la dent des grands fauves il n'avait que sa pauvre hache de pierre; il s'en servit avec l'énergie que lui donnait le rude instinct de la conservation et connut l'orgueil du vainqueur dans ce combat en apparence inégal.

Il prit aux bêtes leur chair comme nourriture, leur peau comme vêtement et leurs cavernes comme abri.

Le Grand Aigle décrivait parfois, très haut dans l'espace, de vastes cercles au-dessus de lui en poussant des cris rauques comme s'il voulait intimider cet importun, mais l'homme y semblait insensible, et le rapace étonné regagnait en planant son aire perdue dans les montagnes.

Pourtant, sans paraître y faire attention, l'homme guettait l'aigle mais il ne pouvait rien contre lui. Ayant reconnu sa propre impuissance, il envia l'oiseau et, très humainement, devint son ennemi parce qu'il le jalousait. Comme il ne pouvait lui voler ses ailes, il fut, dès lors, en proie à l'idée fixe de le détruire.

Il médita longtemps, l'esprit tendu vers un but imprécis, avec le pressentiment qu'il allait se rendre maître d'une force encore inconnue dont il sentait les tressaillements dans un objet bizarre qu'il fabriquait avec des branches souples et résistantes. Un jour il se sentit envahir par l'immense orgueil que durent connaître plus tard les grands découvreurs de mondes; il avait réussi son œuvre et possédait un arc lançant à de grandes distances des flèches acérées.

Il eut aussitôt la conviction que rien ne lui résisterait plus; maintenant il possédait un pouvoir surhumain puisqu'il pouvait atteindre ses ennemis à distance; il serait le maître incontesté de tout ce qui vit, et la dangereuse ivresse de la destruction noya toute crainte dans son âme.

Patiemment, il attendit le retour de l'Aigle, mais le roi de l'espace avait le vol plus rapide et surtout plus puissant que les flèches de l'homme; les profondeurs du ciel étaient son refuge inaccessible.

Il arriva pourtant que, sournoisement, l'homme parvint à se glisser au plus épais de la forêt, jus-



qu'au pied d'un arbre où l'invulnérable oiseau s'était posé. Avec précaution il dirigea son arme vers lui et la flèche siffla dans l'air.

L'Aigle poussa un grand cri et s'envola lourdement; la flèche lui avait meurtri une aile et déchiré la chair, mais n'avait pas réussi à le tuer. Il passa au-dessus de l'homme qui hurlait sa fureur déçue et laissa tomber sur son front de larges gouttes de son sang vermeil.

L'homme les essuya machinalement, puis une frayeur superstitieuse le prit. Il eut la vision rapide et confuse de massacres gigantesques sur la terre, et dans lesquels son espèce serait décimée au cours des siècles futurs. En de multiples occasions pourtant, il avait teinté ses mains du sang des fauves et, chaque fois, il avait chanté victoire, mais aujourd'hui, ce sang qui tombait du ciel avait quelque chose d'implacable et de terrible; c'était plus qu'une menace, il y sentait une condamnation.

Les siècles passèrent. L'Aigle planait toujours dans la nue et l'homme poursuivait toujours sur terre, comme une œuvre de damné, son travail de destruction. Il tuait pour vivre; pour voler, pour le simple plaisir aussi de tuer.

Les animaux des grandes forêts en eurent la crainte, la haine et le dégoût. Ils le voyaient s'attaquer, non seulement à eux, mais à sa propre espèce et se livrer alors à des orgies de cruauté qui les stupéfaient. L'homme avait édifié patiemment des villes et il les livrait aux flammes; il anéantissait des peuples entiers grâce à l'art de tuer qu'il perfectionnait sans cesse, et la terre autrefois animée d'une surabondance de vie, se couvrait maintenant de larges places désertes, calcinées, où l'herbe elle-même ne repoussait que difficilement quand la trombe humaine, folle et furieuse, avait passé par là.

Cette rage de destruction, par une étrange aberration de l'esprit des hommes, fut élevée jusqu'aux sommets des plus belles vertus; on la glorifia dans des accès de véritable hystérie criminelle et des noms furent inscrits en grandes lettres sur les pages de bronze de l'Histoire parce que ceux qui les avaient portés avaient tué beaucoup d'hommes.

Impassible, l'Aigle décrivait toujours ses cercles immenses dans l'azur protégé par une frontière de vide contre les êtres malfaisants qui rampaient sur le sol. De son œil perçant il les voyait surgir, s'agiter, fondre et disparaître sous de grandes taches rouges qui allaient s'élargissant. L'Aigle y reconnaissait le sang tombé de son aile sur le front du barbare des premiers âges.

Un jour, l'Oiseau des espaces fut brutalement frappé d'épouvante... L'homme venait enfin de violer son domaine et, comme lui, montait à l'assaut des nuées mouvantes. Ses ailes immenses qui planaient dans un bruit infernal exaspérèrent la frayeur de l'Aigle qui s'enfuit sur le plus haut sommet du globe dans le silence des neiges éternelles.

Là, il attendit le Destin.

Aigle chimérique, fantôme invisible mais voyant tout, ombre peut-être de ce châtement terrible que les hommes appellent le Progrès, il vit se dérouler dans les lointains de l'Espace et du Temps un spectacle d'une horreur indicible.

Des milliers d'hommes parcouraient les airs dans un vacarme sans cesse grandissant; des traits de feu sillonnaient les nuages avec des sifflements aigus et, pêle-mêle, de grands oiseaux humains allaient s'écraser sur le sol dans un tourbillon de flammes, mais il en revenait d'autres, en plus grand nombre toujours.

Cela dura longtemps, des années peut-être puis, un jour, l'Aigle étonné ne vit plus que des débris fumants dans une âcre odeur qui envahissait tout. Alors la tache rouge recouvrit toute la terre, le Grand Aigle, enfin vengé, poussa un grand cri de joie terrible et ses ailes, décolorées par le Temps, s'effacèrent pour disparaître dans la neige de la haute montagne.

Et c'est ce grand silence, inexorable, qui lentement s'en vient...

J. de Verneuil

Les Publications Poirier, Bessette & Cie, Limitée

975, RUE DE BULLION, MONTRÉAL, CAN.

Tél. : LANCASTER 5819-6002

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

CANADA		Etats-Unis et Europe	
Un an	\$3.50	Un an	\$5.00
Six mois	2.00	Six mois	2.50
Trois mois	1.00	Trois mois	1.25

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 5 h. p. m.
Le samedi, 9 h. a. m. à midi.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant leur expédition.

UN DERNIER-NÉ

Par

Georges de Lys



*Je retrouvai, face émaciée,
le gars que j'avais connu,
riche de santé dans sa
Bretagne natale.*

LE 8 septembre amène la fête, dans le hameau que j'habite, de la chapelle dédiée à Notre-Dame de Bon-Secours. Pauvre sanctuaire, encore élégant du dehors, grâce à son calvaire de granit et son clocheton ajouré, mais si minable à l'intérieur ! La tribune, que l'on dénomme jubé dans le pays, semble prête à s'écrouler entraînant sa poutre fléchissante ; les dalles brisées et disjointes branlent sous le pied, étalant un sol dénivélé ; la statue grossière de la Madone s'adosse à un pilier décrépité ; seul, l'autel détonne par la splendeur de ses colonnes tout enguirlandées de pampres sculptés en plein bois et où les lumières s'avivent à l'or dont ils sont rehaussés.

Deux fois l'an, le desservant y célèbre l'office divin, le jour du pardon et celui de la Nativité de la Vierge. En outre, un paysan voisin, qui assure les fonctions de sacristain, l'ouvre les dimanches et fêtes à la piété des fidèles. On y voit alors quelques vieilles Bretonnes y égrener leur chapelet, tandis que des bougies, en guise de cierges, sont allumées aux pieds de la Madone. Pendant ce temps, la jeunesse court les bals et les fêtes. Puis, au tomber du jour, la cloche grêle jette le tintement de l'Angelus et le gardien referme la chapelle pour la durée de la semaine. Qui veut entendre la messe doit parcourir les trois kilomètres qui, par un sentier au travers des landes, séparent le hameau de la paroisse.

Est-ce à cause de son humilité même que ce sanctuaire m'est cher ?

De ma fenêtre, je vois son coq rouillé percer au-dessus des frondaisons et me garder des défaillances du reniement. J'espère n'avoir pas le remords de l'entendre chanter !

Un dimanche, comme je pénétrais dans la chapelle, j'aperçus, prostrée devant la Mère des douleurs, mais aussi la Mère des consolations, une Bretonne dont la face bouleversée d'angoisse se tendait orante, toute sa prière dans les regards, car ses lèvres serrées n'eussent pu les prononcer sans livrer cours à ses sanglots.

Je restais là, m'unissant à elle dans son imploration, tant sa peine m'avait été communicative. Enfin péniblement, elle se releva, et d'une marche accablée se dirigea vers la porte.

Je la suivis.

Au dehors je lui pris la main.

— Vous êtes dans la peine, bonne mère ?

— Ah ! hoqueta-t-elle en me reconnaissant, et dire qu'elle me vient de mon dernier enfant, du seul qui me restait à aimer. Vous savez que mon homme et mon aîné sont péris en mer ; la guerre m'en a pris deux autres ; le dernier m'a quittée pour aller à la ville, la ville maudite qui nous prend nos fils et nos filles par des joies menteuses. Déjà, il avait fait connaissance là-bas d'une pas grand'chose, a voulu l'épouser contre mon gré... et j'avais raison, car elle vient de l'abandonner... Mais un chagrin plus grand me survint encore... Maintenant il veut divorcer, aller contre la loi de Dieu, lui qui, petit, venait si pieusement dans cette même chapelle, prier et fleurir la Vierge des fleurs qu'il se plaisait à cueillir dans la campagne chaque samedi... Il eût cru alors manquer à son devoir si cet autel n'eût été orné par ses soins. Et voilà qu'aujourd'hui il songe à outrager Celle qui a protégé son enfance en reniant les engagements de son baptême... Et dire que s'il ne m'avait pas quittée, que s'il était resté parmi nous, au lieu d'épouser celle qui l'aimait si peu qu'elle l'a abandonné, je l'aurais marié à Marie Cinthe, la fille de ma voisine, une pieuse fille, vaillante à l'ouvrage, jolie comme vous le savez, et qui, elle, l'aimait comme doivent s'aimer entre eux les enfants des hommes sous le regard de Dieu... Divorcer !... Infliger cette tache à notre honneur de bons chrétiens que, dans la famille, on fut toujours, de père en fils, de mère en fille... Cette suprême douleur m'est-elle donc réservée ?

J'avais écouté cette plainte désolée et une compassion profonde emplissait mon cœur.

— Voyons, mère Le Rouzic, lui dis-je, tout n'est pas désespéré. Je rentre prochainement à Paris. Donnez-moi l'adresse de votre fils ; je le verrai, cet Yves-Marie dont je me souviens bien et qui, lui non plus, ne doit pas m'avoir oubliée. Peut-être n'est-il qu'égaré et parviendrai-je, en lui parlant de vous, des siens, des traditions de sa famille, à le ramener dans la voie où ont toujours marché ses ancêtres. La Mère de Bon-Secours, que nous venons de prier, nous guidera, m'inspirera les mots qui toucheront son cœur... Il vous aimait tant, votre Yves-Marie. Il ne voudra pas vous rendre malheureuse...

— Que la Vierge vous entende et vous bénisse, Madame... Sauvez mon enfant de la perdition, et tous les jours que Dieu me garde votre nom sera dans ma prière.

... Quelques jours plus tard, je m'acheminai, un peu soucieuse, dans les rues de Grenelle, à la recherche d'Yves-Marie Le Rouzic. Quel accueil allait me réserver le gars ?... Certes, je l'avais connu jadis doux et poli, mais quelques années passées dans un mauvais milieu transformèrent vite le caractère et les allures d'un jeune homme séparé tout à coup des siens, du milieu où sont honorées les vertus, et jeté en pleine atmosphère d'impiété et de vice. Enfin, j'avais promis à la mère et je ne me déroberai pas à mon engagement.

Au seuil d'une allée malpropre qui donnait accès dans une des ces vastes casernes ouvrières qui dressent leurs faces moroses dans les faubourgs, j'abordai une concierge et m'enquis auprès d'elle de l'étage où je trouverais le logement de Le Rouzic.

— Pas dans l'immeuble, répliqua-t-elle sans aménité ; si vous tenez à voir le particulier, faut vous trotter rue de la Convention, à l'hôpital Boucicaut ; il y est depuis trois jours... Si vous le voyez, dites-lui de ne pas oublier le terme ou je mettrai l'affiche.

Je bifurquai pour gagner l'hôpital. Là, après quelques pourparlers, j'obtins, bien que ce ne fût pas jour de visite, d'être conduite auprès du lit où je retrouvai, face émaciée, le gars que j'avais connu, riche de santé et les joues roses dans sa Bretagne natale.

Dès mon abord, le rappel du pays ralluma une lueur dans ses yeux. Nous causâmes de sa mère, sans aborder encore le point litigieux. Je lui promis de revenir et l'en sentis soulagé. En sortant, j'interrogeai l'interne de service. Il m'affirma que le malade aurait des chances de se remettre au grand air, mais que le retour à la vie que lui réservait Paris aurait vite raison de ses forces épuisées.

Alors, au cours de ma visite suivante, j'abordai la question. Pourquoi ne retournerait-il pas au pays où l'attendaient les soins et la tendresse de sa mère ? Une fois rétabli, que ne reviendrait-il au sain travail de la terre ? Si son foyer était détruit, n'avait-il pas, pour le remplacer, celui de son enfance ?

Il hochait la tête à chaque argument, de plus en plus convaincu.

— Soit ! me dit-il enfin, je rejoindrai la mère, mais seulement une fois mon divorce obtenu...

— Votre divorce ?... mais c'est justement cet acte, contraire à la loi divine, qui lui navre le cœur.

— Pourquoi ? répliqua-t-il.

— Vous savez bien que le mariage chrétien est indissoluble, vous qui étiez le premier au catéchisme de votre enfance.

— Mais je ne suis marié qu'à la mairie !...

— Alors, tout est changé, répliquai-je... Peut-être, au pays, une réparation du mauvais passé vous attend-elle... Avez-vous oublié Marie Cinthe ?...

— Ah !... murmura-t-il les yeux soudain humides, pauvre fille... celle-là m'eût été bonne !...

— Elle pourra l'être.

— Elle n'est pas mariée ? s'écria-t-il.

— Non !...

— Et pourtant, elle ne pouvait plus compter sur moi !

— Mais elle n'a pas voulu non plus compter sur un autre. Ayez foi, redevenez l'homme de votre jeunesse et l'avenir pourra tout réparer...

Et cette année j'ai revu, au pardon de Notre-Dame de Bon-Secours, Yves-Marie, redevenu bon laboureur, et Marie Cinthe, toute rajeunie de bonheur, échanger leurs promesses devant la Madone qui semblait leur sourire, tandis que des larmes de reconnaissance coulaient des yeux de la mère dont la prière avait été entendue...



Amis d'Enfance

Par Florian-Parmentier

"Monsieur, je n'ai pas mangé depuis hier... J'ai faim..."

PARIS. Onze heures du soir. La nuit s'engouffrait dans les rues, mouchetée de flocons de neige, piquée de distance en distance par la lueur clignotante des réverbères, chassée violemment des vitrines encore ouvertes par les éclairages électriques.

Au fond d'une place, d'un de ces hôtels où la vie se mène à toutes brides, les fenêtres flambaient, éclaboussant de leurs reflets les passants hâtifs, et la musique, assourdie, voluptueuse, parvenait aux oreilles par bouffées.

Sur le pavé, des gens et des voitures s'entre-croisaient. Toujours pressés, les crieurs de journaux semblaient poursuivre les clients sur les trottoirs.

Soudain, un gueux aux haillons élimés, aux traits émaciés, vint s'asseoir sur un banc, dans la contre-allée. Les réflexions auxquelles il se livrait ne devaient pas être des plus gaies, car, à un certain moment, il retourna ses poches, quelques vieux mégots en tombèrent, et il haussa les épaules sans les ramasser.

La musique reprenait dans l'hôtel. Le gueux, nonchalamment, allongea les jambes sur le banc. Mais, à l'instant, le pas lourdement rythmé de deux gardiens de la paix se fit entendre sur l'asphalte.

— Eh! là, l'homme! dit l'un d'eux, en tapant sur l'épaule du misérable. On roupille?... Allez, oust! faut pas rester là.

— Je ne fais de mal à personne, risqua l'interpellé. Mais les agents n'ont point pour habitude d'admettre les observations.

— De quoi? dit l'un.

— De quoi? renchérit l'autre. On vous dit de foutre le camp!... Ou, sans ça, au bloc allez! allez!

— C'est bon, on s'en va, dit le gueux, se levant sans hâte et traînant la voix.

Mais, tandis que s'éloignaient les deux pèlerines encapuchonnées, il pivota sur ses talons et les regarda partir, un rictus aux lèvres...

Au même moment les agents se retournaient, de l'air de dire: "Eh bien! vous êtes encore là!" Et le pauvre bougre, reprenant une attitude soumise, murmura en faisant demi-tour:

— On s'en va, on s'en va!

Il traînait ses pieds. Sur un pignon, une girouette le regardait partir. Ses semelles grinçaient, ses dents grinçaient, la girouette grinçait. C'est ainsi que les drames s'établissent entre les choses sans que nous puissions nous en douter. Le vent aussi grinçait sur la soie des airs. Et le cœur du pauvre bougre donc! Qu'avaient-ils tous à grincer comme ça?... Il n'y a pas de justice, voilà la raison, sur une terre piétinée par tant et tant de crimes prospères... Et tandis que la girouette regardait en grinçant, le cœur du vagabond comprit pourquoi ses battements étaient rauques: l'homme avait faim.

Et celui-ci s'aperçut tout à coup de l'existence de cette girouette: elle s'était installée dans sa poitrine et dans son ventre.

Or, en face, sur le seuil de l'hôtel, quelques hommes devisaient joyeusement. L'un d'eux dit à ses camarades:

— Je vais la chercher. On va rire. Je ne serai pas long; c'est à deux pas d'ici.

Puis, tandis que les autres entraient dans l'hôtel, il releva son col de fourrure, alluma un cigare, en-

fonça ses mains dans ses poches, engluant dans l'une d'elles la pomme de sa canne, et, après avoir jeté un regard à droite et à gauche, se décida à traverser la rue.

L'instant était silencieux. Pas de voitures. Personne...

Le gueux accosta le passant:

— Monsieur!... je n'ai pas mangé depuis hier... J'ai faim...

Puis, le dévisageant, il s'exclama:

— Tiens! mais c'est Georges!... Quel hasard!... Georges, comment vas-tu?... Tu ne me reconnais pas?

Mais Georges était très ennuyé. Il riposta sèchement.

— Vous êtes fou? Pour qui me prenez-vous?...

— Oh! Georges! fit le misérable d'une voix de reproche et de plainte. Comment! toi, le bon camarade d'autrefois tu ne me reconnais pas? Tu ne veux pas me reconnaître?... Nous étions pourtant toujours ensemble au collège. Voyons, rappelle-toi... Lucien, tu sais?... Lucien... Je suis Lucien...

L'autre eut peur de faiblir. Ses mots s'exaspérèrent: "Allons! allons! Assez de plaisanteries. Je ne vous connais pas!"

Cette dureté fut comme un coup de fouet sur la maigre échine du loqueteux:

— Ah! ah! ricana-t-il, j'oubliais!... On est de la haute, aujourd'hui! On est riche... très riche! C'est bien. Mille excuses, baron!

Peut-être, après ces mots, le fêtard eût-il pu fuir, se débarrasser de l'importun. Mais l'ironie du mendiant l'avait cinglé à son tour:

— Eh bien! après tout, s'emporta-t-il, oui, je suis riche! Qu'est-ce que cela prouve? Cela prouve que...

— Ça prouve, interrompit l'autre, qu'on n'a plus de cœur: qu'on méprise les amis tombés dans la débâcle!

— Les amis!... Comme vous y allez!... Au fait, j'ai peut-être été, jadis ton camarade d'enfance. Mais, depuis!... Ah! tu vois où ça mène, l'inconduite. Si tu n'avais pas agi comme un paresseux, tu ne me tendrais pas la main de cette façon-là, aujourd'hui!

— Bon sang de bon sang! Qu'est-ce qu'il faut entendre!... Dis donc, tu n'as pas toujours été "au pèze", quand ta mère tenait la petite librairie de la rue Saint-Merri!

— On a travaillé, mon garçon. Tu n'avais qu'à faire comme moi!

— Travaillé!!! Et, si jeune, avoir gagné des rentes!... Ah! ah! c'est tout le contraire qui m'arrive à moi. Décidément, il y a des gens qui n'ont pas de veine!

Le riche, à part soi, songea qu'il était temps d'en finir, et tirant de son gousset une pièce blanche, il la tendit au misérable:

— Allons, tiens! Voilà pour calmer ta soif.

La boutade était maladroite, car le gueux bondit d'indignation:

— Une aumône!... Calmer ma soif!... Dites donc, je ne suis pas un ivrogne!... Et puis, vrai, Monsieur est trop généreux!... Est-ce que Monsieur aurait peur d'un petit air de chantage?... Que

Illustration de F. Bazin

Monsieur se rassure, je ne connais pas cette musique-là. Mais que Monsieur sache bien que si je mendie, ce soir, c'est que j'y suis contraint par cette chose atroce, épouvantable: la faim!... Pourtant, je ne suis pas assez avili pour vous dire merci lorsque vous croyez acheter vingt sous le droit de me cracher au visage!...

— Oh! oh! des scrupules! Vous avez bien tort, mon garçon. Enfin, à votre aise!... Au revoir!...

Et le riche voulut s'éloigner. Mais le gueux le saisit par le revers de son manteau.

— Attends! attends! cria-t-il. Je ne te tiens pas quitte à si bon compte. Tu m'as outragé dans ce que j'ai le plus à cœur, dans tout ce que je possède encore au monde: ma dignité d'homme. Je t'en demande raison. Ecoute.

— Eh! je n'ai pas le temps de vous écouter!

— Tu le prendras. Je veux te parler, moi. Tu sais bien que, quand je t'ai connu, j'étais à l'aise, et tu étais pauvre. Est-ce que je t'ai dit: "Va-t'en donc avec tes pareils. Je ne fréquente pas les va-nu-pieds!" Est-ce que je te disais cela, moi, quand tu venais m'emprunter l'argent de poche que ta mère ne pouvait te donner, et que tu as toujours oublié de me rendre?

— Tu mens, canaille! Tu mens!

— Non, je ne mens pas. Tu le sais trop bien. Mais laisse-moi continuer... Vois-tu, ce que je vais te dire, si je le criais devant témoins, si je faisais du scandale, tu pourrais encore jouer la victime, tu pourrais m'appeler "ignoble personnage". Mais ici, seul à seul dans la rue déserte, j'ai bien le droit de le dire tout ce que je pense. C'est toi qui l'auras voulu. Eh bien! si ta mère... tu sais... si ta mère n'avait pas... détourné l'héritage du vieux millionnaire, c'est toi qui créverais de faim, aujourd'hui! Tâche donc de ne pas l'oublier!... Ah! ah! On connaît tout ça, mon fiston!

Au comble de la fureur, le fêtard a levé sa canne sur le gueux:

— Tais-toi, tais-toi, misérable! ou je te tue comme un chien.

Heureusement, les agents arrivent. Ils s'emparent du gueux. Alors, le riche se rend compte du grand danger qu'il a couru: "Tenez-le bien, surtout!" dit-il, tout tremblant. Vous avez vu, il voulait m'assommer.

Et, comme le pauvre diable proteste, l'un des agents part d'un grand éclat de rire:

— Vous nous prenez pour des imbéciles?...



Faible, épuisée, en souriant à son mari penché sur elle avec amour et reconnaissance, elle se laissait comme flotter sur un océan de béatitude...

CRIME D'ENFANT

ROSELINE, tu ne veux pas venir gâter maman? ... Chérie, viens! tu me ferais tant de bien si tu voulais!"

La prière douce n'obtint aucune réponse; maman resta seule dans le coin de la chambre, souffreteusement étendue sur sa chaise longue. Debout contre une fenêtre, Roseline, ses grands yeux tout froncés, regardait, en l'irritation d'une créature tentée au delà de ses forces, les trois larges voies de fête que faisait, avec ses trottoirs et sa chaussée, le boulevard Saint-Germain, en cette journée de printemps, sous les deux lignes d'arbres aux feuilles dépliées d'hier.

Hier, maman avait décidé qu'elle l'emmènerait dans les grands magasins pour lui acheter un chapeau neuf, un chapeau frais comme les fleurs nouvelles, un chapeau qui n'aurait pas subi les brouillards fumeux de l'hiver, ni les encombrements des vestiaires à l'entrée des cours. Aller dans les magasins avec maman, Roseline adorait cela! Elle avait l'attrait éperdu, l'ardente curiosité des opulents étalages. Là, quelques instants, elle goûtait, en des multiplications grisantes, cette joie si féminine, si subtile, que promet la possession d'une chose neuve... Et quand venait le moment de choisir, on se sentait une petite fièvre sur les joues, dans les yeux, une

fièvre qu'on n'était pas seule à gagner, que vendeurs, vendeuses et clientes semblaient se passer du bout des doigts en maniant les étoffes soyeuses, les marchandises comme embaumées dans leur lustre vierge. Mais surtout, au fond de Roseline, il y avait cette idée, à la fois imprécise et très nette, que de toutes les choses qu'on venait admirer là, dont l'acquisition était souhaitée ardemment, aucune n'était comparable à ces deux objets de grâce et d'orgueil qu'elles étaient, elle et maman: maman grande, svelte, avec une toute petite tête fière qui portait son mignon chapeau comme une reine porte sa couronne, et elle, toute haute déjà sur ses jambes de Diane, les épaules inondées de ses cheveux blonds coulant sous son chapeau de velours très empanaché.

Un jour, toutes les têtes retournées à leur passage comme à l'ordinaire, on avait chuchoté:

— C'est la princesse K. et sa fille!

Roseline avait entendu.

Mais à quoi bon avoir entendu, s'être rappelé, s'être promis de savourer aujourd'hui même la joie de ce souvenir? On ne sortirait pas; c'est-à-dire qu'elle sortirait, elle, pour aller à son cours de piano avec Juliette, au lieu d'y être accompagnée par maman, après la promenade, comme il était convenu. Maman avait la migraine; toujours cette migraine

déplorable! Mais aussi, pourquoi ne se faisait-elle pas soigner?... Quel dommage que le général, l'oncle de Roseline ne vînt pas plus souvent à Paris? Avec lui les projets tenaient toujours... Et Roseline le sentait si fier de l'emmener au Châtelet ou au cirque, comme si elle avait été sa fille! Il disait d'ailleurs que maman n'était pas malade, qu'elle se frappait, qu'elle ferait mieux de chercher à se distraire au lieu de rester à gémir sur sa chaise longue.

Mais, aujourd'hui, maman avait-elle bien la migraine? Roseline se tourna un peu, et, dans une grande psyché qui occupait un angle de la chambre, elle vit que maman tenait un livre ouvert sur une table basse tirée près d'elle...

— Quand on a mal à la tête, on ne peut pas lire!

Le docteur avait interdit l'étude à Roseline, l'année dernière, et même la fréquentation du cours, quand il avait craint pour elle une méningite.

La maman n'avait pas la migraine, alors pourquoi était-elle restée à la maison, emprisonnant Roseline avec elle?... Ah! mais! à force de réfléchir, Roseline devinait très bien... c'était pour se venger (on n'avait pas su apprendre à Roseline le mot punir); oui, c'était pour se venger, parce que, hier, Roseline avait refusé d'aller avec elle chez Mme Noblois, une sermoneuse vieille dame qui exhortait

toujours sa maman à la fermeté et Roseline à l'obéissance. "Se venger! ah! si on croyait la dompter par là!... le tour de Roseline viendrait aussi!..."

Elle donna un second coup d'œil dans la psyché. Maman était pourtant bien pâle... mais lorsqu'on le remarquait, elle disait toujours en riant que c'était son teint, qu'elle n'avait jamais eu de couleur aux joues... Maintenant elle laissait son livre ouvert sur la petite table, accoudée sur des oreillers qu'elle avait fait ajouter aux coussins de la chaise longue, et, d'une main, elle semblait se presser le cœur... pour quoi ce geste? quand on a mal à la tête, on se passe la main sur le front... Maman s'était peut-être aperçue que Roseline la voyait dans la glace, et elle voulait se donner l'air très malade, lui faire peur.

Roseline, détournée de la psyché, colla son front brusquement à un carreau de la fenêtre; ses yeux verts s'étaient foncés comme l'eau de l'Océan, dont elle avait l'âme ombrageuse et fouguese... Soudain, là-bas, sur le trottoir, elle vit passer sa petite camarade, Madeleine de Lorges, accompagnée de sa maman. Madeleine tenait à la main son rouleau de musique; il y avait dedans la seconde partie de la sonate à quatre mains qu'elles étudiaient ensemble... et qu'il faudrait jouer tout à l'heure chez Mlle Denisot... Eh! bien, non, par exemple!... Roseline se sentait des doigts de coton... ça ne marcherait pas du tout... et Mme de Lorges, déjà si jalouse d'elle pour Madeleine, en aurait un plaisir!... non, à perdre sa place de première. Roseline aimait mieux que ce fût à cause d'une absence: c'était décidé, elle n'irait pas au cours, maman dirait ce qu'elle voudrait... Presque à l'instant même, maman appelait de nouveau:

— Roseline, c'est l'heure du cours, chérie; va te faire habiller par Juliette.

Roseline s'immobilisa davantage contre la vitre. Maman répéta de sa voix languissante qui se plaignait: "Roseline, c'est l'heure, voyons! tu seras en retard, tu perdras ta place!"

Elle murmura entre ses dents, mais de manière à être entendue: "Oh! ça m'est tout à fait égal!"

Maman dit, se forçant à parler un peu plus haut:

— Mais cela ne m'est pas égal, à moi!... je suis fière, tu le sais bien, de tes succès au cours.

— C'est pour cela que tu n'y viens presque jamais!

Le ton âpre de Roseline fit tressaillir maman; son corps léger frissonna dans les dentelles du peignoir. Quoi! encore une révolte de l'enfant indomptée?... Faudrait-il donc lui dire tout? Lui faire prévoir les jours lugubres, si prochains peut-être, hélas!... lui dire qu'après cela, personne, personne n'aurait plus pour elle les indulgences de la pauvre maman malade... Oh! quel avenir se préparait l'enfant hautaine, orgueilleuse et trop belle! N'y a-t-il pas presque toujours des drames dans l'existence de ces femmes superbes qui attirent l'amour par leur beauté, et qui s'attirent la haine par les cruautés de leur orgueil et de leur égoïsme? Du moins, pendant ce qui lui restait de jours à vivre, fallait-il, par un peu de fermeté, de sévérité même, entreprendre de discipliner cet esprit absolu, et qu'ensuite les forces contraires de la destinée rompraient, comme tout ce qui se dit inflexible, dans les douleurs et dans les larmes?...

Maman disait: "Je t'accompagne avec bonheur quand je ne souffre pas, et aujourd'hui c'est moi qui serai la plus privée de nous deux. Mais puisque ma migraine m'interdit tout à fait de sortir, surtout pour assister à une séance de piano, tu vas être gentille, ma chérie, et me prouver ton affection en allant avec Juliette."

Sa migraine! pauvre maman! Quel malheur qu'elle ne comprît pas qu'à ces riches et impétueuses natures comme celle de Roseline, à quelque prix que ce soit, il faut éviter le soupçon du mensonge!...

Elle avait sonné; Juliette parut et reçut l'ordre d'apporter le chapeau et le manteau de Roseline.

— Mademoiselle Roseline, voulez-vous venir?

La femme de chambre, déployant le long manteau de velours, tendait vainement l'ouverture de la manche. Roseline appuyait la tête sur ses deux bras croisés contre la vitre, son corps gracieux arc-bouté comme pour la résistance de la rébellion.

Roseline commençait à se venger. La femme de chambre crut venir à bout de son caprice par une

plaisanterie qui lui réussissait quelquefois. Elle dit: — Eh! bien! nous allons habiller ce bébé sans qu'il nous aide.

Et elle voulut prendre un bras de Roseline. Mais rien à ce moment ne pouvait plus que cet enfantillage irriter l'altière petite fille. Aussi, de sa main fermée, elle repoussa Juliette en criant d'une voix folle: "Voulez-vous me laisser, vous?"

— Laissez-la, Juliette.

Et Juliette sortie, maman prenait le manteau. S'avancant à son tour, plus pâle que jamais, trop pareille, dans son peignoir blanc, à un grand lis tout meurtri d'une longue journée d'existence; sa bouche était moins tendre que de coutume, mais surtout si douloureuse!...

— C'est donc moi qui t'aiderai; car tu iras au cours, je le veux!

Mais Roseline, la voix basse et farouche d'une créature qui s'enfonce dans l'irréparable, et qui le sait, et qui en a l'horreur en même temps que l'invincible vertige, Roseline répliqua aussitôt:

— Je n'irai pas au cours! Je ne le veux pas, moi!

Maman ne dit plus rien; elle se saisit d'une de ses mains et voulut la faire entrer dans la manche du manteau dont la doublure de soie rose semblait sourire à un jeu puéril... Roseline retira sa main d'un coup brusque. Maman reprit cette main, la serra dans la sienne, si mince, si amaigrie!...

— Oseras-tu me résister?...

Roseline osa. Elle tordit en tous sens ce bras que maman retenait par une force de vouloir encore dominant la sienne... Elle s'appliqua, de sa main libre, à soulever, à détacher de l'autre, les doigts de maman, rigides et froids... Et, à ne pas triompher, elle entra dans une ivresse de fureur. Toute sa belle figure de petite reine parut se changer en un jet de flammes superbes et monstrueuses; la flamme des cheveux blonds secoués, des joues rouges, des yeux verts, pleins de maléfices:

Nouvelle, par ALBERICH - CHABROL

Illustration de F.-L. NICOLET

— Je ne t'aime plus! Je te hais!...

Elle jetait cela dans la férocité de ses dents serrées, ses dents de petite lionne qui veulent une proie. Et soudain, réunissant toutes ses forces, toutes ses fureurs, elle donna une poussée terrible... Maman, frappée au côté, chancela, fit un gémissement de blessée qui agonise... ses mains retombèrent distendues, comme si la force avait coulé des doigts pareils à des fontaines qui se vident... Elle se porta en quelques pas pénibles, sursautés, jusqu'à sa chaise longue, et tomba là sur les coussins, pâle, d'une pâleur étrangère encore aux yeux de Roseline.

Et Roseline restait debout, toute portée en avant, les bras crispés encore, voulant l'obstacle et la lutte, de tout son corps aiguillonné par la volupté des révoltes, et l'âme déjà stupéfaite dans une horreur d'elle et de tout... Maman se soulevait sur ses coussins; ses paupières laissèrent passer un regard, ses lèvres, un souffle:

— Roseline!

Elle bondit: "Pardon! Maman, pardon! J'irai au cours, je ferai ce que tu voudras... dis-moi que tu me pardonnes!"

Maman resta immobile, la tête très renversée. Et Roseline eut l'impression qu'au lieu d'être là, sur sa chaise longue, maman, avec des pas d'ombre, marchait vers la porte de la chambre, jusqu'à la dernière de l'appartement, et ensuite vers d'autres portes sombres par où elle s'enfonçait loin, loin, dans des espaces de nuit, sans qu'elle eût même la possibilité de retourner la tête. Roseline jeta les cris fous de l'abandon...

— Maman! maman! Regarde-moi, parle-moi... Reviens dans ta bouche! Reviens dans tes yeux... Maman! Je t'obéirai toujours! Je te le promets! Je te le jure!... Maman!...

Peut-être que maman voulut en effet revenir dans ses yeux, dans sa bouche, au moins une seconde afin

de pardonner à l'enfant repentante. Les longs cils de ses paupières fermées frissonnèrent comme à une brise; ses lèvres eurent un imperceptible tressaillement... mais, au lieu du mot de tendresse qu'implorait le cœur éperdu de Roseline, ce fut une barre écarlate qui les disjoignit et qui colora sinistrement leur pâleur. Et pendant que Roseline se taisait en un silence d'épouvante inexprimable, regardant, les yeux dilatés, cette chose horrible, le flot de sang coula sur les oreillers, gagna les larges dentelles du bord, la main de Roseline qui se crispait dessus...

A l'impression du flot tiède, Roseline bondit mais pour retomber sur ses genoux: "Maman! maman! Maman morte! Maman que j'ai tuée!..."

Après ce mot, aucun autre ne put sortir de sa gorge serrée par la poire d'angoisse. Juliette et la cuisinière accoururent, tremblantes, à ses cris qui étaient des clameurs désespérées, et elles la trouvèrent se roulant sur le tapis, étouffée par un râle, les cheveux blonds inondés du sang de maman, ces beaux cheveux blonds que maman avait elle-même, le matin, comme tous les matins, peignés, bouclés avec des doigts pleins d'amour et d'orgueil.

Roseline se réveillait dans sa petite chambre bleue, avec les regards d'étonnement qu'ont les malades pour ce qui les entoure, comme s'ils revenaient du monde si lointain et si étranger d'où les morts, eux, ne reviennent plus. Le général, son oncle, et la sœur du général qui tenait à Blois son ménage de célibataire, étaient tous deux près du lit de Roseline, après une dernière visite du médecin.

— Ah! la voici retrouvée! s'écria le général épanoui de joie. Je puis donc partir tranquille! Dans huit jours, la feuille de route signée par le docteur, tu me l'amèneras; mais tâche qu'elle perde d'ici là cette figure de sainte pâle: il faudra que nous reprenions notre air de bon petit diable, bien vivant, bien bruyant!... Je ne suis pas comme était cette pauvre Louise, moi, j'aimerais le bruit, quelques coups de vent même dans la maison, c'est plus gai!

Au nom de maman, Roseline, trop faible, ne put crier son désespoir comme elle l'avait fait avant d'être consumée par la fièvre cérébrale, mais sa belle figure au galbe maintenant allongé, amaigri, prit une expression de détresse, de misère extrême; ses yeux s'emplirent de larmes, qui lentement, débordèrent.

Le général l'embrassa tout ému:

— Voilà ce que j'ai fait!... mais c'est le docteur qui a voulu qu'on te parle tout de suite d'elle... Allons, je m'en vais, je m'en vais! Ta tante saura mieux que moi toucher au triste événement.

Le général sorti, sa sœur vint s'asseoir au chevet de Roseline. C'était une grande mince femme douce, de cette douceur d'aube que gardent les vieilles filles restées seules à travers la vie dans le plein gré d'un cœur voué à l'idéal. Elle parla de maman. Depuis des années, depuis que le père de Roseline, capitaine de frégate, était mort dans un commandement qu'il avait pour les mers du Sud, son état n'inspirait aucun espoir; elle était à la merci d'une émotion... or, précisément, lorsqu'on était accouru près d'elle aux cris de Roseline, on avait vu qu'elle s'était occupée à lire toute la journée un volume sur les naufrages célèbres...

A la merci d'une émotion!... Roseline n'en écoutait pas davantage. "Maman morte! Maman que j'ai tuée!..." Ce cri, sorti de sa bouche dans le commencement de son délire, était bien celui de la vérité horrible! Elle avait tué maman comme si elle avait pris un couteau pour le lui planter dans le cœur!... Elle était plus criminelle que les assassins qui tuent des étrangers parce qu'ils n'ont pas d'argent, eux, et que sans argent on ne peut pas vivre, et elle, Roseline, avait frappé maman qui la berçait dans les soins, les baisers, les imméritées tendresses! Ah! Maman! Maman! le meilleur de son orgueil! Jamais plus Roseline ne l'aurait près d'elle! Jamais plus elle ne s'inonderait de joie intérieure à ces mots de ses professeurs de cours:

— Encore première, Roseline! Ce n'a rien d'étonnant d'ailleurs, avec une mère comme la vôtre!

Une mère comme maman! Une mère qu'elle avait tuée! Oh! ce sang que d'un coup brutal elle avait fait jaillir de son cœur, ce sang tiède qui lui avait baigné les mains et la figure, et les cheveux! N'en était-elle pas marquée pour sa vie? (Suite à 35)

La Demoiselle aux Moustaches

par Jean Barancy

NOTRE ROMAN
COMPLET

I

LIRE, ne faire que lire ! Cela devenait d'un fastidieux !

Et qu'était-ce encore cela ? Quelle niaiserie, cette correspondance de journaux et ces annonces...

"Mariette Londet, au village des Feuillettes (Lot), désire échanger cartes postales illustrées du département avec Paris."

Michel de Frimeuse s'en tint là et repoussa la revue dont machinalement, il venait de feuilleter les dernières pages, s'arrêtant, il ne savait pourquoi, à celle portant en tête cette rubrique : "Cartes postales illustrées, échanges."

Il s'ennuyait, relevant de maladie, et trouvait singulièrement longues les journées de convalescence, dont la monotonie n'était rompue que par la présence de quelques amis et celle de sa dévouée servante, Rosie, une vieille qui, jadis, avait servi sa famille et dont, à la mort des siens, il s'était fait suivre à Paris pour qu'elle prit soin de lui dans son petit logement de garçon.

Un délicieux petit logement, un peu haut perché, par exemple, mais dont toutes les croisées donnaient sur un horizon large, Michel demeurant dans la tranquille et quasi provinciale rue d'Assas, juste en face le jardin du Luxembourg.

Pendant l'été, la voix des enfants lui parvenait avec celle des oiseaux.

Michel était peintre, et peintre de talent. Mais, riche, il ne faisait pas métier de son art. Il était peintre pour le plaisir de l'être, pour celui de revoir encore, chaque fois qu'il le voudrait, quelque coin de forêt ou de pâturage jadis admiré et à jamais fixé par lui sur la toile.

D'excellente nature, il eût possédé beaucoup de camarades, pour peu qu'il y eût tenu ; mais ayant hérité de son père la fortune qu'il possédait et de sa mère l'âme fière un peu sauvage, il se montrait difficile dans le choix de ses relations et, en somme, recevait peu.

Voilà pourquoi Michel s'ennuyait aujourd'hui.

Octobre commençait seulement, et les amis dont la présence lui eût été particulièrement agréable n'étaient pas encore rentrés à Paris que, cette année, il n'avait pu quitter, et il lui restait de sa maladie une lassitude et une tristesse invincibles, dont la dé-

Publié en vertu d'un traité avec La Société des Gens de Lettres.



Six semaines après M. Michel de Frimeuse épousait Mademoiselle Mariette Londet.

vouée Rosie s'inquiétait sérieusement.

— Voyez-vous, monsieur Michel, lui dit-elle amicalement, cette familiarité lui étant permise en raison de son long séjour auprès de lui, — elle le servait depuis vingt ans et il en avait vingt-huit, — voyez-vous, monsieur Michel, vous devriez dès que vous vous en sentirez la force, quitter Paris et aller faire un tour dans d'autres pays où il fait chaud, même en hiver. Voir des choses nouvelles vous distraira et vous guérira tout à fait, l'âme aussi bien que le corps ! Il faut vous secouer...

— Je le sais bien, interrompit le jeune homme, et quand je pourrai sortir et croquer aux environs de Paris quelque joli paysage...

— Très bien ! s'écria la vieille, mais il faudra attendre le soleil de mai pour vous installer en plein air avec vos attirails !

— Tu as raison ; je réfléchirai... je verrai.

Rosie partie, Michel réfléchissait, comme il venait de lui dire. Mais à quoi ? Maintenant il regardait le feu, la belle flamme dansant entre les chenets de cuivre massif apportés de la maison natale, là-bas, de la Bretagne, et il rêvait doucement, bercé par son crépitement.

La servante parlait sagement : oui, il lui faudrait, dès qu'il le pourrait, quitter Paris, aller un peu loin, vers des pays chauds et ensoleillés où il se retremperait comme dans un bain vivifiant.

Il songeait aussi aux conseils d'un de ses amis actuellement en voyage de noces :

— Fais comme moi ; marie-toi !...

Pourquoi pas ? Mais voilà ! Les jolies "demoiselles de Paris", pour parler comme Rosie, tout en charmant ses yeux, et même en attirant son désir plus souvent qu'il ne se

l'avouait à lui-même, se reconnaissaient incapables de résoudre l'énigme.

Trop nouvellement encore débarqué de sa province où il avait vécu en constante communion d'idées avec sa mère, les jeunes Parisiennes, coquettes, pimpantes, troublaient son esprit et ses sens sans émouvoir son cœur, et il lui paraissait très difficile de se marier dans ces conditions.

Alors ?

Eh bien ! alors, il avait bien le temps d'y songer !

Il reprit le journal abandonné tout à l'heure, lut un article oublié et de nouveau, ses yeux s'arrêtèrent sur les annonces de la dernière page, dont quelques-unes ne manquaient pas d'une certaine saveur originale.

Celle de Mlle Mariette Londet frappa encore son regard.

Qui était-ce, cette Mariette, collectionneuse de cartes postales, dont le nom seul évoquait pour lui l'ima-

ge enfantine de quelque petite villageoise pour qui, sans doute, un ou une abonnée de ce journal réclamait des cartes de Paris en échange de celles de son département ?

Michel sourit au jeune visage évoqué par son rêve—un rêve de convalescent qu'un rien amusait — et sonna Rosie.

— Ecoute, lui dit-il, tu vas aller chez le papetier, au coin de la rue, et tu achèteras une série de cartes postales illustrées... Des vues de Paris... Tu as bien compris.

— Oui, monsieur Michel... Ça vous distraira toujours un peu, de regarder ça !

Il ne répondit pas et continua de sourire à sa pensée.

Quelques instants après, la bonne vieille lui rapportait douze jolies vues, parmi lesquelles Michel choisit celle du boulevard des Italiens avec son encombrement de voitures et les mouvements affairés des piétons; puis, amusé, il écrivit quelques mots en marge :

"Micheline de Frimeuse, rue d'Assas, 40, Paris, ne demande pas mieux que de recevoir de Mlle Mariette Londet quelques vues de son village et du département".

— Il faudra tout à l'heure porter cette carte à la poste, dit-il à Rosie. L'enfant à qui je l'envoie en aura plaisir. Et puis, qui sait ? peut-être recevrai-je en échange quelque joli coin de campagne dont je tirerai parti.

— Voilà une bonne idée ! s'écria joyeusement la vieille servante... Mais, continua-t-elle en regardant son maître avec un peu d'inquiétude, vous avez signé... "Micheline."

Evidemment, elle le croyait un peu fou.

— Curieuse, va ! répliqua-t-il, pourquoi as-tu lu ?

— Monsieur Michel.

— Je ne te gronde pas, ma bonne, ajouta-t-il. Les cartes postales peuvent être lues par tout le monde ; elles sont faites pour ça. J'ai écrit "Micheline" parce que la petite à qui je l'envoie s'effaroucherait sans doute de correspondre avec un homme.

La vieille servante, une fois sortie, Michel passa un moment à regarder les autres vues de ce Paris bruyant avec lequel il ne parvenait pas à se familiariser assez pour l'aimer franchement, sans arrière-pensée.

II

A quelques jours de là, la dépression morale aussi bien que physique dont il avait souffert pendant la période de sa convalescence s'étant dissipée, il se retrouva un matin tel qu'avant sa maladie, dispos de corps et d'esprit, avec le désir des promenades et même des voyages.

— Tu ne sais pas Rosie, dit-il à la bonne femme ; j'ai envie de quitter Paris.

— Quitter Paris ! répéta-t-elle étonnée ; mais vous n'y pensez pas, monsieur Michel !

— Toi-même, ma bonne, tu me le conseillais il n'y a pas si longtemps encore.

— Oui bien. Mais pour la saison claire. Ce n'est pas en octobre, avec



Mademoiselle Mariette, si vous voulez me le permettre, je reviendrais avant le printemps.

la pluie, le vent et le froid que l'on se met en route !

— Au contraire, répliqua-t-il, on les fuit pour aller quelque part chercher du soleil, à Nice, à Menton ou ailleurs.

Et avec la spontanéité inhérente à sa nature, voici qu'il se décidait à partir sans tarder—par exemple, dès la semaine suivante — après avoir bien entendu arrêté le choix de sa résidence; il y passerait les mois d'hiver et reviendrait vers avril.

— Pour vous faire du bien, ça vous en fera, murmura Rosie en retirant machinalement de la vaste poche de son tablier une carte postale que, dans son trouble à la pensée d'une prochaine séparation, elle ne songeait même pas à donner.

— Qu'est-ce que cela, demanda Michel.

— Ah ! mon Dieu, j'oubliais ! s'écria-t-elle. La concierge me l'a remise il n'y a qu'un instant, et je ne l'ai pas lue... Vrai, monsieur Michel ?

— Que tu es nigaude, ma pauvre Rosie, riposta-t-il amusé par son émoi. Donne-la moi vite. Et décide-toi un peu ! Lis au moins l'adresse, continua-t-il, et tu riras comme moi. Tiens, regarde !

Il la lui mit sous les yeux en lisant à haute voix : "Mlle Micheline de Frimeuse..."

— Ah ! pour le coup, en voilà un qui ne vous connaît pas ! s'écria-t-elle, ne se rappelant pas la carte envoyée par son maître à Mariette Londet.

Et par discrétion, elle se retira doucement pendant que Michel lisait vivement les cinq ou six lignes écrites d'une main légère, mais ferme :

"Merci pour la jolie vue. Voudriez-vous m'en faire parvenir d'autres ? Je vous envoie les ruines d'un manoir, jadis célèbre dans notre contrée, et que les étrangers de passage ne manquent pas de visiter. Actuellement, le pittoresque en fait toute la curiosité".

Il ne pensait plus du tout à cette Mariette, et il se souvint, tout à coup, qu'il se l'était imaginée petite villageoise. Mais, en regardant plus attentivement son écriture, il eut d'elle une toute autre idée, sans cependant se la représenter encore d'une façon ou d'une autre. En tout cas, elle n'était pas une enfant.

La vue était charmante; les ruines fort pittoresques, en effet, émergeaient en demi-cercle ajouré de hautes croisées à ogives, d'un fouillis de plantes dont la frondaison vivace, s'accrochant aux pierres, grimpait jusqu'au sommet des vieilles murailles démantelées, couronnées, comme d'une auréole vaporeuse, de petites herbes folles et de fines graminées. Un autre lambeau de mur disparaissait entièrement sous la tombée en cascades, de lianes envahies. Et Michel se dit que ces ruines devaient, au clair de lune surtout, produire un effet étrange d'un charme à la fois poétique et puissant.

Tout de suite, il songea au parti que ses pinceaux en pourraient tirer.

— Celle qui a choisi cette vue entre bien d'autres a du goût ! se dit-il.

(Suite à la page 30)



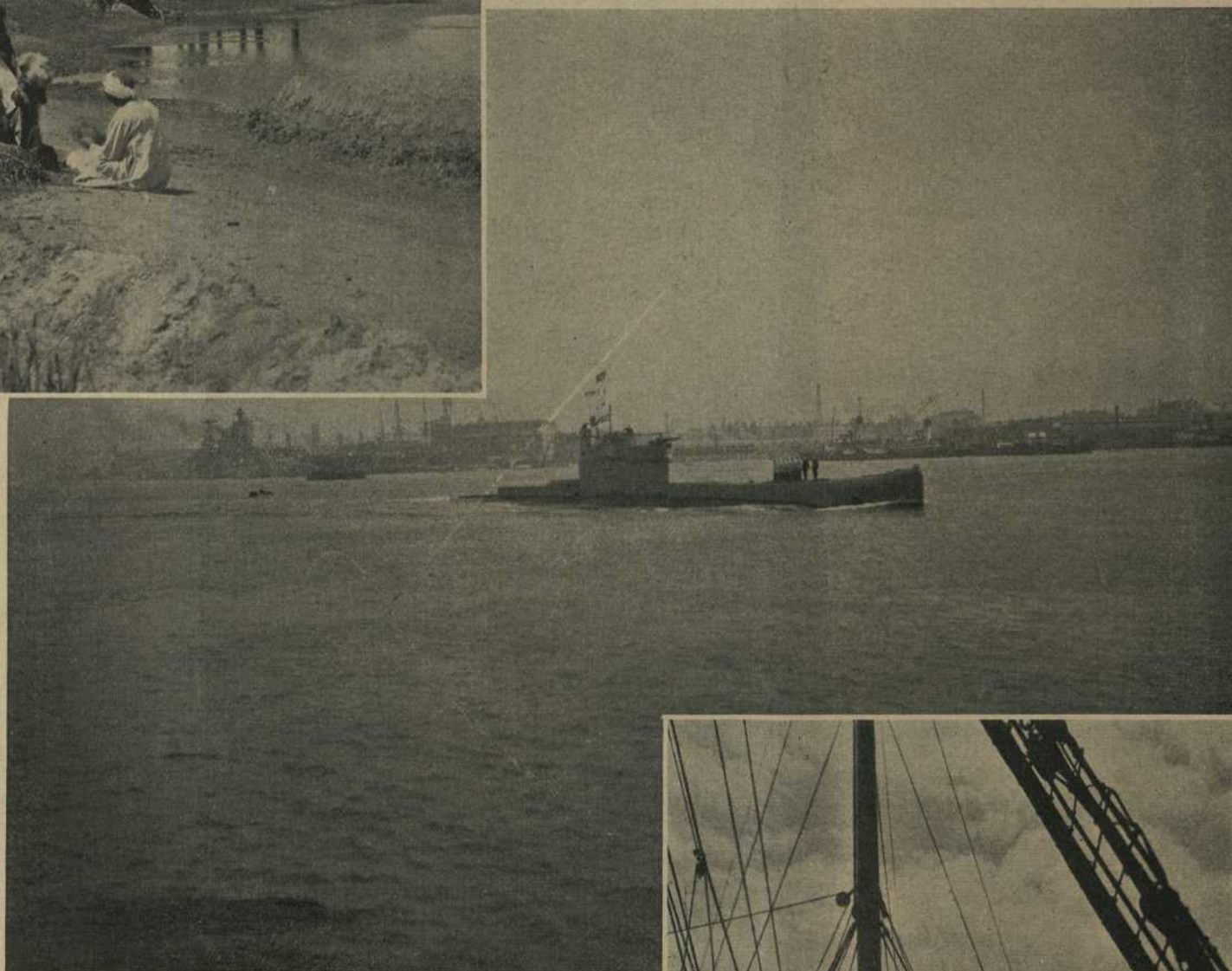
En bas, l'entrée du Canal de Suez où s'engage un navire; au centre, en vue de Port-Saïd, après quoi c'est la route, côtoyant l'Égypte, à destination de la mer Rouge et de l'Océan Indien.

(Photos C. N. R.)

Chronique d'actualité

par

LOUIS ROLAND



Le Canal de Suez



ON parle beaucoup du canal de Suez en ce moment; peut-être un peu trop dans certains milieux. Peut-être même assez mal à propos.

Joignant la Méditerranée à la mer Rouge puis à l'océan Indien, il est la voie la plus économique et surtout la plus rapide pour une multitude de navires de commerce et de guerre; sans lui, c'est le tour de l'Afrique entière qui s'impose comme, avant le canal de Panama, le tour complet de l'Amérique du sud. On comprend donc que les diverses nations soient intéressées à son bon entretien et à son libre usage. Libre usage moyennant, bien entendu, finances qui s'en vont dans la poche des actionnaires.

Une de ces nations veille actuellement surtout, plus jalousement que les autres sur ce canal: c'est l'Angleterre qui en a le besoin continu et pressant à cause de son commerce mondial ainsi que de la proximité de ses colonies ou protectorats.

Elle possède d'ailleurs une forte partie, mais non la majorité des actions du canal; elle a donc assez puissante voix au chapitre et le fait bien voir puisqu'elle parlait de le fermer à l'Italie et, qu'à l'heure où j'écris ces lignes, elle a réuni, dans la Méditerranée, une flotte de guerre assez imposante pour parer aux événements possibles.

Or, ce canal qui est aujourd'hui l'objet de sa tendre sollicitude, sur lequel elle veille âprement, n'a pas toujours autant occupé ses pensées, du moins de la même façon. Il est assez piquant de rappeler aujourd'hui que, s'il n'avait tenu qu'à l'Angleterre, cette voie maritime n'aurait jamais été ouverte. Elle s'est, en effet, énergiquement opposée à son creusement quand l'ingénieur français de Lesseps voulut entreprendre les travaux, et ce n'est pas de sa faute s'ils ont pu aboutir.

Disons tout de suite que l'idée de ce canal n'était pas nouvelle et qu'on y avait pensé déjà bien longtemps avant que l'Angleterre n'eût la maîtrise maritime dont elle se montra si fière par la suite.

Il y a deux mille cinq cents ans, le pharaon Necho la mit à exécution; il commença le canal que continua Darius et que Ptolémée II termina. Travaux à peu près inutiles pourtant, car on ne disposait pas alors des moyens de construction et surtout d'entretien que l'on a maintenant et les sables poussés par les vents eurent bientôt comblé le canal.

L'empereur Adrien le fit recréer; le grand chef arabe Amrou dut recommencer l'opération vers l'an 640 mais un siècle plus tard c'était encore à refaire.

Les Vénitiens se remirent à l'œuvre au seizième siècle; Napoléon, quand il n'était encore que Bonaparte reprit l'idée du canal; en 1840, d'autres étudièrent encore la question puis enfin, le grand ingénieur Ferdinand de Lesseps se mit à l'œuvre. Il devait, seul de tous, la conduire à bonne fin.

De toutes les tentatives précédentes on peut conclure que le besoin de ce canal était réel, impérieux même et l'on se demande pourquoi l'Angleterre s'y opposa tant. On est en droit de se demander, non sans un peu d'ironie, ce qu'elle pense aujourd'hui de l'état d'esprit qu'elle avait il y a quatre-vingts ans.

Quand Bonaparte avait demandé des plans pour le creusement de ce canal, c'est l'architecte-ingénieur Le Père qui les avait établis, et ces plans... laissés en plan furent plus tard repris et étudiés par Ferdinand de Lesseps alors jeune diplomate de vingt-cinq ans et qui en fit une étude approfondie. Ce n'est que vingt ans plus tard qu'il y put donner suite.

Le khédive d'Égypte Mohammed-Saïd était alors un de ses amis et, le 20 novembre 1852, il obtenait de lui le pouvoir de fonder et de diriger une compagnie qui ferait les travaux projetés. Ferdinand de Lesseps était convaincu que l'Angleterre appuierait le projet, car elle devait en bénéficier largement pour ses voyages aux Indes, mais son espérance fut déçue; lord Palmeston déclara que les travaux n'avaient aucune chance de succès et il mit l'Angleterre en défiance sur un canal qui pourrait livrer aux autres pays également la voie des Indes. L'opposition anglaise se manifesta dès lors d'une manière obstinée.

Ferdinand de Lesseps était, lui aussi, pas mal obstiné. Il réunit, avec le concours d'une centaine de personnes, un premier capital d'une centaine de

mille dollars avec lesquels il poursuivit ses études sur place. Au commencement de l'année 1855, il déclarait que la dépense monterait à environ 37 millions de dollars et que les travaux dureraient six ans.

Le 30 octobre 1855 une première commission internationale se réunissait à Paris puis s'embarquait, le 8 novembre à Marseille et, le 2 janvier 1856, établissait un rapport dans lequel les dépenses totales étaient évaluées à une quarantaine de millions de dollars.

Au mois de juin, cette même commission se réunissait encore à Paris où elle tenait plusieurs séances et obtenait, en 1857, l'approbation de l'Académie des sciences. Voilà déjà bien des pas et des démarches mais il y en aurait d'autres encore.

Le 15 décembre 1858, la compagnie du futur canal de Suez était enfin constituée au capital prévu de quarante millions de dollars divisé en quatre cent mille actions de cent dollars. La souscription française fut de 207,111 actions, quelques pays étrangers en prirent 15,247 et Mohammed-Saïd acheta le restant, soit 177,642 actions. L'Angleterre avait souscrit zéro.

Non contente de s'abstenir, l'Angleterre batailla encore pendant cinq années pour faire échouer les travaux, et ce ne fut pas de sa faute s'ils furent menés à bonne exécution.

C'est le 25 avril 1859 que le premier coup de pioche fut donné officiellement; Ferdinand de Lesseps déclara les travaux commencés et l'on ouvrit la première tranchée.

La pioche symbolique fut, bien entendu, laissée de côté et de gigantesques dragues furent employées car il y avait, en estimation, soixante-quatorze millions de verges cubes de matériaux à enlever. Les dragues avaient cent vingt pieds de longueur, vingt-cinq de largeur et cinquante de hauteur. Elles pesaient chacune cinq cents tonnes. Elles travaillaient, chacune également, à raison de cent-quatre-vingts verges cubes par heure. Tous les matériaux enlevés étaient transportés dans le lac Timsah.

Au fur et à mesure des travaux, ces moyens de creusement furent sans cesse améliorés et augmentés de puissance et le désert qui voyait si peu de monde auparavant se peupla comme par enchantement. En 1863, il était devenu un immense chantier où fourmillaient des ouvriers venus de tous côtés.

Il fallut tout d'abord amener de l'eau potable de très loin et à dos de chameau pour les besoins de tout ce monde, puis on creusa un canal supplémentaire pour amener les eaux du Nil; ces travaux durèrent deux années. Il avait également fallu édifier des magasins de toutes sortes, des boulangeries, des entrepôts, des usines pour distiller l'eau, des maisons d'habitation, des hôpitaux; ce fut un travail extraordinaire comme activité et comme bonne conduite.

Le creusage fut d'abord exténuant, car il avait lieu dans la boue infecte, et des européens y auraient laissé leur peau. Vingt-cinq mille *fellahs* indigènes creusèrent donc un canal préparatoire d'une quinzaine de pieds de largeur sur vingt-sept milles de longueur, et ce n'est qu'alors que les dragues purent entrer en action.

L'hostilité anglaise ne désarmait toujours pas; en 1863 elle se manifesta même si violemment que plusieurs chantiers durent fermer. Ismaïl, alors khédive au Caire, fut circonvenu et ses exigences inspirées par l'Angleterre faillirent donner le coup de mort à l'entreprise, mais on veillait à Paris. Ferdinand de Lesseps avait un soutien fidèle autant qu'énergique en la personne de l'impératrice Eugénie qui était sa parente, et l'on vint à bout de surmonter toutes difficultés quoique ce ne fût pas sans peine.

Le 31 janvier 1865, la première partie du canal, de Port-Saïd à Ismailia était ouverte; le 9 et le 24 décembre, deux bateaux pouvaient y circuler, et le 18 février 1866, un navire de Trieste, le *Primo*, passe le premier de la Méditerranée à la mer Rouge, et en novembre on a la surprise un peu amusante de voir qu'un navire anglais, le *Prompt*, se risque dans ce canal tant combattu par son pays. Il fait le trajet en 32 heures.

Le canal est cependant loin d'être achevé; il faut creuser davantage qu'on n'avait prévu, et chaque

jour on extrait un million et quart de verges cubes. Il y en a encore quarante millions à enlever et l'argent est épuisé.

Un nouvel emprunt est lancé à Paris; il est couvert en 1868, et la dépense totale va monter de ce fait à quatre-vingts millions de dollars.

Enfin, le 18 mars 1869, les eaux de la Méditerranée rejoignent le lac Amers; le khédive d'Égypte donne à la France une preuve de bienveillance en rachetant tous les établissements devenus inutiles sur une longueur de près de cent milles, et le 15 août les eaux de la mer Rouge sont enfin mises en contact avec celles de la Méditerranée.

Le canal a une profondeur uniforme de vingt-cinq pieds (ce qui ne sera pas suffisant par la suite) et on en fixe l'inauguration au 17 novembre, soit dix ans après les premiers travaux.

Cette inauguration fut, naturellement, faite par la France et elle aurait eu lieu bien avant cette date s'il n'y avait pas eu l'opposition anglaise au cours des travaux comme avant ceux-ci. Quoiqu'il en soit, elle fut magnifique.

Vingt-deux navires de guerre français, ou armés en guerre y prirent part. Le yacht impérial, l'*Aigle*, ouvrait la marche ayant à son bord l'impératrice Eugénie, l'empereur d'Autriche, le prince Frédéric Guillaume de Prusse, le prince et la princesse des Pays-Bas, l'émir Abd-el-Kader, un diplomate russe, deux ministres hongrois, le khédive et ses ministres, et, cela va sans dire, le fondateur et exécuteur de cette belle œuvre, le grand ingénieur Ferdinand de Lesseps. Si je suis bien documenté, je crois pouvoir affirmer qu'il n'y avait pas d'anglais.

Le 17 novembre donc, tous ces navires étaient à Port-Saïd et, le 20 au soir, ils arrivaient dans la mer Rouge. Le commandant du yacht impérial, M. de Surville consigna le fait dans son livre de bord où l'impératrice signa.

Dans tous les pays, les chefs d'État s'intéressèrent à l'œuvre accomplie et les félicitations ne furent pas ménagées à son auteur. Un rêve de deux mille années était enfin réalisé. Les conséquences devaient en être d'une grande importance économique pour toutes les nations; quelques chiffres le prouvent.

La distance du Havre à Ceylan, qui était auparavant de 14,130 milles se trouvait réduite à 9,000 milles; celle de Marseille passait de 14,500 à 5,490 et toutes les autres dans des proportions équivalentes. On peut facilement imaginer les économies de temps et d'argent qui en ont résulté.

En 1870, il passait 486 navires par le canal; en 1880 il en passait 2,026; en 1890 ce nombre s'élevait à 3,389 et en 1910 on en comptait 4,533. Depuis, ce nombre n'a fait qu'augmenter sans cesse.

Les travaux du canal n'ont pas cessé et ne cessent jamais; des chemins de fer, des tramways sont venus le desservir, des bâtiments nombreux ont été édifiés et le creusage d'entretien ainsi que de perfectionnement se poursuit toujours, car les navires augmentent toujours de grandeur et de tonnage.

Aujourd'hui, l'Angleterre s'en sert, non pas comme les autres mais davantage qu'eux; elle s'est procuré une notable partie des actions mais non la plus forte partie qui demeure toujours à la France; elle n'en est donc pas, comme certains peuvent le croire, la maîtresse unique, loin de là, et n'a pas le pouvoir de le fermer seule aux autres, chose qui serait d'ailleurs, croyons-nous, la plus grande des erreurs de politique internationale.

Et sans doute aussi, un *casus belli* de la plus belle espèce...

— o —

On peut affirmer que le timbre-poste comme moyen d'affranchissement est d'invention française. En 1653, un avis fut affiché à Paris disant aux habitants de cette ville que "les personnes qui voudront écrire d'un quartier à l'autre auront l'assurance que leurs lettres seront fidèlement remises si elles ont soin d'y joindre ou attacher visiblement un *billet de port payé*." On trouvait de ces billets en vente "au Palais, chez les tourières des couvents, chez les portiers des collèges et des communautés et chez les geôliers des prisons". L'avis ajoutait que ces billets ne coûtaient qu'un sou, et que chacun était invité à en acheter un certain nombre pour sa nécessité.

L'Actualité à Travers le Monde

ETHIOPIE — Le double jeu de la Grande Bretagne

M. Eden et le baron Aloisi cachaient dans leurs serviettes un vilain fœtus que M. Laval a enterré en faisant semblant d'en ignorer l'existence.

C'était le cadavre du traité secret anglo-italien conclu en 1925, par lequel les deux puissances se déclaraient d'accord pour partager entre elles l'Abyssinie. Ce traité était en directe opposition au traité de 1906; par ce dernier document, les mêmes puissances et la France garantissaient l'intégrité territoriale de l'Abyssinie.

Le traité secret de 1925 autorisait la Grande-Bretagne à construire un barrage sur le lac Tsana ainsi, qu'une route corrossable jusqu'au lac Tsudan, tandis que l'Italie obtenait le droit de tracer une ligne de chemin de fer à travers l'Ethiopie qui reliait l'Erythrée avec la Somalie italienne et passerait à l'Ouest d'Addis-Abeba où l'on comptait s'assurer de nouvelles concessions.

Le 9 juin 1926, les deux gouvernements adressèrent leur demande au ras Tafari qui, à leur grande surprise, s'y opposa et fit appel à la Société des Nations.

La France, alors en mauvais termes avec l'Italie, soutint la protestation éthiopienne. Il ne resta à la Grande-Bretagne et à l'Italie qu'à nier avec indignation l'existence d'un tel plan.

On laissa tomber le traité.

A partir de ce moment, Rome et Londres jouèrent chacun son jeu. En 1928, l'Italie conclut un pacte avec l'Abyssinie, s'engageant à soumettre tous les futurs conflits à un arbitrage. La Grande-Bretagne continua de pêcher des concessions pour un barrage.

L'avènement d'Hitler fit disparaître le désaccord entre la France et l'Italie. Ce fut en décembre dernier qu'eut lieu l'incident d'Oual-Oual, où tombèrent, contrairement aux informations officielles, près de 2,000 hommes. Cet incident fut suivi, en janvier dernier, par la conclusion du pacte de Rome entre la France et l'Italie. Cette dernière obtint une parti-

cipation importante au chemin de fer français Djibouti-Addis-Abeba et reçut carte blanche pour le reste de l'Abyssinie.

On eût pu croire que le Duce n'aurait plus qu'à faire une promenade à travers l'Abyssinie et à en prendre possession sans résistance, mettant ainsi fin, une fois pour toutes, aux ambitions britanniques. Au mois de mars, l'Italie commença à envoyer des troupes en Abyssinie, sous l'œil bienveillant de la France.

La Grande-Bretagne joua alors une nouvelle carte: le pacte naval germano-britannique et la reconnaissance du service militaire obligatoire en Allemagne. M. Laval dut laisser faire, en prenant note.

Il était impossible de soulever cette affaire à Genève, car l'Ethiopie en aurait profité pour formuler ses doléances. Les trois grandes puissances décidèrent de se consulter entre elles.

Entre temps, la Grande-Bretagne s'assura la concession sur le lac Ssana, et le gouvernement égyptien vota des crédits de 21 millions de livres sterling pour la construction d'un barrage. Par contre, Mussolini n'y obtint aucune concession.

Cette situation permit à Sir Samuel Hoare de déclarer à la Chambre des Communes qu'il "comprendait le désir d'expansion de l'Italie", tout en indiquant que cette expansion devait être contrôlée pour ne pas toucher aux intérêts britanniques.

Voilà pourquoi M. Eden insiste tellement sur le traité tripartite de 1906 et redoute que le baron Aloisi ne ressorte de l'ombre le cadavre du traité bilatéral de 1925.

En effet, le traité de 1906 n'admet que des concessions économiques et exclut toute annexion et tout contrôle politique. Par contre, le traité de 1925, ignore complètement "les droits des petites nations, ainsi que les principes de justice de la S. D. N."

On ne veut pas permettre à Mussolini de dire la vérité.

(Sunday Referee, Londres)

MEXIQUE — La mort d'une civilisation.

On sait qu'avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb une grande partie de l'Amérique centrale était occupée par le puissant Empire des Mayas. La disparition subite de ce peuple possédant une très belle civilisation a de tous temps intrigué les savants qui ont émis tour à tour les hypothèses les plus diverses pour l'expliquer.

Aujourd'hui, le Dr Cooke, le géologue américain bien connu, apporte une explication très simple, mais qui semble être la juste, du déclin rapide des Mayas. Le fort accroissement de la population a obligé peu à peu ce peuple indien à déboiser d'immenses étendues afin d'y édifier des villes et créer des terrains propres à l'agriculture. Les territoires ainsi déboisés furent par suite exposés à d'intenses pluies tropicales, qui tombent dans cette région pendant plusieurs mois de suite. De vastes marécages ne tardèrent pas à se former favorisant l'éclosion de diverses épidémies, d'autant plus dangereuses que la science médicale des Mayas était impuissante à enrayer leurs méfaits. Ainsi, les étendues gagnées par le déboisement au lieu d'apporter une solution au problème de la population, furent fatales aux Mayas qui, décimés par les maladies, virent leur race s'éteindre en un laps de temps assez court.

(Koralle, Berlin)

★ ★ ★

CANADA — La guerre coûtera cher

Le prix de détail de la gasoline, en Italie, vient d'être augmenté de 50 pour cent. Les préparatifs de guerre contre l'Ethiopie seraient la cause de cette hausse extraordinaire. Le gouvernement de Mussolini envoie constamment des renforts en Afrique et, pour l'habillement et la nourriture des troupes, il lui faut aussi lever de nouveaux impôts. Les automobilistes en payeront leur grosse part. Déjà, à Rome, les véhicules-moteurs n'en menaient pas large et les longues promenades étaient seulement le partage de la classe très aisée.

(L'Evénement)



Vue générale de la ville de Chicoutimi.

(Photo A. S. N.)



Je ne fis ni un ni deux, je saisis mes deux revolvers et, à bout portant, je tirai sur mes agresseurs.

ILLUSTRATION
DE F. BRASSARD

L'AVENTURE DU CAPITAINE

Nouvelle par EMILE ROUGIER

Le capitaine Dolhstones était un collectionneur passionné de diamants africains, mais c'était en qualité d'amateur et non d'érudit qu'il se livrait à son "sport favori", comme il disait lui-même. J'ai toujours pensé que le capitaine Dolhstones avait d'étranges goûts. En effet, voyager d'un bout à l'autre du monde, toujours en quête de quelques nouveaux spécimens de diamants rares, telle était la vie ordinaire du capitaine. Il faut dire cependant qu'il était le type même de l'aventurier par excellence, et il fut vraiment chanceux de pouvoir toujours répondre aux exigences pécuniaires que demandait ce métier, rude parfois. Possédant la fortune colossale de cent soixante-quinze millions de dollars, il pouvait facilement satisfaire ses moindres caprices. On ne sut jamais exactement comment il avait pu amasser d'aussi considérables richesses. Dans les milieux sociaux où le capitaine Dolhstones était bien connu, je remarquai souvent que sa popularité était assez équivoque; les uns disaient que ses transactions commerciales furent souvent frauduleuses, les autres, que cette fortune lui venait de son père, qu'il l'avait fait fructifier dans d'heureuses circonstances, etc. Pour moi, je m'abstins toujours de rechercher les causes de son bien-être matériel, cela m'importait peu d'ailleurs, le capitaine ayant toujours été très probe envers moi.

Le capitaine Dolhstones était anglais de naissance, mais il était depuis longtemps naturalisé américain. A New-York, non loin de sa demeure privée qu'il habitait très peu, il avait fait construire une assez grande maison, de forme rectangulaire, de deux étages, à l'épreuve du feu et des voleurs. Là, il logeait ses précieuses collections de diamants,

évaluées à deux cent trente-six millions seulement! Personne n'y était admis, sauf un très petit groupe d'amis privilégiés dont j'avais l'honneur de faire partie.

Le capitaine Dolhstones est mort en 1932, ne laissant aucun parent connu, mais une fortune qui ne put jamais être dévoilée pour des raisons graves.

Le fait que je raconte ici, je l'apprenis d'une façon tout à fait inattendue. Voici comment: vers la fin de l'été 1925, j'étais allé à New-York, en voyage d'affaires. Chaque soir, je me reposais des soucis de la journée, en faisant ma promenade régulière, dans les quelques sites intéressants de cette ville. Or, un soir où l'air était suffocant, j'avais beaucoup marché, je me sentais la gorge irritée, je résolus de me désaltérer, et à cette fin, j'entrai dans un bar de dixième ordre du Bronx. Quelle ne fut pas ma surprise en apercevant le capitaine Dolhstones, "attaché" confortablement et lisant son journal. Ironiquement, je pris place devant lui. Surpris à son tour, de voir un étranger à sa table, il abaissa brusquement son journal et... en me voyant, me fit la plus cordiale réception. Il offrit plusieurs "tournées". Nous causâmes longuement. Petit à petit, la conversation porta sur les voyages. Le capitaine me dit soudain: "Vous savez que depuis dix-sept ans que je mène cette existence, je n'ai jamais manqué de noter, au long, tous les voyages que j'ai entrepris et leurs nombreuses péripéties!..."

— "Vraiment!"

— Oui! et si je publiais ces mémoires d'aventures, je crois qu'elles pourraient fort bien éclipser la gloire d'Arsène Lupin ou de Sherlock Holmes!

— "Alors, pourquoi ne..."

— "Ah, ça! jamais! Et pour agir ainsi, j'ai mes raisons, et elles sont graves!... Et puis... je ne voudrais pas que d'autres fassent comme moi, passant par où j'ai passé, souffrent tout ce que j'ai souffert, car j'ai souffert moi aussi!..."

Il était devenu triste, et comme s'il avait crû en avoir trop dit, il reprit sa gaieté et dit:

— "Que diriez-vous si je vous racontais une de mes aventures?"

— "Rien. J'écouterai avec la plus grande attention et avec plaisir!"

— "Alors, ça vous va?"

— "Mais certainement, parbleu!"

Et avant qu'il commençât son histoire, j'offris une tournée de whisky. Le capitaine rayonna de joie et entama son récit:

"Ce que je vais vous raconter, me dit-il, j'ai toujours considéré cet événement comme le plus important de toute ma carrière, j'oserais dire, de toute ma vie. Hélas! il a laissé dans ma mémoire un bien triste souvenir. On était au mois d'août 1921. Un matin, on sonna à ma porte, il pouvait être neuf heures. C'était le facteur qui requerrait ma signature pour la remise d'une lettre recommandée. Elle était adressée à mon nom. Je m'empressai de l'ouvrir. Un juif, avec qui j'avais déjà eu quelques relations d'affaires, m'écrivait qu'il s'était porté acquéreur d'un magnifique diamant jaune, unique au monde, à ce qu'il disait. Sachant que j'étais collectionneur de diamants, il avait crû bon de me le faire savoir, étant assuré que ce spécimen m'intéressait. Il ne le vendrait à d'autres qu'à moi, parce que j'étais "son ami", disait-il. Il mentait effrontément, le bandit! Mais voici où il voulait..." (Suite à la page 35)

La Femme Fatale

Par Constant GUEROULT

Illustration de F. BAZIN

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Soudoyé par un inconnu, Torribio, d'origine espagnole, consent à assassiner la jeune duchesse de Dyonis, laissée seule une nuit en son vaste hôtel par son mari et ses domestiques.

Frappée d'un coup de poignard, elle échappe cependant à la mort, grâce à l'arrivée inopinée et providentielle de Marcel, son ancien ami qui, pour demander sa main, était allé chercher fortune en Afrique et dont on avait annoncé la mort.

Les autorités policières instituent aussitôt une enquête et aidées de Marcel et de Torribio poursuivent d'actives recherches pour découvrir l'instigateur du crime. Le portrait en miniature d'une femme, trouvé la nuit du drame dans la cour de l'hôtel de Dyonis, les met sur la piste du coupable.

No 5 (Suite)

XXI

Coeur désespéré

AU milieu de la quiétude générale, un seul individu était inquiet; c'était Julien Verpin, l'ouvrier de M. Tillard.

Le lecteur a deviné sans doute que ce jeune homme était amoureux de Cyprienne.

Cela datait d'un an, c'est-à-dire du jour où elle était revenue de sa pension, ayant subi brusquement la transformation qui change l'enfant en jeune fille. A partir de ce moment, Julien était devenu "toute chose", comme disait M. Tillard.

Jadis gai causeur, tout rond et sans souci, on l'avait vu tout à coup sombre, triste et distrait, et il va sans dire que personne dans la maison n'avait soupçonné la cause de ce changement.

— Qu'est-ce qu'il a donc, cet être là? disait l'horloger à sa femme, il ne parle plus du tout, il est gai comme un croque-mort, il répond à peine et toujours de travers; qu'est-ce qu'il a donc? on me l'a changé, c'est sûr.

Julien s'inquiétait donc de ce couvert préparé après le dîner, événement inouï, incroyable, sans précédent dans la maison depuis trois ans qu'il y était.

Quand ils ne sont pas complètement aveugles, les amoureux sont doués souvent d'une pénétration remarquable.

Julien, sans rien savoir de ce qui s'était passé au bal, sans soupçonner la rencontre inattendue qui avait eu lieu entre sa jeune patronne et le jeune homme au médaillon, Julien eut le pressentiment qu'il s'agissait

de celui-ci, et il se dit à part lui:

— Si c'est lui, je suis perdu; je le sens, ce jeune homme sera mon mauvais génie.

Et il avait pâli à cette pensée.

Mais un quart d'heure après il avait changé de sentiments et ses craintes lui semblaient des chimères.

Comment supposer, en effet, qu'il pût s'agir de ce jeune homme, qu'on n'avait pas revu depuis si longtemps! C'était impossible.

Après avoir étudié la question sous toutes ses faces, Julien était arrivé à se rassurer complètement, lorsque la porte de la boutique s'ouvrit.

Il leva machinalement les yeux.

Puis il tressaillit, devint tout pâle et fut pris d'un tremblement subit.

C'était lui!

M. et Mme Tillard, qui, sur l'observation de Cyprienne, avaient ajouté quelque chose à leur mise de tous les jours, se levèrent aussitôt pour aller au-devant du jeune homme, tandis que la jeune fille jetait un coup d'oeil sur une glace pour s'assurer que rien ne manquait à sa toilette, à laquelle un beau noeud bien clair passé dans ses cheveux blonds donnait une grâce toute particulière.

Ce détail n'avait pas échappé à Julien, qui se le rappela tout à coup et en ressentit une violente angoisse, car il vit là, chez la jeune fille, le désir évident de plaire au nouveau venu.

— Avant toute chose, monsieur, veuillez reprendre votre porte-monnaie, dit Mme Tillard à Albert.

Celui-ci remercia en mettant le porte-monnaie dans sa poche.

Puis il exprima à Mme Tillard le regret de ne l'avoir pas vue à la fête de Mme de Clamareins, mais en termes si sincères, si convaincus qu'il était impossible d'en douter.

Mme Tillard, qui était moins naïve que son mari, en douta un peu cependant, mais elle trouva le jeune



Ah! elle a dit cela, murmura-t-elle entre ses dents serrées

homme charmant, aimable, spirituel et fort bien élevé.

Bref, il fit sa conquête, et c'était tout ce qu'il se proposait en l'assurant de ses regrets en termes quelque peu hyperboliques.

Après une demi-heure de conversation, dans laquelle il ne fut guère question que du bal et qui apprit à Julien deux choses qu'il ignorait, d'abord que le jeune miriflor, comme il l'appela tout bas, avait dansé plusieurs fois avec Cyprienne, puis qu'il était revenu en voiture avec elle et son père, Mme Tillard pria Albert de vouloir bien accepter une tasse de thé, et on passa de la boutique dans la salle à manger.

Quand il fut seul, Julien laissa tomber ses bras le long de son corps et resta immobile. Ses mains tremblaient et il était incapable de manier ses outils.

Ils avaient dansé ensemble! ils étaient revenus dans la même voiture! et maintenant voilà qu'on le recevait presque en ami, quoiqu'on le connût à peine.

Le pauvre ouvrier se sentait envahi par un immense désespoir.

Il demeura dans cet état jusqu'au moment où l'on quitta la salle à manger, car il n'y a guère de salons

chez les fabricants établis au rez-de-chaussée; mais au moment de la séparation, qu'il croyait devoir être éternelle, le jeune homme n'ayant plus de prétexte pour revenir, une nouvelle torture lui était réservée.

— Eh bien, c'est entendu, madame, dit Albert en saluant, je reviendrai un de ces soirs pour changer le médaillon de ma mère.

Il partit, rayonnant de bonheur.

— Il reviendra! balbutia Julien, accablé sous ce dernier coup.

XXII

L'apparition

Il était huit heures du matin environ, lorsque deux jeunes gens, bien connus du lecteur, Marcel Aubertot et Gontran Bixou, descendaient de voiture à la gare du chemin de fer d'Orléans, prenaient leurs billets au bureau, et dix minutes après montaient dans un wagon de première classe.

Ils s'y trouvaient seuls.

Quand le train se fut mis en marche, Marcel dit à Gontran:

— Tu le vois, mon pauvre ami, tu t'es mis généreusement à ma disposition pour me procurer toutes les



L'une contre l'autre, c'est ce que nous verrons...

distractions dont j'aurais besoin, et moi, âme égoïste et sans délicatesse, j'abuse de ton dévouement en t'entraînant loin de Paris, où tu laisses tout ton cœur.

— Eh! mon cher Marcel, répondit Gontran, où serait donc le mérite si je n'avais aucun sacrifice à faire pour t'accompagner?

— Au reste, je ne te retiendrai pas longtemps loin d'elle; une heure et demie pour aller, autant pour revenir, deux ou trois heures pour visiter la propriété qu'on me propose et dans laquelle j'irai passer tous les ans la saison d'été, cela fait six ou sept heures.

— Six ou sept jours, si tu veux, ne te gêne pas.

— Non, je veux avoir ton avis et te ramène aussitôt. Mais comment va Mme de Clamareins?

— Beaucoup mieux; les accidents que redoutait le docteur Mativier, ne se sont pas manifestés, elle en a été quitte pour une fièvre qui a duré huit ou dix jours et qui est presque entièrement disparue. Elle a quitté le lit et se propose de faire une promenade en voiture dès que l'état de la température le permettra.

— On ignore toujours d'où est partie cette affreuse machination?

— Tout le monde, excepté moi.

— Ah! tu sais?

— Je soupçonne, mais le cas est trop grave pour dénoncer quelqu'un sur un soupçon, car, ainsi que l'a dit le docteur, cela pourrait être considéré comme une véritable tentative d'assassinat.

— Il faudra surveiller ces gens-là alors.

— C'est ce que je vais faire, car je crois les connaître.

— Et la belle Camille, quelles nouvelles?

— Tristes; elle va de plus fort en plus fort dans la voie où elle s'est engagée.

— La malheureuse!

— Oui, murmura Gontran avec un accent dans lequel perçait une profonde tristesse, oui, bien malheureuse d'être tombée si bas! Malgré tout, je me sens parfois pour elle une profonde pitié au cœur; je l'avais élevée si haut dans l'imagination! j'avais fait d'elle une créature si charmante, que je lui en veux doublement d'avoir détruit mon œuvre et d'être tombée à ce degré d'abaissement. Telle avait été ma sympathie pour cette femme, que, après la monstrueuse découverte qui la transformait si honteusement à mes yeux, la pensée me vint d'aller à elle, de lui dire: Pauvre créature déchue,

vois l'abîme effroyable où tu t'enfonces et dans lequel tu vas disparaître tout entière! Reviens à toi! Secoue les souillures de ta vie, et, appuyée sur mon bras, soutenue par mon affection, refais-toi une âme nouvelle sous l'influence d'un amour sincère!

Mais, en y réfléchissant, j'ai reconnu que je voulais tenter là une tâche impossible, car elle n'a ni cœur ni loyauté. Jamais, dans tout le cours de notre liaison, je n'ai surpris en elle un accès de franchise, un mouvement de tendresse, un élan du cœur, et la femme qui n'a pas tout cela est perdue sans ressource; il n'y a rien à tenter pour la sauver. D'ailleurs, ne sais-je pas maintenant, par le choix monstrueux qu'elle vient de faire, qu'elle n'a jamais pu m'aimer, que nos deux natures sont antipathiques l'une à l'autre et que tous ses instincts la poussent irrésistiblement vers le père Colmant, le vieux tripler!

— Ah ça! est-ce que véritablement cet homme a été tripler?

— Je le crois, mais c'est cela ou quelque chose d'aussi relevé, une de ces professions qu'on exerçait jadis le tablier aux reins et la casquette de loutre sur la tête. Vois-tu, quand je me la représente avec ce vieil idiot, si laid, si commun, si trivial, des frissons d'horreur et de dégoût parcourent tout mon être, et quoique j'aie les preuves palpables de cet ignoble amour, je me demande encore parfois si c'est vrai. Heureusement, je suis sorti de cette ornière, je me suis dégagé de cette atmosphère malsaine, j'ai rempli mon cœur de lumière, d'extase et de volupté pure, enfin je me suis purifié et régénéré par un véritable amour.

— Nous voilà arrivés, dit tout à coup Marcel à Gontran.

En effet, le train venait de s'arrêter.

On était à Etampes.

Les deux amis descendirent de wagon, franchirent une barrière, puis montèrent dans une petite voiture qui ressemblait assez aux "coucous" d'autrefois.

Un pauvre diable y prenait place en même temps qu'eux.

Il était couvert de nippes qui pendaient et se frangeaient si grotesquement sur sa carcasse efflanquée que l'artiste en fut frappé.

— Vois donc ce particulier, dit-il tout bas à Marcel, ne dirait-on pas un personnage de Callot ou de Téniers? Il ne lui manque que l'écuille au côté et la pipe au chapeau pour que la ressemblance soit parfaite.

— Oui, il est assez réussi.

— Où sommes-nous donc? demanda Gontran.

— A Etampes.

— C'est là que tu veux choisir ta villa d'été?

— Précisément.

— Dans la ville même?

— Non, à l'entrée d'un petit hameau situé à une demi-lieue de la ville, et où nous nous rendrons à pied si cela te convient.

— J'en serai ravi; par ce beau temps ce sera une charmante promenade.

Au bout de dix minutes, la voiture s'arrêtait au milieu de la ville.

Quand les deux amis eurent mis pied à terre:

— Maintenannt, dit Marcel, en route pour le hameau du Pré-Fleury.

Ils se mirent en marche et bientôt après ils arpentaient lestement la grande route.

Le temps passe vite en causant et en admirant la campagne; une demi-heure s'écoula donc sans qu'on s'en aperçût.

— Oh! le charmant petit pays! s'écria Gontran en s'arrêtant tout à coup.

— C'est le hameau du Pré-Fleury.

— C'est là qu'est la propriété que tu veux acquérir?

— C'est là.

— C'est délicieux, un petit paradis terrestre.

— C'est un peu l'effet que cela me produit.

— Maintenant il s'agit de trouver la maison que...

— C'est ce que je vais demander à la première personne que nous allons rencontrer.

On continua de marcher.

— Personnel dit Marcel en jetant un regard autour de lui.

Puis avisant une petite maisonnette, dont la façade disparaissait presque entièrement sous la vigne vierge, toute rouge à cette époque de l'année, et au pied de laquelle coulait une petite rivière peu profonde et si limpide qu'on voyait au fond les cailloux blancs et transparents comme de l'onix épars çà et là dans son lit:

— Informons-nous donc ici, dit-il.

— Quant à moi, voilà mon rêve, s'écria Gontran, je raffole de cette petite maisonnette, et si elle est à vendre, il me la faut.

La porte était entr'ouverte, ils entrèrent.

Nouveau cri de ravissement jeté par l'artiste.

L'intérieur était plus charmant encore que le dehors.

Un mélange de rusticité et de goût tout parisien du plus délicieux effet.

Un couvert mis, du linge éblouissant de blancheur, de l'argenterie et des cristaux, le tout éclairé par un beau rayon de soleil qui venait de se glisser par la porte entr'ouverte.

— Mais tout cela est délicieux, exquis, adorable, s'écriait Gontran en promenant de tous côtés des regards émerveillés.

Il ajouta d'un ton pénétré:

— Ecoute, je raffole de ce petit intérieur, je ne sais à qui il appartient, mais coûte que coûte c'est ici que je veux déjeuner.

— Eh bien! monsieur Gontran Bixou, mettez-vous à table, vous allez être servi tout de suite, dit une voix derrière l'artiste.

Il se retourna et se trouva en face d'une jeune femme, fraîche, jolie, souriante et qui le regardait d'un air malicieux.

Un instant immobile et comme pétrifié de stupeur. Gontran murmura d'une voix tremblante et les traits décomposés:

— Christiane! Christiane!... Oh! non; non, c'est impossible.

— Eh bien! oui, Christiane, votre amie, c'est bien elle, dit la jeune femme.

Puis, se rapprochant de lui et lui tendant la main :

— Tenez, prenez cette main-là pour vous assurer que c'est bien moi et non pas mon ombre.

Gontran prit sa main et la contemplant tout ému :

— Christiane! murmura-t-il d'une voix attendrie, Christiane vivante!

— Allons, mon ami, dit la jeune femme, asseyez-vous là, entre moi et ma mère, qui va arriver, on vous contera tout cela en déjeunant.

Puis elle pressa la main de Marcel et on se mit à table.

XXIII

Une photographie

Mme Charvay était venue enfin et avait renoué connaissance avec Gontran qui, on le sait, allait souvent voir Christiane pendant la longue absence de Marcel.

Puis on s'était mis à déjeuner, mais Gontran s'arrêtait souvent, pour regarder Christiane, que tout Paris croyait morte, Christiane dont le sang avait été répandu à flots, elle était là, près de lui, non seulement bien vivante, mais plus fraîche, plus jolie, plus charmante que jamais, car elle était gaie et souriante, tandis qu'il l'avait toujours vue triste ou désespérée.

— Ah! mon pauvre Marcel, que tu dois être heureux! s'écria-t-il enfin.

— D'autant plus heureux, répliqua Christiane, que, si vous me revoyez vivante, c'est à lui seule que je le dois.

— Mais raconte-moi donc cette mystérieuse histoire, dit Gontran à Marcel.

— Très volontiers, d'autant plus que, faisant partie de la société Guimbard et Compagnie, il est indispensable que tu sois au courant de tout ce qui concerne cette affaire.

Alors Marcel fit à Gontran le récit détaillé de tous les événements qui se sont déroulés sous les yeux du lecteur: sa longue séance dans la rue de Courcelles, son anxiété en voyant s'agiter les rideaux de la chambre de Christiane, le cri désespéré de celle-ci, son apparition foudroyante au moment où elle allait succomber au couteau de son assassin, et finalement la convention intervenue entre lui et le meurtrier lui-même pour retrouver le vrai coupable, qu'on ne pouvait guère découvrir qu'avec son aide, puisque lui seul connaissait les traits de cet homme.

— Quand je me trouvai seul avec Christiane, poursuivit Marcel, je lui fis observer que l'insouciance coupable dont son mari avait fait preuve dans cette circonstance, jointe au projet bien arrêté de son ennemi de se débarrasser d'elle par tous les moyens possibles et à la certitude que cet ennemi avait des complices

Miller's Worm Powders ont été fabriquées pour soulager rapidement les enfants qui souffrent des ravages des vers. C'est une simple préparation pour détruire les vers de l'estomac et des intestins qui font du tort à l'organisme le plus délicat. Elles agissent complètement et sans douleur et bien que dans certains cas elles causent des vomissements, ceci est une indication de leur puissante action et non une action vomitive.

dans sa maison même, l'exposait à une mort certaine, si elle ne prenait résolument le parti de quitter cette demeure, plus dangereuse pour elle qu'un repaire de bandits.

— Vous avez raison, me dit Christiane, je ne serais pas rassurée dans cette maison, je tremblerais à chaque pas de m'y trouver face à face avec un assassin, je vais me faire transporter chez ma mère.

— Vous oubliez, répliquai-je, que votre mari a le droit de vous contraindre à réintégrer le domicile conjugal, comme dit la loi, et qu'il ne manquera pas de le faire, au moins dès que vous serez rétablie, et ne fût-ce que dans l'intérêt de sa considération.

— Où aller alors?

Il fallait quitter Paris, non en chemin de fer, sa pâleur et son extrême faiblesse offrant des indices trop faciles, trop reconnaissables dans le cas où l'on chercherait sa piste, mais dans une voiture qui l'amènerait aussi commodément que possible en marchant au pas. Nous nous arrêtrions à une petite distance de Paris, où elle passerait deux jours à se reposer, puis nous repartirions, toujours au pas, pour un petit hameau inconnu, situé près d'Etampes, où un ancien fermier de mon père, resté tout dévoué à notre famille et prévenu d'avance, préparerait une habitation pour Christiane. Il lui donnerait sa fille pour compagne, en attendant le moment où je trouverais à propos de faire venir Mme Charvay, que je



Silences, Haltes Divines

*Voici que le savoir des choses s'annihile,
Le collier des rancœurs s'est égrené du cou.
Le calme auprès de nous s'allonge, chien docile;
On a posé son cœur comme un sac de cailloux.*

*L'effluve du néant remonte de la terre;
On est un océan loin des vents abrité,
Et l'incarnation d'un paisible mystère
Aussi complet qu'en les plantes, le fruit, l'été :*

*C'est l'arrêt passager du destin sur la vie.
Et la fatigue rêve accroupie avec nous.
L'épaule se redresse et le bras se délie;
Car tout avait ployé, de la nuque aux genoux.*

*Les mains disjointes ont le désaccouplement
Des oiseaux que juillet sur la branche balance
Et notre lèvres croit se poser longuement
Aux lèvres mêmes du Silence.*

MEDJÉ VÉZINA

— En quelque lieu que vous vous retiriez, il aura toujours les mêmes droits et il en usera.

— Il n'y a donc aucun moyen de me soustraire à une obligation qui pour moi est un danger de mort?

— Il en est un, un seul.

— Lequel?

— Vous faire passer pour morte.

Depuis quelques instants je ruminais ce dessein, le seul qui pût sauver Christiane de l'obligation de venir demeurer près de son mari, c'est-à-dire au milieu même des ennemis invisibles qui l'attendaient là, qui guetteraient une occasion favorable et la signaleraient de nouveau à celui qui déjà avait si bien profité de leurs indications.

J'exposai aussitôt à Christiane le plan que je venais de concevoir.

croyais nécessaire de laisser quelques jours dans l'ignorance du sort de sa fille, afin que la réalité de son désespoir constatât aux yeux de tous la disparition de celle-ci. Tout se prêtait à l'exécution de ce plan, les preuves visibles et éclatantes de l'assassinat et le sang répandu si abondamment, qu'il semblait évident que le meurtre avait eu une issue mortelle. Après avoir combattu quelque temps un dessein dont la hardiesse effrayait sa nature timide, Christiane reconnut enfin que la prudence lui commandait impérieusement de l'adopter et elle consentit.

Il fallait se hâter, car il était près de trois heures et le duc ou les domestiques pouvaient rentrer et alors tout était manqué. Je sortis pour me mettre à la recherche d'une voiture,

et, dix minutes après, j'en ramenaï une. Il fallait des précautions excessives pour transporter Christiane sans secousse, la moindre commotion pouvant déranger le pansement sommaire que j'avais appliqué sur la plaie et faire jaillir le sang; ce fut donc en tremblant et avec des soins extrêmes que je la pris dans mes bras pour la porter dans le fiacre qui stationnait devant la porte de l'hôtel. Cette opération se passa sans accident et je commençai enfin à respirer librement quand la voiture commença à marcher, car jusque-là j'avais éprouvé des transes mortelles en songeant que les domestiques ou leur maître pourraient arriver incessamment.

Une heure après, nous étions loin et nous arrivions au petit jour à Choisy-le-Roi. Ma première pensée fut d'appeler un médecin pour faire soigner la blessure de Christiane, mais j'y renonçai aussitôt en songeant au danger qu'il y aurait pour nous à mettre sous ses yeux la preuve palpable d'un meurtre que son devoir lui commanderait de signaler à la justice. Je me décidai donc à la panser moi-même, et, m'étant pourvu par la ville de tout ce qu'il me fallait pour cela, ayant en outre tout le loisir nécessaire, l'opération se fit très heureusement cette fois.

Nous nous remettons en route le lendemain matin, sur les instances de Christiane, qui se sentait beaucoup mieux et avait hâte de se voir loin de Paris, et le soir même nous mettions pied à terre au seuil de cette maisonnette, où tout était installé pour nous recevoir. C'était la demeure de Christiane, qui l'habitait avec Augustine, la fille aînée du fermier, tandis que moi j'occupais une chambre à l'hôtel du "Lion d'Or", à Etampes. Deux jours après, je la quittais pour retourner à Paris et je me rendais aussitôt près de Mme Charvay, qui, dès qu'elle m'aperçut, s'élança vers moi et tomba dans mes bras en pleurant à chaudes larmes.

Je ne voulais pas lui apprendre brutalement la vérité.

Je savais qu'une grande joie, succédant brusquement à un immense désespoir, pouvait produire les plus funestes effets.

— Madame Charvay, lui dis-je, vous que j'ai toujours connue si pieuse, si croyante, vous n'avez donc plus foi en la Providence?

— La Providence, dit-elle en pleurant toujours, hélas! que peut-elle faire pour moi, désormais après m'avoir ravi ma fille?

— Si cependant vous saviez ce qu'elle est devenue, sur quel coin de terre vous pouvez aller la pleurer, ne serait-ce pas déjà pour vous une espèce de consolation?

— Quoi! s'écria-t-elle en levant tout à coup les yeux sur moi, on sait où est son cad... son corps?

— Oui.

— Oh! alors vous allez me conduire...

— Où on l'a déposée. Je suis venu pour cela.

— Tout de suite, n'est-ce pas?

— Le temps de faire quelques préparatifs de voyage, car c'est loin d'ici.

— Vous avez vu... sa tombe?

— Je l'ai vue en rêve.

— Ah !

— Oui; dans mon rêve, c'était une jolie maisonnette rustique, dans laquelle elle allait et venait comme autrefois, si gracieuse et si souple dans sa démarche que je ne pouvais croire que ce fût une ombre. Elle était si charmante ainsi et si délicieusement encadrée dans ce pittoresque intérieur, qu'aussitôt éveillé je me mis à dessiner ce tableau, et tenez, le voici, voyez si j'ai bien saisi la ressemblance.

Je tirai la gravure de ma poche et la lui montrai.

Elle représentait une jeune femme assise et lisant près d'une fenêtre qui mettait son visage en pleine lumière.

— Oh! c'est elle! c'est bien elle! murmura la pauvre mère d'une voix tremblante d'émotion.

— Ainsi repris-je, vous la reconnaissez bien?

— Il me semble la voir elle-même, tant il y a d'expression et de vie sur ses traits.

Puis, examinant le dessin plus attentivement encore:

— Mais, dit-elle tout à coup, on dirait... non, je ne me trompe pas, pas, on dirait que c'est une photographie.

— Ce n'est pas impossible.

— Mais, alors...

— Alors, la photographie reproduisant exactement les objets, il s'ensuivrait que votre fille elle-même aurait posé devant l'objectif.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! que me dites-vous là! murmura Mme Charvay en se laissant tomber sur un siège, pâle et tremblante.

— Allons, raidissez-vous contre le bonheur, madame, m'écriai-je alors, car vous avez deviné la vérité: Christiane est vivante.

La pauvre mère se mit à sangloter de nouveau, mais de bonheur cette fois.

Et, une heure après, nous partions pour Etampes.

Une voix du dehors se fit entendre en ce moment.

— La charité, ma bonne dame!

La porte s'entr'ouvrit et un mendiant allongeant la main.

— Tiens, dit Gontran, c'est le pittoresque déguenillé dans lequel j'ai cru reconnaître un personnage de Calot.

Il donna quelques sous au malheureux qui se retira après avoir jeté un long regard sur Christiane.

XXIV

L'habit ne fait pas le moine

— Bien certainement, dit alors Christiane, tous ceux qui me connaissent se sont apitoyés sur mon sort, en apprenant l'assassinat dont j'ai été victime; eh bien, c'est à partir de ce jour que commence pour moi une destinée toute de joie et de bonheur. J'avais toujours été mal à l'aise dans cet hôtel où je me voyais traitée en étrangère, presque en ennemie, et dès que je l'eus quitté, quoique faible et très souffrante, il me sembla que j'entraais dans une vie nouvelle et que tout mon être, comme la fleur que touche un rayon de soleil s'épanouissait dans une atmosphère de calme et de sérénité.

— Hélas! chère Christiane, dit Marcel, ce bonheur-là est malheureusement un rêve, et le réveil, d'ailleurs inévitable, peut arriver d'un moment à l'autre, demain peut-être.

Christiane tressaillit à ces mots et ses traits se couvrirent d'une subite tristesse.

— Je crois que j'en mourrais, dit-elle d'une voix brisée; je me trouve si bien ici, dans cette petite maison si jolie, si calme, si gracieuse avec sa façade de vigne vierge, son petit jardin entouré de haies vives, sa rivière si claire, si charmante avec ses bords garnis de nénuphars et sa bande de canards, qui s'arrêtent souvent ici, attendant le régal quotidien qui ne leur manque jamais! Mais c'est le bonheur ici, c'est mon paradis terrestre, à moi, je n'y ai connu que les plus douces et les plus heureuses impressions, j'y sens la vie déborder de tout mon être, plein de sève et de jeunesse! je ne veux pas, oh! je ne veux pas quitter cette maison, je ne veux pas, ma mère, je ne veux pas.

Et elle se jeta tout en larmes dans les bras de sa mère.

— Chère Christiane, lui dit Marcel en lui pressant la main, je suis désolé de troubler votre bonheur, mais songez aux dangers de toute nature dont vous êtes menacée, aux précautions extrêmes et incessantes dont nous devons nous entourer pour les éviter. D'un côté, votre mari, qui a mis la police sur pied pour vous retrouver morte ou vivante, car fort heureusement il est dans une complète ignorance sur ce point; de l'autre, votre ennemi acharné, inconnu et d'autant plus redoutable, celui qui vous a condamnée, qui trouve des complices partout, qui doit savoir, lui, que vous n'avez pas succombé à vos blessures, et dont la haine mortelle est plus difficile à éviter peut-être que toute l'habileté de la police. Songez à tout cela, Christiane, et vous comprendrez que votre défiance doit être toujours en éveil, et qu'à la première alerte, au moindre signe de danger, nous devons être prêts à partir, à quitter cette demeure pour fuir nos ennemis.

— Marcel a raison, dit à son tour Gontran, et, quant à moi, je vous trouve bien près de Paris. Qui vous dit qu'on n'est pas déjà sur vos traces? Ceux qui vous cherchent vont employer tous les moyens, vont mettre en oeuvre toutes les ressources imaginables et suivre toutes les pistes qui peuvent mettre sur votre trace. Il faut donc penser à tout et se défier de tout. Ainsi, croyez-vous que Mme Charvay ait pu disparaître ainsi de sa maison sans que la police ou votre ennemi s'en soient inquiétés? Non, soyez-en sûre. On connaît l'amour de cette mère pour son enfant, l'immense désespoir dans lequel elle était absorbée depuis la terrible catastrophe; on a dû se demander à quelle cause il fallait attribuer son départ subit dans un pareil moment, et il n'est pas impossible qu'on ait soupçonné le véritable motif de son absence.

— J'avais prévu ce danger, dit alors Mme Charvay, et j'ai détourné d'avance les soupçons en causant avec mon mari, devant notre bonne,



UN ASSURÉ
DE LA MUTUAL LIFE
POUR \$5,000,
TIMMINS, ONTARIO.

Polices d'Assurance d'Enfants offrant PROTECTION et EDUCATION

Le nombre de demandes de renseignements concernant des polices d'assurance-vie pour enfants, venant de parents qui reconnaissent l'avantage de les assurer très jeunes, augmente journellement.

La Mutual Life a des polices d'assurance-vie pour enfants offrant une protection, des polices de dotation stipulant des paiements à un certain âge, et des polices d'éducation payables à 18 ans, au moment d'entrer à l'Université.

Pour mettre votre enfant sur le bon chemin, pour lui apprendre à épargner, donnez-lui une police de la Mutual Life. Les polices d'enfants participent aux bénéfices de la Compagnie, qui est absolument "mutuelle"—la propriété des assurés.

● C'est avec plaisir que nous enverrons aux personnes intéressées les détails de nos modes avantageux de protection et d'éducation pour enfants. Détachez le coupon et envoyez-le à notre Siège Social.

MUTUAL LIFE

OF CANADA

Fondée en 1869

SIÈGE SOCIAL - WATERLOO, ONT.

"La Propriété des Assurés"

CHAQUE DOLLAR
DE BÉNÉFICES EST
VERSE OU ALLOUE
AUX ASSURÉS

The Mutual Life Assurance Company of Canada,
Waterloo, Ontario. "S"

Vos polices d'enfants m'intéressent. Veuillez
m'envoyer des détails: "

Nom _____

Adresse _____

Âge des Enfants _____

de la nécessité de partir au plus vite pour la Belgique, où nous appelait la mort récente d'un parent qui nous léguait une partie de sa fortune.

— Et M. Charvay?

— Il garde la maison et refuse de voir personne, ayant donné pour consigne à la domestique de répondre à tous ceux qui se présentent qu'on n'a aucune nouvelle de Christiane.

— Mais vous lui en avez envoyé des nouvelles?

— Sans doute.

— Grave imprudence!

— Comment?

— Si la police, peu convaincue du conte débité par votre bonne, s'est mise aux aguets de ce côté, son premier soin, n'en doutez pas, a été de voir la suscription des lettres et de constater, par l'examen du timbre, le lieu d'où elles partent.

— J'ai encore prévu cela, répliqua Mme Charvay.

— Et comment avez-vous fait pour...

— Je suis allée trouver un de nos meilleurs amis, je lui ai confié toute la vérité, et il a été convenu que je lui adresserais sous enveloppe les lettres que je voudrais faire parvenir à mon mari.

— Fort bien, dit Gontran, parfaitement imaginé.

— Et pourtant, reprit Marcel, nous ne pouvons nous dissimuler, épiés comme nous le sommes par la police et par l'ennemi de Christiane, que les choses ne pourront rester longtemps en cet état. Non, le péril incessamment suspendu sur nos têtes, peut éclater tout à coup, et il ne faut pas attendre ce moment-là pour prendre nos mesures.

L'entretien fut interrompu par l'entrée du facteur, qui apportait une lettre pour M. Marcel.

Dès que le facteur fut sorti, celui-ci rompit le cachet en disant:

— C'est Guimbard qui m'écrit, il doit y avoir quelque chose de nouveau.

— Oh! lisez bien vite! s'écrièrent à la fois Christiane et Mme Charvay en se rapprochant du jeune homme.

"Encore un pas en avant, disait l'agent de police, je crois connaître le vrai coupable, l'ennemi mortel de la duchesse, et ce point si intéressant pour vous sera éclairci dans quelques jours. Venez donc, car j'aurai probablement besoin de vous."

"G."

Toujours prudent, Guimbard ne signait jamais autrement que par son initiale.

Il ajoutait en post-scriptum:

"Si j'ai deviné juste, je puis vous dire, comme les Chalcas de Saint-Cloud: Vous éprouverez une grande surprise."

— Enfin! s'écria Marcel avec un transport de joie.

— Oui, voilà une heureuse nouvelle si elle se réalise, dit Gontran.

— Mon ennemi, celui qui m'a condamnée, dont la main est toujours étendue sur ma tête, mon ennemi en-

SIMPLE ET EFFECTIVE. — L'Huile Electrique du Dr Thomas est si simple à appliquer qu'un enfant peut en comprendre les instructions d'usage. Employée comme liniment, il n'y a qu'à frotter et comme lotion, à appliquer. Les instructions sont si claires et sans cause d'erreur qu'elles sont promptement comprises par les jeunes et les vieux.

tre les mains de la police! s'écria à son tour Christiane, ah! je pourrai donc enfin respirer, aller et venir sans toujours redouter de me trouver face à face avec un assassin.

— Dieu veuille que cet espoir se réalise! murmura Mme Charvay en embrassant sa fille.

— Allons, dit Marcel en se levant, il y va de votre sécurité, de votre existence même, ma chère Christiane, il faut que je vous quitte pour répondre à l'appel de notre ami Guimbard.

— Déjà! fit la jeune fille d'une voix attristée.

— Je serais impardonnable de tarder d'une minute, quand votre vie est en jeu, Christiane.

Gontran s'était levé comme Marcel.

— Ah! dit-il, en pressant la main de la jeune femme, je pars plus heureux et le coeur plus léger qu'en quittant Paris.

Ils partirent tous deux et se mirent à presser le pas, car Marcel avait calculé qu'ils avaient juste le temps d'arriver pour l'heure du train, qui passait à Etampes vers deux heures un quart.

A l'heure précise cependant ils étaient à la station.

— Tiens, s'écria tout à coup Gontran, voilà qui est singulier.

— Qu'est-ce donc? demanda Marcel.

— Notre mendiant.

— C'est pourtant vrai.

— Un mendiant qu'on voit sans cesse voyageant en chemin de fer, c'est invraisemblable, cet homme n'est pas un mendiant. Serait-ce un attaché d'ambassade!

Et Gontran se mit à faire mille plaisanteries sur ce thème.

La chose était pourtant beaucoup moins plaisante qu'il ne se l'imaginait et il l'eût bien vite reconnu si, au lieu de rire de l'attaché d'ambassade, il eût eu l'inspiration de l'étudier et de s'attacher à ses pas.

Aussitôt débarqués à Paris, les deux amis prirent une voiture et se firent conduire rue de la Cité, à un petit café voisin de la préfecture de police.

C'était là que Marcel allait trouver Guimbard quand celui-ci ne lui indiquait pas une autre adresse.

Humblement perdu dans la foule qui encomrait la cour du débarcadère, le mendiant les avait suivis du regard jusqu'à ce qu'il perdît de vue la voiture.

Alors s'approchant lui-même d'un fiacre, il ouvrit la portière et cria au cocher, stupéfait à la vue d'un pareil client:

— Rue de Verneuil.

— Numéro?

— Celui que tu aimes.

— Dame! c'est celui du marchand de vin.

— Tout de même, si le coeur t'en dit.

— Va pour un canon alors!

— Trois jolis canons du broc si tu vas seulement comme une locomotive.

— C'est dit.

Et cinglant énergiquement son cheval:

— Train express! ma petite vieille, lui cria-t-il.

Le coursier comprit sans doute qu'il s'agissait de trois canons, car il partit d'un très bon train.

Au bout de vingt-cinq minutes, le cocher entra dans la rue de Verneuil, arrêta sa voiture au "Bon Coin", un numéro qu'il connaissait de longue date, pénétra dans l'établissement avec son client, s'ingurgitait consciencieusement et coup sur coup les trois jolis canons du broc.

Après quoi l'attaché d'ambassade sortit et se mit à parcourir la rue de Verneuil d'un pas rapide.

Il s'arrêta bientôt à la petite porte d'un hôtel particulier d'assez bonne apparence, tira une clef de sa poche, ouvrit cette porte, entra dans un vestibule à peine éclairé, au bout duquel se dessinait un escalier, et frappait bientôt à une porte du premier étage.

La porte s'ouvrit et il entra dans une petite pièce meublée et tendue de soie jaune, d'où se dégageait un léger parfum.

La femme qui venait de l'introduire dans cette pièce discrètement éclairée était une magnifique brune, d'une étrange et splendide beauté.

— Eh bien, lui dit-elle, rien encore?

— Au contraire, madame la marquise.

— Hein! que dis-tu? s'écria la marquise avec un frisson de joie.

— Je dis que j'ai découvert le nid... et même les oiseaux dedans.

— Quoi! la duchesse?

— Je l'ai vue.

— Oh! mais assieds-toi donc là et parle vite.

XXV

Une vieille histoire

— Ainsi, elle n'est pas morte! s'écria la marquise d'une voix vibrante et en dardant sur le mendiant un regard enflammé.

— Pas plus morte que vous et moi.

— Et tu l'as vue?

— Comme je vous vois en ce moment.

— Vivante! murmura la marquise d'une voix sourde, pleine de haine et de colère.

— Oh! mais là, tout ce qu'il y a de plus vivante, et gentille, et fraîche, et souriante! Un rêve, quoi!

— Tu es bien sûr que c'est elle, tu la connaissais bien, n'est-ce pas?

— Est-ce que je ne l'ai pas vue vingt fois à son balcon, quand j'étudiais son hôtel... au point de vue de l'assassinat, car enfin c'était moi qui devais faire le coup et j'ose dire que je m'en serais mieux tiré que Torribio. Mais voilà, ces hommes forts, ça flatte le bourgeois, il se dit: Celui-là ne fera qu'une bouchée d'une petite femme faible et peureuse qui, pour toute résistance, va tomber en syncope dès qu'elle va seulement entrevoir la lame d'un couteau. Eh bien, pas du tout, l'homme fort y va brutalement, carrément, bêtement, et rate son affaire, tandis que moi, c'est pas ça, voilà mon système: me défiant de mes muscles, qui ne sont pas d'acier, je me glisse dans les maisons en tapinois, sans faire plus de bruit qu'une taupe sous la terre, je me tapis dans un coin où je reste trois heures, quatre

heures immobile, s'il le faut; patient comme l'Indien, je guette l'occasion, j'attends qu'elle soit bien à ma portée, et quand je vois ma belle, je fais un bond, mon couteau à la main, et dzigue! dans le creux de l'estomac, jusqu'au manche! C'est le bon endroit, ça glisse dedans comme dans du beurre et ça évite les cris, j'aime pas le bruit.

L'oeil fixé sur lui, Carmen l'écoutait avec une attention froide et sérieuse.

— On dirait que tu as déjà passé par là, lui dit-elle quand il eut fini.

— Oh! dit-il en haussant les épaules, une fois, mais je puis dire que le travail a été fait proprement.

Puis, croisant les bras sur sa poitrine et la regardant fixement:

— Voyons, lui dit-il, pourquoi ne voulez-vous pas me confier M. votre mari?

— Non, tais-toi, répondit la marquise avec un geste d'horreur.

— Vous avez tort, il se conduit comme un marsouin à votre égard, il vous fera avoir des désagréments avec la justice. Savez-vous ce qu'il disait l'autre jour, en dînant au "Lapin fourvoyé"?

— Hein? qu'est-ce que c'est que ça?

— Une enseigne tout à fait chouette; ça représente un lapin chassé par une meute, il fait un bond, traverse une vitre et tombe dans la marmite bouillante d'un gargotier, ce qui prouve bien qu'il est fourvoyé. Pour en revenir à votre époux, il était paf, que c'était à payer pour le voir; il faisait couler sa sauce dans sa cravate, laissait tomber sa viande à terre et répandait son vin dans son assiette. — Vous riez de moi, vous autres, disait-il à ceux qui le regardaient, eh bien, vous me faites pitié; tenez, vous êtes des feignants, des rien du tout, des va-nu-pieds, tandis que moi j'ai nagé dans les grandeurs, grâce à ma femme et au vieux marquis, un vieux ratatiné qui m'accablait de douceurs... Mais il est mort. Comment? Vous voudriez bien le savoir, mais non, mes petits agneaux, c'est le secret à Bibi... Il est mort dans son vieux château. Bah! tout ça c'était trop vieux, fallait que ça finisse. Mais il reste la marquise; la marquise, c'est ma femme, et pourtant je ne suis pas marquis, arrangez-ça; un vrai gâchis, quoi! Elle est superbe, ma femme, un amour de petite femme, le coeur sur la main; elle prend soin de son petit Sidore, elle ne veut pas qu'il se tue de travail. Aussi je ménage ma sueur, je me balade sur les boulevards tout le temps et je passe ma vie à rigoler. J'ai un compte ouvert à la "Lisette", au "Lapin fourvoyé" et au "Coq-Hardi", et elle paye partout; oh! mais là, resta et sans liarder. Elle passe tous les mois elle-même, mes enfants, elle-même, et elle acquitte toutes les notes. Oh! mais, par exemple, elle a une drôle d'idée."

Ici il se mit à pouffer de rire, roulant sa tête sur la table et traînant sa longue barbe dans son assiette, pleine de sauce et de vin.

— Oh! oui, reprit-il avec son rire bête et sa voix empâtée, on peut dire que, pour une femme distinguée, c'est une drôle d'idée. Elle paye par-

tout, c'est vrai, sans lésiner, c'est encore vrai; mais elle ne paye que l'absinthe; de sorte que si je veux me faire servir autre chose, impossible puisqu'elle ne le paye pas. Hein! quelle drôle d'idée! Heureusement que ça rentre dans ma manière de voir."

La marquise avait écouté tout ce récit avec des frémissements de colère, d'horreur et d'épouvante.

— Quoi! murmura-t-elle d'une voix tremblante, il a dit tout cela! tu l'as entendu?

— Plusieurs fois.

— Oh! le misérable! le misérable!

— Il a même été plus loin l'autre jour à la "Lisette".

— Qu'a-t-il donc dit?

— Il était si complètement ivre qu'il avait roulé à terre. On l'avait poussé du pied dans un coin et là il tenait un tas de propos qu'on prenait pour des rêves d'ivrogne et dont on riait, mais qui n'auraient pas été drôles pour voir s'ils étaient tombés dans l'oreille d'un agent, et il y en a pas mal qui rôdent dans ces parages-là.

— Mais que disait-il donc, grand Dieu? s'écria la marquise en proie à une violente anxiété.

— Voilà ce que j'ai pu saisir à travers les hoquets qui entrecoupaient sa parole empâtée et presque inintelligible: "Il ne voulait pas boire, le vieux marquis; il trouvait que la tisane avait un goût... oui, un goût de cercueil. Mais la marquise lui a parlé durement comme à un enfant qui refuse d'obéir... et il a bu. Le duc était là avec la marquise, il tenait le bonhomme sous les bras, tandis qu'elle le faisait boire. Lui, il était livide, la sueur coulait de son front; il promenait de tous côtés ses yeux voilés, hagards, comme s'il cherchait quelqu'un, un appui, une protection autour de lui, et il continuait de boire par force, s'arrêtant de temps à autre pour dire d'une voix faible: "Je ne veux pas. Je ne veux pas." Et il a tout bu. Ah! dame! c'est qu'elle a de beaux yeux, la marquise; mais, quand ces yeux-là vous regardent d'un certain air, on n'est pas tenté de rire. Si vous l'aviez vue là-bas, à Grenade, le jour où elle a enfoncé son couteau dans l'épaule d'une gitana, son amie pourtant, vous auriez dit une petite panthère. Après ça, c'est pas tout à fait sa faute; son père était bandit, sa mère était pire encore; ils ne pouvaient pas avoir engendré une colombe ou un agneau sans tache."

— Oh! le malheureux! s'écria la marquise en s'agitant sur son siège, en proie à un trouble inexprimable.

Puis, interrogeant brusquement le mendiant.

— Es-tu sûr que personne n'ait entendu ce qu'il a dit concernant cette tisane que j'ai fait prendre au marquis?

— Personne autre que moi, parce que j'écoutais, assis près de lui et me penchant même pour entendre.

— Et qu'as-tu conclu de ses paroles?

Le mendiant hésita à répondre.

— Dame! dit-il enfin, j'en ai conclu que vous aviez intérêt à étouffer la voix de Sidore le plus vite possible. Mon Dieu! je comprends bien

votre système; on est bon, on paye les notes d'un brave homme qui adore l'absinthe et ne peut s'en payer, il en meurt, on s'en lave les mains, il n'y a pas le plus petit mot à dire, et la justice n'a pas à s'occuper de ça.

Certainement cette manière-là a du bon, elle vous évite des ennuis; mais voyez-vous, ça traîne trop en longueur; quand un homme est fait à l'absinthe, il peut marcher longtemps comme ça, et si vous ne prenez pas un parti énergique, Sidore en dira tant et tant, qu'un beau jour quelque chose de grave tombera dans le tuyau de l'oreille d'un agent, qui prendra la chose au sérieux et qui voudra savoir... et il saura, en faisant exhumer le vieux marquis, que le goût qu'il trouvait à la tisane était un goût d'arsenic.

A ce mot, Carmen bondit de son siège, et, les traits couverts d'une pâleur mortelle:

— Il a encore dit cela! s'écria-t-elle en attachant sur le mendiant un regard effaré.

— Je vous dis que vous êtes poussée dans vos derniers retranchements et qu'il faut prendre un parti, si vous ne voulez vous exposer à la surprise de voir arriver chez vous l'homme à l'écharpe, à la suite d'un bavardage de Sidore entendu par un de ses hommes.

— Oh! c'est horrible! murmura la marquise en laissant tomber sa tête sur sa poitrine avec l'expression d'un profond accablement.

— Quand vous serez décidée, vous n'aurez qu'une syllabe à dire à Fil-en-Quatre, je sais comprendre à demi-mot. D'ailleurs, n'y a pas tant à s'abîmer la conscience pour si peu de chose, c'est pas un homme, Sidore, c'est un peu moins qu'un pourcentage, il déshonore l'humanité, et puis, remarquez qu'il est destiné à mourir d'une épouvantable maladie et que ce serait lui éviter des souffrances inutiles.

Carmen ne répondit pas.

Elle restait absorbée dans ses réflexions, immobile, l'oeil fixe et les traits contractés.

— Maintenant, reprit Fil-en-Quatre, la question est de savoir par qui vous voulez commencer, votre époux ou votre rivale? Sidore ou la duchesse?

Carmen fit quelques pas dans son salon, les traits sombres et les sourcils violemment contractés.

Puis, s'arrêtant en face de Fil-en-Quatre:

— La duchesse, lui dit-elle.

— Bon! et soyez tranquille, moi je ne vous trahirai pas comme Torribio a trahi M. le duc.

— Tu seras largement récompensé.

Elle ajouta d'une voix sourde et en le regardant dans les deux yeux:

— Surtout prends bien tes mesures et ne la manque pas, toi.

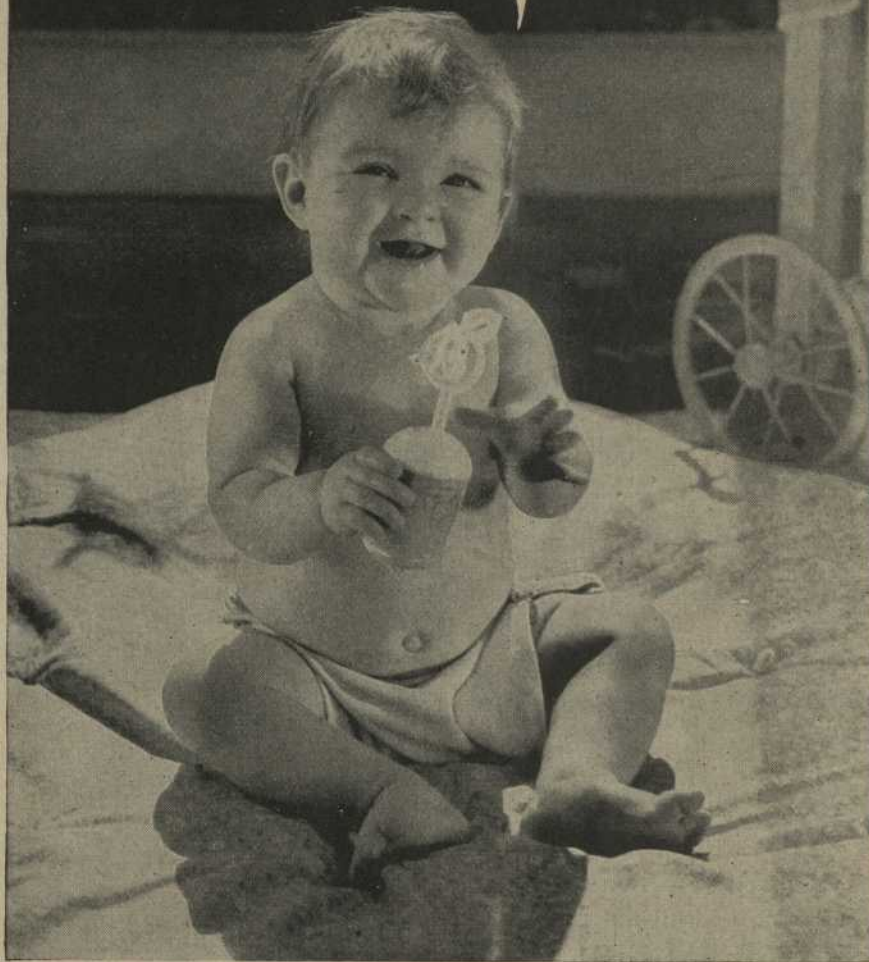
— Comptez sur moi; d'ailleurs je vais ruminer mon plan et nous en causerons ensemble.

En ce moment un froissement de papier se fit entendre.

C'était une lettre qu'on glissait sous la porte.

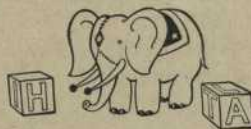
Carmen courut la prendre, la tira

"Je ne suis ici que depuis quelques mois—mais je crois que je vais m'y plaire..."



La vie s'annonce sans nuages pour cette aimable personne!

Et le laxatif qu'on lui administre (le cas échéant!) ne contribue pas peu à son optimisme. Elle en raffole—c'est le seul qu'elle accepte sans regimber.



Il est fort important qu'un enfant avale de bonne grâce le médicament qu'on lui présente. Si son goût répugnant lui soulève le cœur, il se gendarme, fait un tas d'histoires, et toutes ces giries, outre qu'elles l'énervent, peuvent entraîner une indigestion.

Le goût agréable du Castoria est donc un des nombreux arguments en sa faveur.



En voici un autre:

Tout comme le régime alimentaire que vous avez soigneusement dressé pour votre enfant, le Castoria est spécialement destiné à son délicat organisme. Sa formule ne ressemble en rien à celle de certains purgatifs drastiques qui conviennent aux adultes.

Chez les bambins, l'équilibre des organes est facilement détraqué—mais le Castoria ne peut leur donner la colique ni devenir une habitude. Il agit doucement, mais débarrasse complètement l'intestin.



Quand votre enfant aura besoin d'un laxatif—des tout premiers mois à la 11^{ème} année—avez recours au Castoria. Exiger cette marque et le grand flacon ("format des familles") est une notable économie.

CASTORIA
"Le Laxatif
des Enfants"



De la petite enfance
à la onzième année.

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE



Toutes les femmes doivent être
belles et vigoureuses, et toutes
peuvent l'être grâce au Trai-
tement Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le *Traitement Myrriam Dubreuil*, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Traitement. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant le propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combinent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale.

Le *Traitement* est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissera rapidement les
personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons *Gratis* notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre *Traitement* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement
confidentielle.

Les jours de bureau sont :

Jendi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
5920, rue Durocher, près Bernard

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

MONTREAL, CANADA.

AGENTS demandés pour vendre pour nous des cravates de cuir ou de soie. Nous vous les vendons à un prix qui vous permet de toucher une commission de 100%. Ecrivez aujourd'hui pour recevoir échantillons gratuits et tous renseignements. Ontario Neckwear Co., Dépt. 515 — Toronto, 8, Ontario.

à elle, déchira vivement l'enveloppe et lut ces mots :

"Ce soir, sept heures, au restaurant."

XXVI

Fil-en-Quatre

Fil-en-Quatre se dirigeait vers la porte; la marquise l'arrêta d'un geste.

— J'ai encore à te parler, lui dit-elle.

Fil-en-Quatre s'inclina en parfait gentleman.

— Mais, d'abord, puis-je compter sur ton dévouement ?

— Jusqu'à la mort. Premièrement, je suis esclave de la beauté, et, pour une belle créature, on peut dire que vous êtes une belle créature; ensuite, vous m'avez promis quinze mille francs si je parviens à réparer la boulette de Torribio concernant la duchesse, et quinze mille francs pour un homme qui n'a jamais vu les louis et les billets de banque qu'à la vitrine des changeurs, c'est un cadeau flatteur, je suis donc à vous corps et âme, et je vais vous le prouver tout de suite.

— Voyons cela.

— En attendant que vous preniez un parti, voici ce que je vous propose à l'égard de votre mari. Je connais, rue de Lorillon, un petit cabaret borgne qui a pour enseigne: "A l'Absinthe des Connaisseurs!" Or, dans l'absinthe qu'on débite là, il entre une forte dose de cuivre, et, dès qu'on en a bu seulement un cinquième de verre, on a son compte, on est aplati, abruti, incapable de dire ouf, le regard fixe, les traits hébétés et la bouche béante pour toute la soirée. Cette absinthe est connue, elle a un nom: "la stupéfiante"; je la vanterai à Sidore; je le conduirai à mon petit cabaret, et je vous jure qu'il ne parlera plus.

— Oui, c'est une idée, dit la marquise.

— D'autant plus heureuse, que ça vous démolit la machine humaine, l'estomac particulièrement, que c'est un beurre. Au bout de quinze jours d'absinthe des connaisseurs, impossible de rien digérer, pas même une goutte de bouillon, la rue au Pain est fermée, on a déjà remercié son boulanger.

Un mois après, "delirium très mince", mais néanmoins fort gênant; puis la danse forcée, jour et nuit, sans une minute d'arrêt, avec accompagnement de grincements de dents, de roulements d'yeux, d'écume aux lèvres et de muscles tendus comme des câbles, et enfin le branle-bas général, le galop effréné, la tarentule du diable, la farandole de la mort, le mouvement perpétuel jusqu'à ce que tout l'homme tombe, les muscles se détendent, le corps s'avachit comme une vessie dégonflée... tout est fini, il s'est laissé glisser.

— C'est horrible! murmura la marquise.

— Bah! un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est toujours comme ça qu'il doit finir, autant lui tendre la perche tout de suite.

— Eh bien, soit, finissons-en avec lui, fais-lui boire de cette absinthe et, pour plus de sûreté, accompagne-le au cabaret.

— C'est entendu et, soyez tranquille, je saurai bien l'empêcher de parler. Ah ça! madame la marquise, c'est donc réellement votre mari, ce coco-là; mais là, pour de vrai ?

— Hélas! oui, je l'ai épousé à Grenade il y a quatorze ans, nous nous aimions alors... cela dura deux ans à peine. Je vis bientôt à quel homme j'avais affaire, je le pris en horreur et voulus le quitter. Mais il ne l'entendait pas ainsi, il me suivit, prétendant qu'il ne pouvait vivre sans moi, ce qui était vrai, en ce sens qu'il ne voulait rien faire et que j'étais obligée de l'entretenir dans la paresse et l'ivrognerie, ce à quoi je consentis à deux conditions: la première, c'est que nous n'habiterions jamais sous le même toit; la seconde, c'est que je restais aussi libre de mes actions que si je n'avais pas de mari. C'est ainsi que nous vivons depuis plus de douze années; mais cela ne peut durer plus longtemps ainsi, ce misérable m'expose aux plus grands dangers par les propos qu'il répète partout; il faut donc en finir avec lui ou je suis perdue.

— Je crois avoir trouvé le moyen de lui paralyser la langue tant que je serai là à veiller sur lui, et tant que je le tiendrai sous l'influence de ma petite absinthe; mais je ne serai pas toujours là, et, je vous le répète, il ne faut qu'un moment, il ne faut qu'un mot tombé dans certaines oreilles pour éveiller l'attention de la police sur votre compte; voilà pourquoi, à votre place, je ne laisserais pas traîner la chose en longueur.

Carmen, profondément troublée par les effrayantes perspectives que Fil-en-Quatre déroulait devant elle, restait atterrée, comprenant la nécessité d'en finir et reculant avec épouvante devant la terrible résolution à laquelle on voulait la pousser.

— Non, je ne puis me décider en ce moment, s'écria-t-elle tout à coup; je veux réfléchir quelques jours encore. Mais laissons cela, quant à présent; il est un autre péril non moins pressant auquel il faut songer à faire face. Le duc est suivi par la police en ce moment, on a des soupçons, c'est évident, et, grâce à mon portrait trouvé à la porte de son hôtel dans la nuit du meurtre, je suis compromise et surveillée moi-même; je m'en suis aperçue.

— Diable! diable! dit Fil-en-Quatre, mauvaise affaire pour vous, vu le passé, déjà très chargé par la mort du marquis. Supposons qu'en ce moment même, où la police s'occupe de vous, un agent saisisse un des propos de Sidore concernant les derniers moments du marquis et le rôle qu'a joué dans cette affaire la marquise, "sa femme", vous comprenez l'importance que prend tout à coup votre portrait tombé de la poche du duc, de ce même duc, qui aidait si complaisamment cette même marquise de Caravan à faire prendre au vieux marquis récalcitrant la tisane dont il devait mourir dans la nuit.

— Oh! ce serait terrible.

— Accablant comme un coup de massue. On exhumerait le bonhomme, on farfouillerait le cadavre, on y trouverait la preuve du crime, et une fois votre culpabilité et votre

complicité à tous clairement démontrées, cette complicité se retrouve dans le meurtre de la duchesse, incontestablement prouvé par le fait de votre portrait tombé de la poche du duc sur le lieu même du crime.

— Oh! ce duc! s'écria Carmen avec un accent plein de colère, quelle imprudence! quelle insigne maladresse! porter ce portrait sur lui.

— Il est certain que, vu la circonstance et les dangers auxquels il s'exposait, ça n'était pas malin.

La marquise était tombée tout à coup dans de profondes réflexions.

Fil-en-Quatre attendait humblement qu'elle lui adressât la parole.

Il attendit assez longtemps.

— Ecoute, lui dit-elle enfin, tu as dû avoir quelque affaire à la police?

— Plus souvent que je n'aurais voulu, je n'aime pas les nouvelles connaissances.

— As-tu entendu parler d'un certain Guimbard ?

— Guimbard? je ne connais que ça.

Puis, éclatant de rire tout à coup:

— Ce pauvre Guimbard! je ne sais pas ce qui lui est tombé sur le nez, mais il est dans un état... ou plutôt il n'y en a plus: rasé, disparu, enlevé comme une muscade! Après ça, ce nez était si affreux! C'est sans doute une fée bienfaisante qui, saisie de pitié, aura eu la bonne pensée de le délivrer de cette infirmité. Eh bien! elle n'a pas réussi, la fée bienfaisante, il n'était que laid, ce pauvre Guimbard, il est hideux maintenant.

— La fée qui lui a rendu ce mauvais service, je la connais, et toi aussi.

— Bah!

— C'est le duc de Dyonis qui, poursuivi par l'agent, a été acculé au fond d'une sombre impasse où il allait être pris, a profité de l'obscurité pour lui lancer sur la tête une lourde échelle, sous laquelle il est tombé à moitié écrasé, ce qui a permis au duc de s'esquiver sans être vu.

— Et vous croyez qu'il n'a pas su qui lui avait joué cette mauvaise farce ?

— C'est impossible, il n'est sorti de là qu'au bout d'un quart d'heure, la figure tout en sang, et pourtant plus préoccupé de son ennemi que du triste état où celui-ci l'avait mis; mais le duc était déjà loin. Néanmoins, depuis ce jour, on voit rôder autour de son hôtel des figures équivoques, ce qui lui fait supposer qu'on a conçu quelques soupçons, et, de mon côté, je m'aperçois que ma maison est surveillée, mais sans nul doute à son intention. Or, voilà pourquoi je t'ai demandé si tu connaissais Guimbard; jusque-là, il est évident qu'il ne voit dans le duc que le mari de la jeune femme assassinée, demandant justice et suppliant la police de retrouver celle qu'il a perdue. Torribio seul a vu l'homme en blouse qui est venu lui proposer vingt mille francs pour l'exécution du meurtre; lui seul, si on le mettait en face du duc de Dyonis, pourrait dire: "Le duc et celui qui a armé ma main contre la duchesse sont une seule et même personne; et voilà pourquoi Guimbard avait fait venir Torribio à la fête du comte de Cla-

(Suite à la page 26)



LA BONNE CUISINE

par Mlle HELENE CHAGNON

Chroniqueuse culinaire du grand
hebdomadaire "Le Samedi"

SOUPE A LA CREME DE TOMATES

- | | |
|--------------------------------|-----------------------------|
| 1 tasse de tomates | 1 cuillerée à thé de sucre |
| 2 tasses de lait | 1 tranche d'oignon |
| 2 cuillerées à table de beurre | 1/2 cuillerée à thé de soda |
| 2 cuillerées à table de farine | 1/2 cuillerée à thé de sel |
| 1/2 cuillerée à thé de poivre | |

Faites cuire les tomates vingt minutes puis passez-les au tamis. Ajoutez le soda et les assaisonnements. Faites chauffer le lait avec l'oignon dans un bain-marie; une fois au point d'ébullition, enlevez l'oignon, ajoutez la farine bien mélangée avec le beurre et faites cuire, brassant constamment jusqu'à ce que ce soit épais. Ajoutez lentement les tomates et enlevez immédiatement du feu. Servez chaud.

CROQUETTES DE POMMES DE TERRE

- | | |
|-------------------------------|----------------------------|
| 9 - 10 pommes de terres | 1 œuf ou 2 jaunes d'œufs |
| 2 cuillerées à table de crème | Sel, poivre |
| 1 cuillerée à table de beurre | Poivre de céleri Chapelure |

Faites cuire les pommes de terre avec très peu d'eau et passez-les au tamis. Ajoutez l'œuf ou les jaunes d'œufs battus, les assaisonnements et laissez refroidir. Façonnez cette préparation, en cônes ou d'une autre forme à votre goût, sur une planche farinée. Battez le blanc d'œuf avec un peu d'eau froide. Passez dans le blanc d'œuf, roulez dans la chapelure et faites cuire à friture très chaude.

LES LEGUMES SONT LE SECRET DE SANTE



Photo Frigidaire

Les légumes sont la base de tout bon régime alimentaire.

OEUFS A LA NEIGE

- | | |
|------------------------------------|----------------------|
| 6 blancs d'œufs | 4 1/4 tasses de lait |
| 6 jaunes d'œufs | 1/4 tasse sucre |
| 5 cuil. à table de sucre en poudre | Essence de citron |

Battez les blancs d'œufs, ajoutez graduellement le sucre en poudre et placez cette neige par cuillerée sur le lait bouillant que vous avez eu soin de faire chauffer avec le sucre. Laissez cuire, sans tourner, environ 5 minutes, enlevez avec une écumoire. Quand le lait est bouillant, ajoutez les jaunes d'œufs. Faites cuire sans bouillir jusqu'à ce que ce soit suffisamment épais. Ajoutez l'essence de citron puis versez dans un plat. Faites refroidir et versez autour des blancs. Placez un peu de gelée sur chaque cuillerée de blanc d'œuf.

POUDING GLACE AUX FIGUES

- | | |
|----------------------------------|-----------------------------------|
| 2 tasses de crème de table (16%) | 1/2 tasse de sucre |
| 1/4 livre de noix hachées | 2 œufs |
| 1/4 livre de dattes | 1 cuillerée à table de gélatine |
| 1/4 livre de figues hachées | 2 cuillerées à table d'eau froide |
| 1/2 cuillerée à thé de vanille | |

Faites tremper la gélatine dans l'eau froide pendant 5 minutes. Faites chauffer la crème au bain-marie, ajoutez les œufs et le sucre et faites cuire jusqu'à ce que le mélange s'attache à la cuiller de bois. Ajoutez la gélatine trempée à l'eau froide. Brassez jusqu'à complète dissolution et laissez refroidir. Incorporez ensuite les noix, les fruits ainsi que la vanille et faites congeler, ayant soin de brasser de temps à autres.

Elle a oublié quelque chose



Quelque chose d'IMPORTANT manque à son repas

A-t-elle oublié d'assaisonner les légumes? La viande était-elle salée? A-t-elle omis l'essence dans le pouding? ... Non, il y a autre chose qui ne va pas, quelque chose qui manque: le "volume" indispensable aux habitudes régulières.

Sans cela, votre famille peut souffrir de constipation, à la suite d'insuffisance de "volume" dans son régime alimentaire. Maux de tête, perte d'appétit et d'énergie peuvent s'en suivre. Epouses et maris en arrivent à s'irriter d'un rien.

Le ALL-BRAN Kellogg, une céréale naturellement laxative, fournit ce "volume" sous sa forme la plus douce. ALL-BRAN vous donne aussi la vitamine B et du fer. Deux cuillerées à soupe par jour suffisent ordinairement, avec lait ou crème.

ALL-BRAN (Son Pur) sert également à la cuisine. Il donne à vos muffins, petits pains, gaufres, etc., le "volume" voulu.

Etant plus fin, plus doux, plus savoureux, il se mêle mieux aux autres ingrédients. Vous pouvez encore en saupoudrer vos soupes,

salades et autres céréales. Votre famille fera ses délices de la populaire recette donnée ici.

Inscrivez ALL-BRAN (Son Pur) sur vos mémoires d'épicerie. Procurez-vous le paquet rouge-et-vert. Préparé par Kellogg, à London, Ontario.

Pain aux noix et aux bananes ALL-BRAN

- | | |
|-----------------------------|-------------------------------|
| 1/4 tasse shortening | 2 c. à thé poudre à pâte |
| 1/2 tasse sucre | 1/2 c. à thé sel |
| 1 œuf (bien battu) | 1/2 c. à thé soda |
| 1 tasse ALL-BRAN de Kellogg | 1/2 tasse noix hachées |
| 1 1/2 tasse farine | 1 1/2 tasse bananes écrasées |
| | 2 c. à soupe eau |
| | 1 c. à thé essence de vanille |

Défaites en crème le shortening et le sucre. Ajoutez œufs et ALL-BRAN. Tamisez la farine avec poudre à pâte, sel et soda. Mélangez les noix avec la farine et ajoutez alternativement avec les bananes écrasées auxquelles vous aurez ajouté l'eau. Incorporez la vanille en brassant. Versez dans un moule à pain graissé. Laissez reposer 30 minutes et cuisez à four modéré (375° F.), pendant une heure. Laissez refroidir avant de trancher. Donnez 1 pain de 8 1/2 x 4 1/2 pouces.



Restez du Côté Ensoleillé de la Vie

LA VOGUE DES LAINAGES ET DES CREPES DE SATIN



1849

1856

1849 — Une robe attrayante, gr. 14 à 20. Pour un 16: $3\frac{7}{8}$ v. de 35 pouces, $3\frac{3}{8}$ v. de 39 pouces ou $2\frac{1}{2}$ v. de 54 pouces. 20 cents.

1856 — Une autre charmante toilette pour gr. 14 à 20. Pour 16: $4\frac{1}{2}$ v. de 35 pouces, $4\frac{1}{8}$ v. de 39 pouces ou $2\frac{7}{8}$ verges de 54 pouces. — 20 cents.

1853 — Une robe pour fillette de 6 à 14. Pour un 10: $25\frac{5}{8}$ v. de 39 pouces ou $1\frac{7}{8}$ v. de 54 pouces. Contrastant: $\frac{3}{8}$ v. de 35 ou 39 pouces. $\frac{1}{4}$ v. de plus pour accorder les carreaux. 20 cents.



1853

8247 — Une chic toilette de gr. 32 à 40. Pour un 34: $3\frac{7}{8}$ v. de 35 pouces, $3\frac{3}{4}$ v. de 39 pouces ou $2\frac{1}{2}$ v. de 54 pouces. 30 cents.

1850 — Une robe très seyante. Gr. 34 à 44. Pour un 38: la robe, $3\frac{1}{4}$ v. de 35 pouces ou $3\frac{1}{8}$ v. de 39 pouces. Manches contrastantes: 2 v. de 35 pouces ou $1\frac{7}{8}$ v. de 39 pouces. 20 cents.



8247

1850



1849

1856

1853

1850

8247



Conseils de Beauté

L'ensemble et le détail

Il est bien rare qu'une femme n'ait rien de joli, de particulièrement joli en elle. Tantôt ce sont les yeux, ou la peau, ou les dents, ou la taille. Et tous les compliments qu'elle reçoit s'adressent à ce détail. Qu'elle se méfie alors. C'est que le reste est critiquable. Il est naturel qu'une femme qui a de belles dents les soigne particulièrement. Mais elle doit soigner autant ce qui, en elle, est imparfait. Un auteur français a dit: "Rien n'est plus douloureux à voir qu'un chef-d'œuvre inachevé, ou qu'une beauté à laquelle il manque quelque chose." Si la nature vous a dotée particulièrement pour une partie de votre personne, ne vous contentez pas des compliments que cet avantage vous apporte. Quant à moi, je suis très inquiète lorsqu'on me félicite de l'éclat de mes cheveux. Car je m'efforce d'avoir un visage et des yeux aussi éclatants que ces extraordinaires cheveux dont j'ai hérité. On s'est souvent demandé si ces cheveux étaient naturellement platine. Pour la centième fois, je réponds oui. Lorsque j'étais enfant, on m'appelait l'albinos, et j'en ai assez souffert pour m'en souvenir.

JEAN HARLOW

Collection de poudres

Ne pas oublier qu'on n'arrive pas du premier coup au maquillage idéal. Que même lorsqu'on l'a trouvé, ce maquillage est sujet à fréquents changements. La peau change de ton selon les saisons, l'état de santé. La mode oblige à porter telle ou telle nuance de cheveux (pour celles qui en changent), telle ou telle couleur dominante. Il faut assortir le maquillage à tout cela, et à l'heure, à l'occasion, à l'humeur, à la couleur du temps.

Ne croyez pas que je plaisante. Je sais qu'on n'a pas toujours le loisir de faire ces passionnantes recherches. Mais on peut toujours trouver un après-midi de dimanche où l'on n'a rien à faire. Je conseille d'avoir beaucoup de boîtes de poudre de différentes teintes. On en fait de si étonnantes à présent. Puis essayer des mélanges, faire des essais et fabriquer ainsi un assortiment de poudres, qu'on a sous la main et dont on connaît l'effet à l'avance...

Maintenant, quelques autres conseils plus précis.

Pas de cils noirs pour les blondes

J'ai obtenu un excellent résultat en renonçant définitivement aux faux cils — que je suis obligée de porter à l'écran, mais qui ne conviennent pas aux femmes petites et minces dans mon genre — et en remplaçant le rimmels noir par un cosmétique châtain clair. J'ai les cils très pâles et je dois les teinter. Mais, en noir, ils durcissaient mon regard, et avaient l'air artificiels. Aussi, pour les blondes, pas de cils noirs. Des cils châtain, abondamment cosmétiques.

MADGE EVANS

Un maquillage qui dure

Les femmes qui restent longtemps hors de chez elles (celles qui travaillent ou qui font de longues promenades en auto, des excursions) auront intérêt à commencer leur maquillage par un peu de crème, puis par une légère application de rouge gras, qu'un massage fera bien entrer dans la peau. Poudrer largement de poudre du ton choisi, puis, sur les joues, appliquer une poudre nettement plus foncée, puis un peu de rouge sec. Si le vent efface le rouge sec et la poudre foncée, il restera un maquillage de base qui vous évitera l'air livide qu'on a si souvent au retour d'une promenade.

De même, pour le rouge à lèvres, je conseille de dessiner la bouche avec un crayon sec. Puis poudrer largement. Essuyer doucement le surplus de poudre avec un mouchoir de papier ou une houppette de cygne propre. Puis redessiner à nouveau le contour des lèvres avec un rouge un peu plus gras.

Il n'y a pas double dépense. Un tube de rouge peut durer quatre mois. En acheter deux, c'est en avoir pour huit mois. Le résultat est le même pour la bourse, pas pour le maquillage.

D'ailleurs, les hommes dépensent tellement, avec leurs cigarettes!

MIRIAM HOPKINS

Le fard n'abime pas la peau

Ceux qui sont opposés au maquillage — il y en a encore beaucoup — ont fait courir le bruit que le fard usait la peau. Selon eux, une femme jeune qui se maquillait se condamnait aux rides à brève échéance.

Cependant, chose curieuse, on put remarquer que deux femmes du même âge: l'une ne s'étant jamais fardée, l'autre au contraire usant de crème et de poudre depuis sa jeunesse, offraient à 40 ans des peaux très différentes. Mais c'était la première qui avait les rides.

Jack Dawn, expert maquilleur de la Metro-Goldwyn-Mayer, celui qui fit les visages de Garbo, de Joan Crawford, de Norma Shearer, de Jean Harlow, etc., affirme que lorsque ces artistes arriveront au cap redoutable de la cinquantaine, elles paraîtront dix ans de moins que leur âge.

En effet, le maquillage et le démaquillage quotidiens constituent pour la peau et les muscles du visage une sorte de gymnastique. Les corps gras qui sont à la base des laits, des crèmes, des démaquillants, entretiennent la souplesse de l'épiderme et son humidité. Risquons une comparaison pas très élégante, mais juste. Le visage d'une femme qui se fardait est comme une chaussure soigneusement cirée chaque jour. Celui d'une femme qui garde la peau nue et sèche est comme une chaussure qu'on n'entretient pas et dont le cuir arrive à se fendiller et à se racornir.

Doublement protégée est la beauté qui reçoit ces soins à l'abri des Microbes



Les crèmes Woodbury donnent double protection à votre peau grâce à un principe nouveau et scientifique qui les garde — A L'ABRI DES MICROBES.

LES IMPERFECTIONS de la peau sont souvent causées par des infections microbiennes. Les crèmes Woodbury à l'abri des microbes empêchent leur apparition fréquente et les chassent peut-être pour toujours.

Le Cold Cream et la Crème pour le Visage Woodbury contiennent un élément exclusif qui les tient à l'abri des microbes. Ils ne nourriront pas les microbes qui causent l'infection et défigurent. 109 dermatologistes affirment qu'ils donnent deux fois plus de chance à votre teint d'être clair, sain et frais.

Woodbury empêche aussi la sécheresse au moyen d'un deuxième élément appelé le 576, qui accroît et répare la vitalité juvénile de la peau — conserve la figure jeune et pleine de sève. La Crème Woodbury pour le visage, qui forme une base discrète pour la poudre, protège contre le vent, la poussière et les affections cutanées. Les deux crèmes se vendent en pots de 50¢, de 25¢ et de 15¢ seulement; et en tubes de 25¢ et 10¢.



Preuve de leur stérilité

Diagramme montrant la réaction des crèmes de beauté dans l'agar-agar infecté de microbes. (A) Crème ordinaire — les microbes de l'agar-agar s'y sont reproduits. (B) Crème Woodbury — elle reste stérile; les microbes ne peuvent y vivre.

Woodbury's Crèmes de Beauté à l'abri des microbes

Voyez la tête et la signature

John H. Woodbury, Ltd

sur tous produits Woodbury

Réclamez aujourd'hui les quatre aides de beauté Woodbury

Ci-inclus 10¢. Veuillez m'envoyer le "Nécessaire de Beauté" Woodbury contenant un Savon pour le Visage, moyenne grosseur, de généreux tubes de Cold Cream et de Crème pour le Visage à l'abri des microbes et 6 paquets de Poudre pour le Visage — de chacune des six teintes. John H. Woodbury, Ltd., Dépt. 1423, Perth, Ontario.

Nom _____ Adresse _____

Ville _____ Province _____

FABRICATION CANADIENNE



— Figure-toi, mon vieux Jacob, que ce maudit Isaac prête son argent à vingt-cinq pour cent en hiver et à trente pour cent en été.

— Pourquoi cette différence ?

— Il prétend qu'en été les jours sont beaucoup plus longs !...

REFLEXION D'ENFANT

— Dis, mon oncle, tu n'es pas marié ?

— Non, ma petite.

— Alors, qui te dit ce que tu dois faire à la maison ?

DEFINITION

Un professeur parle de mythologie à ses élèves et leur explique ce qu'était le Centaure.

— C'était, leur dit-il, un être moitié homme et moitié cheval.

— Je comprends, dit un des élèves, c'était un homme chevaleresque.

TOUT S'AMELIORE

— Jos m'a dit que j'étais la plus belle fille qu'il connaisse et qu'il me préférerait à toutes.

— Et tu l'as cru ? mais il m'a dit exactement la même chose l'année dernière.

— C'est possible ; seulement, depuis un an son goût s'est bien amélioré.

A PROPOS DE MONTRES

Un homme vantait les qualités de sa montre.

— Ce n'est rien, ça, lui dit un de ses amis ; l'année dernière j'ai laissé tomber la mienne à terre et une grosse femme qui pesait bien trois cents livres l'a écrasée en mettant le pied dessus ; eh bien, croyez-moi si vous voulez, mais elle marche toujours.

— Hein ! la même montre ?

— Non ; la même femme.

POINT DE VUE

— On dit que le nombre des chômeurs diminue.

— Encore un bon métier qui se perd !

LE BON REMEDE

— Docteur, je ne peux plus dormir.

— Prenez un bon verre de whisky toutes les demi-heures.

— Cela me fera dormir ?

— Je ne sais pas, mais le temps passera d'une façon bien plus agréable.

L'INNOCENT

— Vous êtes accusé d'avoir conduit en état d'ivresse, sans licence, lumières non allumées, une voiture aux freins mal ajustés et par conséquent dangereuse ; plaidez-vous coupable ?

— Non coupable, Votre Honneur, le bazou n'est pas à moi, je l'ai volé au coin d'une rue.

UN QUI SAIT S'APPRECIER

Il y a des gens qui disent qu'il s'agit de Lawrence Tibbett mais nous n'affirmons rien ; toujours est-il qu'un chanteur de grande renommée après avoir reçu les applaudissements de l'auditoire fit un geste de la main comme s'il voulait dire : c'est réellement trop.

— Le véritable génie est toujours modeste, déclara-t-il ; ainsi il y a des instants où je me demande à moi-même si je suis en effet le plus grand chanteur de tout l'univers.



— Hi ! hi ! papa. Je viens d'avoir une scène terrible avec ta femme...

NOS PAGES

LUCIENNE OU ES-TU ?

— Oh, la jolie ombrelle que vous avez là !

— Elle n'est pas à moi mais à Lucienne.

— Lucienne, qui est-ce ?

— Je ne sais pas, mais j'ai vu ce nom-là sur le manche.

REFLEXION A DOUBLE EFFET

— Hier, à l'école, j'imitais les gestes et les grimaces du professeur mais il s'en est aperçu.

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il m'a demandé si j'allais bientôt finir de faire le fou.

L'ENTRAINEMENT

— Vous ne trouvez pas ça terrible, disait une vieille dame à un prisonnier, d'être enfermé tout le temps dans cette véritable cage à barreaux ?

— Pas du tout, madame, répondit l'homme, j'y étais habitué dans la vie ordinaire.

— Ah ! que faisiez-vous donc ?

— J'étais garçon d'ascenseur.

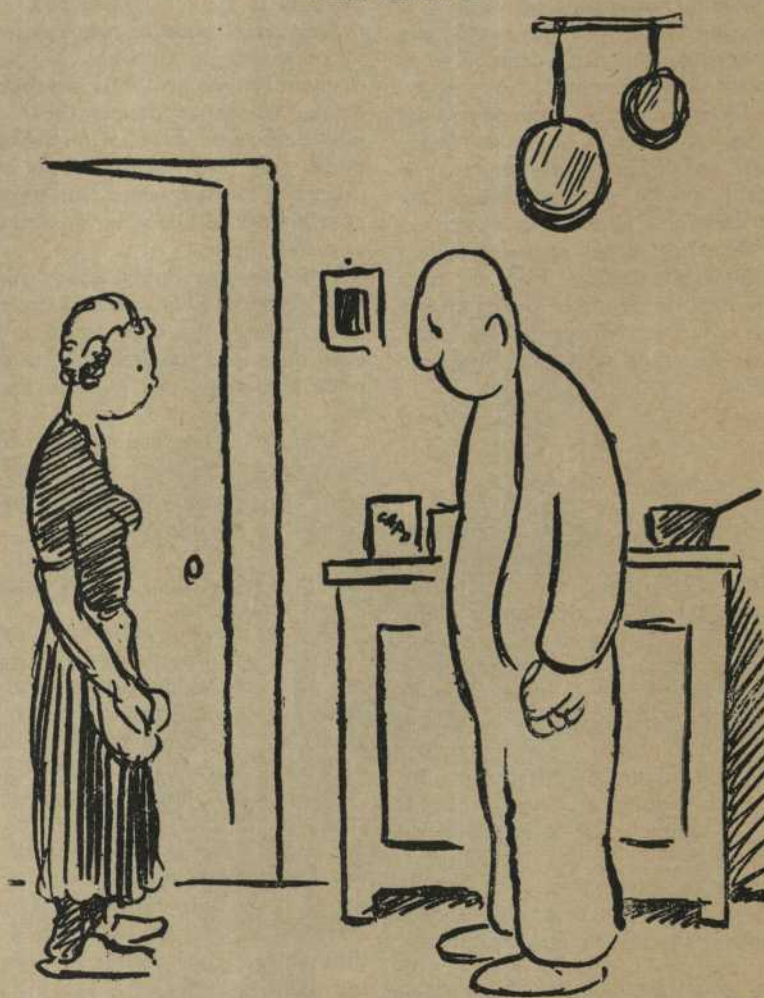
ARGUMENTATION

Un anglais et un juif étaient en discussion.

— Vous nous avez tout le temps pris quelque chose, disait le juif, par exemple les Dix Commandements.

— C'est possible, répondit l'anglais, mais vous ne pouvez pas nous accuser de les avoir gardés.

VENGEANCE



— Et puis, si la patronne est trop dure avec vous, il faut me le dire.

— Monsieur peut être tranquille... Je ne me laisse pas faire, dès qu'elle a le dos tourné, je crache dans ses casseroles !...

LA BONNE SOUPE

Un général qui était bien connu pour se faire obéir sans murmurer, rencontre un jour un soldat qui sortait des cuisines avec une marmite pleine d'un liquide fumant.

— Viens ici ! lui dit-il, je veux goûter ça.

— Mais, général, c'est...

— Pas d'observations, va me chercher une cuiller et plus vite que ça !

Le soldat obéit et revint un instant après avec une cuiller. Le général la plongea dans la marmite mais, à peine eût-il goûté qu'il rejeta le tout en faisant la grimace.

— Espèce de cochon, dit-il au soldat, c'est ça que tu appelles de la soupe.

— Non, général, répondit l'homme, j'appelle ça du désinfectant.

L'HOMME COURAGEUX

Un incendie avait éclaté dans un hôtel au bord de la mer et les touristes avaient quitté en hâte leurs chambres ; de la plage ils regardaient les progrès du feu. Parmi les groupes qui s'étaient formés, un homme parlait avec le désir évident de se faire admirer.

— Pour moi, dit-il, quand j'ai entendu sonner l'alarme, je me suis réveillé tranquillement et me suis habillé sans hâte car je ne m'excite jamais. J'ai pris le temps de mettre ma cravate et comme le noeud n'était pas bien fait, je l'ai recommencé. Je me suis également peigné avec soin.

— Tout cela c'est très joli, dit un des hommes présents, mais vous auriez bien dû penser également à mettre votre pantalon.

AMUSANTES

LE POINT DE DEPART

Une jeune femme regardait avec intérêt un oiseau qu'elle n'avait encore jamais vu.

— Peux-tu me dire, demanda-t-elle à son mari, d'où vient cet oiseau-là?

— Probablement d'un oeuf, répondit-il.

PRECISION

— Papa, qu'est-ce que c'est qu'une petite heure?

— C'est un peu moins d'une heure, par exemple 40 ou 35 minutes.

— Et une bonne heure?

— C'est un peu plus d'une heure, disons un quart d'heure de plus.

PAIN DE QUALITE

Une nouvelle cliente entre chez un épicier et regarde les pains.

— Voilà, dit-elle, du pain qui me paraît bien cuit; ça me conviendrait mais à condition qu'il soit léger.

— Vous serez contente, madame, il ne pèse que dix onces à la livre.

LE PETIT CADEAU

— Qu'avez-vous donné à votre mari pour sa fête?

— Une tondeuse à gazon.

— Il a dû être surpris.

— Je vous crois; il s'était imaginé que j'allais lui acheter une chaise berceuse.

DISTINGUONS !



— Quel est l'âge d'une personne née en 1900 ?

— Cela dépend, monsieur. Est-ce un homme ou une femme ?

DU MEME AVIS QUE SA FEMME

Elle. — Tu sais, chéri, celui qui donne vite donne deux fois; eh bien, j'ai besoin de cinq piastres.

Lui. — En voici deux et demie tout de suite, ça va faire juste le compte.

UN PHILOSOPHE

Madame a ses nerfs et, pour les soulager, elle fait une scène à son mari mais celui-ci n'a pas l'air de beaucoup s'en émouvoir.

— Tu n'es, dit madame, qu'un idiot, un paresseux, un gourmand, un mauvais caractère, un hypocrite, un menteur, un coquin, bref le plus vicieux des hommes qu'il y ait sur la terre.

— Que veux-tu, répond le mari sans sourciller, personne n'est parfait en ce monde.

POUR ABREGER

La scène se passe sur un banc du parc Lafontaine où deux amoureux roucoulaient sans s'occuper des gens. Un vieux monsieur vient s'asseoir à côté d'eux et entend ce duo :

— Mon chéri!

— Ma colombe!

— Mon gros chien!

— Ma petite chatte

— Mon beau petit oiseau!

— Mon canard!

— Ma poulette!

— Mon agneau!

Alors le vieux monsieur perdit patience car ça menaçait de durer encore longtemps ainsi.

— Appelez-vous donc "Arche de Noé" tout de suite et que ça soit fini! leur dit-il.



— Que faisiez-vous le 30 mars à 1 heure a. m. ?

— Comment voulez-vous que je le sache?... J'ai jamais l'heure sur moi!

L'EXCUSE NOUVELLE

— Dis donc, Jos, tu n'es pas venu au travail ce matin, pourquoi ça ?

— Je vais vous expliquer la raison, monsieur; ce matin, quand je me suis levé, je me suis regardé dans le miroir et je ne me suis pas vu, alors j'ai pensé tout naturellement que je n'étais plus là et que j'étais déjà parti au travail. Ce n'est que trois heures plus tard que je me suis aperçu que le miroir avait glissé du cadre et qu'il était tombé à terre.

APRES LE BANQUET

Deux hommes qui avaient fait connaissance au cours d'un banquet reprenaient ensemble le chemin de leur maison. Le banquet avait été fort soigné comme victuailles et surtout comme liquides de bonne marque, si bien que les deux amis n'avaient plus les idées très nettes.

— Savez-vous, disait l'un, que lorsque je suis né je pesais à peine quatre livres ?

— Diable! dit l'autre, ce n'était pas beaucoup en effet; avez-vous tout de même vécu ?

— Je vous crois! reprend le premier; si vous me voyez maintenant, je pèse au moins deux cent cinquante !

REMEDE PIRE QUE LE MAL

— Ma femme, disait un homme, devenait nerveuse pour le moindre bruit qu'elle entendait dans la maison pendant la nuit mais je lui ai affirmé qu'il ne s'agissait alors pas de voleurs parce que ceux-ci prennent au contraire toutes les précautions pour ne pas faire de bruit.

— Elle a dû être calmée.

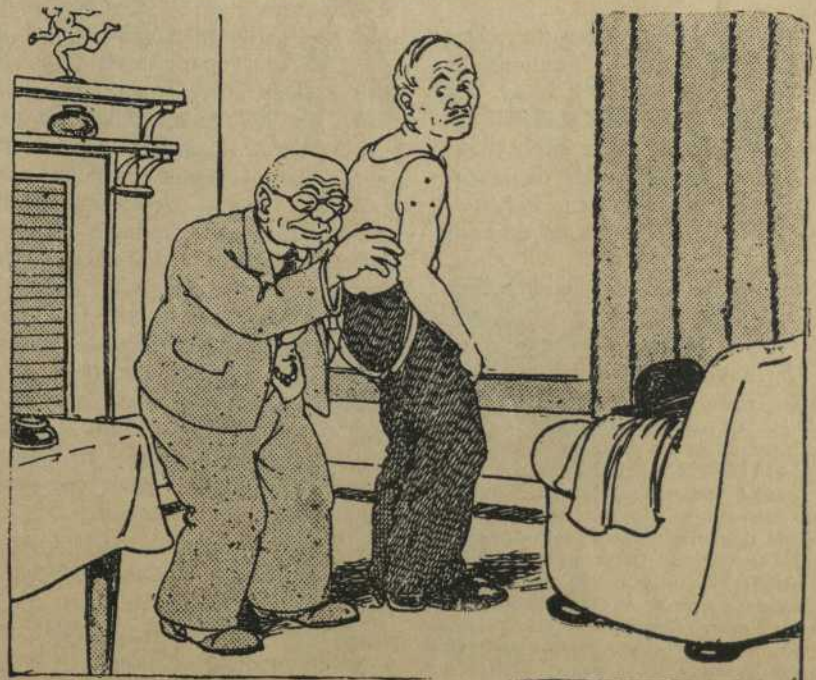
— Pas du tout! maintenant elle est nerveuse toutes les nuits parce qu'elle n'entend pas de bruit.

LE VINGT-CINQ CENTS

Un homme qui était dans une épicerie aperçut un vingt-cinq cents à terre; il jeta un coup d'oeil autour de lui et voyant que le commis semblait occupé à sa besogne, il laissa tomber son mouchoir sur la pièce de monnaie afin de ramasser les deux choses ensemble. Malgré ses efforts il n'en put venir à bout.

— N'essayez pas plus longtemps, lui dit tout à coup le commis, le vingt-cinq cents est fixé avec la fameuse colle Machin dont nous sommes les seuls dépositaires; maintenant que vous avez pu vous rendre compte combien elle est bonne, est-ce que ça vous dirait d'en acheter une bouteille ?

LA MONTRE SANS REMONTOIR



Le chirurgien. — Ce n'est pas votre coeur qui fait tic-tac... c'est ma montre; je l'ai cherchée longtemps après votre opération...

mareins. Là, le duc a su les esquiver, sans quoi il était perdu, et depuis quelques jours il ne paraît plus chez lui, où il a dit, en partant, qu'il allait voir un vieux parent et qu'il serait bientôt de retour. Mais cet état de choses ne peut se prolonger longtemps et il faut prévoir l'heure fatale, inévitable, où il se trouvera enfin face à face avec Guimbard et Torribio, lequel dira à l'agent: "Voilà mon complice". Non seulement j'ai prévu cette heure, mais je suis en mesure de conjurer le danger.

— C'est fort, s'écria Fil-en-Quatre.

— Je suis sûre du succès, mais à la condition d'être secondée par un homme intelligent et dévoué.

— Présent! dit Fil-en-Quatre.

— Voici ce qu'il y a à faire: la lettre qu'on vient de glisser sous cette porte est du duc, qui me donne rendez-vous à un restaurant où nous nous sommes déjà réunis plusieurs fois, ignorant que toutes mes démarches étaient surveillées en ce moment; de sorte que, si je vais à ce rendez-vous, je suis sûre d'y être suivie par Guimbard et Torribio.

— Et, pour le coup, pincé, M. le duc.

— Justement.

— Alors, naturellement...

— J'irai au rendez-vous.

— Pas possible!

— C'est décidé.

— Vous voulez donc vous débarrasser de M. le duc?

— Au contraire.

— Comprends pas.

— C'est inutile; il suffit que tu comprennes les instructions que je vais te donner et que tu les exécutes exactement et fidèlement.

— S'il faut de la diplomatie, c'est mon affaire, et j'ose croire que vous serez contente de moi.

Et il y eut entre eux un entretien que nous ferons bientôt connaître au lecteur.

XXVII

Le nez d'un agent

Revenons à Gontran et à Marcel, que nous avons vus quittant la gare du chemin de fer pour se rendre au café où les attendait Guimbard.

Cet établissement, situé place Dauphine, en face de la fontaine que surmonte un buste de Desaix, était triste, sombre, bas de plafond, sans aucune apparence, avantage précieux pour les employés de la préfecture, qui venaient en cachette y faire la partie de cartes ou de dominos.

Au fond de la salle commune, une porte ouvrait sur un petit cabinet recevant le jour par une cour étroite. Cette pièce était presque entièrement réservée aux agents de police, qui souvent venaient là s'enten-

LE BAUME PERSAN donne à toutes les femmes un charme subtil. D'un parfum délicat et discret. Rafraichissant, Dissipe toute irritation et toute rugosité. Toutes les femmes devraient recourir à cet article de toilette vraiment exquis. Élégance — beauté — raffinement — le Baume Persan donne tout cela. Adoucit et blanchit les mains. Donne un teint clair et velouté de jeunesse. Toutes les femmes qui veulent ajouter à leur charme n'hésitent pas à adopter le Baume Persan.

LA FEMME FATALE

(Suite de la page 20)

dre et se concerter entre eux lorsqu'ils avaient à combiner le plan de quelque grave entreprise.

Guimbard était un des habitués du petit cabinet secret.

Il y était installé avec Torribio quand on frappa deux coups discrets à la porte.

— Voilà M. Marcel, dit l'Espagnol.

C'était en effet Marcel suivi de Gontran.

— Marcel m'a prié de l'accompagner, pensant que je pourrais peut-être vous rendre quelques services, dit tout de suite Gontran à Guimbard, mais si je suis gênant, ou même inutile, dites-le franchement, et je me retire.

— Au contraire, répondit Guimbard, M. Marcel a bien fait de vous amener, et vous pourrez nous être utile.

Il reprit, en changeant de ton:

— Je vous fait mon compliment, M. Gontran, vous êtes un homme d'esprit et de savoir-vivre.

— A quel propos ce gracieux compliment, M. Guimbard? demanda Gontran en s'asseyant près de Marcel.

— A propos de votre attitude; non seulement vous n'avez pas jeté un cri d'horreur à ma vue, mais vous n'avez même pas bronché en me voyant mutilé comme un martyr qui revient du Japon.

— J'étais prévenu par Marcel, M. Guimbard.

— Cela s'explique alors; car quelque mon nez fût remarquable entre tous les camps, il se voyait cependant, tandis qu'aujourd'hui...

Il est certain que Guimbard, déjà peu favorisé de la nature, était prodigieusement enlaidi depuis son accident. Son nez, complètement écrasé, avait disparu, grotesquement épaté sur son visage, où il formait un dessin assez semblable à une boule de neige aplatie sur un mur.

— Je vous laisse à penser, dit-il, si j'ai amassé un petit sac de fiel contre celui qui m'a mis en cet état. Ce n'est pas que je tiens à plaire, oh! non; mon physique s'y est opposé de tout temps, mais on n'aime pas à faire horreur aux gens et à faire rire des petites filles. Et puis, ça me gêne. Comment voulez-vous que j'aie et vienne beaucoup dans l'exercice de ma profession, maintenant, que je m'introduise n'importe où sans être immédiatement remarqué par tout le monde, signalé et reconnu par ceux à qui j'ai affaire et intérêt à éviter? Aussi, me l'a-t-on fait comprendre, en riant, il est vrai, mais en me disant que je serais désormais impossible, si je n'avais souvent fait preuve de qualités assez remarquables pour compenser cet immense désagrément.

— Mais comment donc est arrivé cet accident? demanda Gontran. Quant à moi, je pense qu'on n'a pu vous mettre le nez en cet état qu'à l'aide d'un coup de poing en fer.

— Pas du tout, c'est à l'aide d'une échelle.

— Une échelle? je ne comprends pas.

— Je m'étais élancé dans la serre, sur la piste de l'individu qui m'avait été signalé par Torribio comme son complice. Il avait pris une allée sombre longeant un mur, et il marchait plus vite que moi dans ce chemin, qu'il paraissait connaître et où je n'avançais, moi, que lentement et presque à tâtons. Je n'avais pour me maintenir sur sa trace d'autre guide que le sens de l'ouïe, très développé chez moi et qui me permettait de distinguer le bruit de ses pas, malgré les précautions évidentes qu'il prenait pour l'amortir. Tout à coup le bruit cesse, ce qui me fait supposer qu'il était arrivé au bout du chemin, c'est-à-dire à une petite porte donnant sur une ruelle dans laquelle l'attendaient M. Marcel et Torribio. Pourquoi ne se hâtait-il pas d'ouvrir cette porte? Sans doute, il était arrêté par quelque obstacle, et, en ce cas, il n'avait d'autre parti à prendre que de revenir sur ses pas et de tenter de m'échapper soit par ruse, soit par force. Dans la prévision d'une lutte, je tire de ma poche le revolver que je porte toujours sur moi et j'avance lentement, les mains en avant et l'oreille toujours tendue vers le point où je le devinais. Au bout de dix pas je m'arrête pour mieux écouter, et alors je tressaillis d'espoir; j'entends le bruit de sa respiration!

Evidemment il était acculé dans une impasse et je n'avais bientôt plus qu'à allonger la main pour le saisir. J'allais reprendre ma marche lorsque tout à coup je ressens une secousse si violente, une douleur si effroyable dans tout mon corps, projeté sur le sol avec une force inouïe, que je me crus frappé mortellement, ce qui ne m'empêcha pas de conserver assez de sang-froid pour décharger mon revolver au hasard, dans le but d'attirer de mon côté le comte de Clamareins et tous ses invités.

Ma détonation fut entendue, en effet, et cinquante personnes arrivèrent aussitôt, accompagnées de quelques domestiques munis de torches. On me trouva à moitié écrasé sous une échelle double, dont l'extrémité, trop bien dirigée par mon ennemi, m'avait atteint en plein visage, ou plutôt en plein nez, ce dont on ne s'aperçut pas de suite, car mon visage disparaissait dans le sang qui l'inondait.

Aussitôt débarrassé de l'échelle qui pesait sur moi, j'essuyai avec mon mouchoir le sang qui m'aveuglait, puis ayant demandé au comte la permission de ne lui expliquer que plus tard la cause de ma présence en cet endroit, je le priai, lui et tous ceux qui étaient accourus et se pressaient autour de moi, de me dire s'ils ne venaient pas de voir sortir quelqu'un de la serre.

— Personne, répondit le comte, mais il y a quelqu'un ici qui doit savoir cela mieux que moi, car il était arrivé le premier à l'entrée de la serre, au bruit de votre détonation, et je l'ai vu appelant au secours.

— Qui donc? demandais-je.

— Le duc de Dyonis.

A ce nom, un soupçon me traversa l'esprit, rapide comme un éclair.

Cependant ce fut du ton le plus indifférent que je repris, tout en épongeant ma figure:

— Aors, M. le duc aura vu mon ennemi peut-être; j'ai intérêt à le découvrir, car c'est un grand coupable et je suis à sa recherche en qualité d'agent de police.

Un murmure de surprise se fit entendre à ces mots.

— Un grand coupable ici! disait-on de toutes parts.

— C'est pourquoi, repris-je, je serais reconnaissant à monsieur le comte s'il voulait bien me conduire vers M. le duc de Dyonis.

— Vous êtes trop malade, répondit le comte; asseyez-vous là, on va aller chercher le duc et l'amener ici; je vais donner ordre en même temps qu'on vous prépare tout ce qu'il faut pour vous laver le visage et vous panser provisoirement.

Deux minutes après, le domestique envoyé à la recherche du duc de Dyonis venait dire qu'il devait être parti, car on ne l'avait trouvé nulle part.

— Cela m'étonne, fit observer un des invités, je l'ai vu causer, il n'y a qu'un instant, avec Mme la marquise de Caravan.

Ce fut pour moi une nouvelle lumière.

Torribio avait vu le duc aborder la marquise dès son entrée dans la salle du bal.

Le duc avait été aperçu le premier à l'entrée de la serre, à la suite de la détonation.

Et enfin, il venait de disparaître, ne se souciant pas de se trouver face à face avec moi et Torribio.

Tout se réunissait pour attester que je ne me trompais pas et que le duc était celui qui avait payé l'assassin de sa femme.

Pourtant ce n'étaient et ce ne sont encore que des présomptions.

Mais aujourd'hui, messieurs, ajouta Guimbard, dont les petits yeux noirs étincelèrent d'une joie presque féroce, nous allons avoir une preuve éclatante, irrécusable.

— Ah! fit Marcel, l'ennemi de la duchesse, l'homme qui l'a condamnée, qui a juré de recommencer son oeuvre jusqu'à ce qu'il l'ait enfin couchée dans la tombe?...

— Nous allons le voir enfin aujourd'hui, dit Guimbard, et comme à côté de moi, M. le duc de Dyonis, si c'est bien lui, verra se dresser son complice Torribio, il n'aura qu'à courber la tête devant ce redoutable témoignage et à me suivre à la préfecture de police.

— Quoi! s'écria Marcel, frappé d'horreur et de surprise, vous croyez que c'est le duc lui-même?

— J'en mettrais ma main au feu, quoique je n'aie pas la preuve palpable... que j'aurai tantôt, j'en suis sûr.

— Oh! le misérable! murmura Gontran, tout frémissant d'indignation, j'avais deviné cet homme quand je le poursuivais de ma haine et de mes insultes.

— Encore quelques heures de patience, messieurs, dit Guimbard, et

tous nos comptes vont être réglés. Mon nez est sur la carte, il la payera de toutes les transes, de toutes les angoisses que je vais lui faire subir; j'aurai de l'agrément pour la destruction de mes cartilages.

— Enfin, dit Marcel, toutes les terreurs, toutes les tortures de Christiane vont finir; dans quelque heures elle n'aura plus rien à redouter de son ennemi.

— Et maintenant, demanda Gontran à l'agent, à quoi pouvons-nous être bons! Distribuez-nous nos rôles.

— J'ai encore quelques dispositions à prendre, répondit Guimbard; je vous donne rendez-vous ici pour ce soir à cinq heures, puis nous prendrons une voiture et nous nous rendrons aux Batignolles, au restaurant du père Lathuille.

XXVIII

Déception

Il était sept heures environ, lorsqu'une voiture de place s'arrêta à la porte du restaurant du père Lathuille.

Deux personnes en descendirent et entrèrent.

C'étaient le duc de Dyonis et la marquise de Caravan.

Une autre voiture, qui suivait la leur à distance, s'arrêta à cinquante pas du père Lathuille, et restait fermée comme si elle eût été vide.

Mais, au bout de cinq minutes, une portière s'ouvrit, et quatre personnes mirent pied à terre.

Le lecteur a deviné que ces quatre hommes étaient Guimbard, Torribio, Marcel et Gontran.

— Quatre hommes, ça se remarque trop, on a tout de suite l'air d'une brigade, dit Guimbard.

Dispersons-nous pour aller nous réunir un à un devant le petit café que vous voyez là-bas, en face du père Lathuille; il y a là un petit coin bien clos, donnant sur la rue, que je suis venu retenir tantôt et où nous serons fort bien pour voir et pour causer.

On se sépara aussitôt et chacun alla de son côté sur la chaussée et sur les trottoirs.

Torribio longeait les maisons, marchant derrière les autres et à une assez grande distance, lorsqu'un individu, qu'il sentait depuis un instant sur ses talons, s'approcha de lui et lui dit presque à voix basse :

— Torribio !

L'Espagnol se retourna vivement et jeta un regard défiant sur celui qui lui adressait la parole.

— Ne t'effarouche pas comme ça, dit celui-ci, je suis un ami, Fil-en-Quatre.

— Un ami ! c'est bon, répondit brusquement Torribio, je suis pressé, laisse-moi la paix.

— Je vais te laisser mieux que ça, tiens.

Et il lui glissa une lettre dans la main.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Lis et tu le verras, mais lis vite, avant de rejoindre les autres, c'est grave et pressé.

Et sans attendre une réponse, il tourna les talons et disparut.

Torribio passait en ce moment près d'un charcutier dont la boutique était très éclairée.

Il ouvrit la lettre et reconnut tout d'abord une écriture de femme.

Il la parcourut d'un coup d'oeil, car elle ne contenait que trois lignes.

Puis, absorbé tout à coup dans ses pensées, il se hâta de gagner le café indiqué par Guimbard, qui l'attendait déjà avec Marcel et Gontran.

On entra aussitôt dans le café, et un garçon ayant reconnu Guimbard, l'installa dans une espèce de petit cabinet, formé par deux cloisons vitrées, l'une donnant sur le café, l'autre sur la rue.

— Quatre grogs américains, demanda Guimbard.

Le garçon apporta bientôt les quatre consommations et se retira.

— Maintenant, dit Guimbard, il s'agit de bien prendre nos mesures; car c'est un coup décisif que nous allons jouer là. Si nous perdions la partie le duc s'évanouirait pour toujours, il n'y aurait plus rien à faire et le danger que redoute la duchesse renaîtrait plus grave et plus imminent que jamais. Enfin le duc de Dyonis et la marquise de Caravan sont là chez le père Lathuille, nous les avons vus entrer, et ils n'en sortiront pas avant deux heures, car ils sont loin de se croire filés, sans quoi ils ne seraient pas venus. Mais dans la situation où il se trouve, le duc doit être toujours sur ses gardes, toujours armé et déterminé à tout plutôt que de se laisser prendre. Il faut s'attendre à une vraie bataille ou à une tentative de fuite; lequel des deux partis prendra-t-il ? c'est ce que nous ignorons, c'est pourquoi il faut les prévoir tous deux et nous préparer à le combattre par tous les moyens qu'il vaudra employer.

Voici comment nous allons procéder: je vais d'abord aborder carrément la question avec le patron de l'établissement en lui apprenant que je viens ici pour opérer une arrestation et en le sommant de nous déclarer si sa maison a plusieurs issues. S'il y en a deux, comme je le suppose, M. Marcel et M. Gontran s'y mettent en sentinelle, chacun de son côté, le revolver à la main, mais caché dans la poche du pantalon, l'oeil au guet et prêts à sauter au collet du duc s'il veut filer de ce côté. Pendant ce temps, je me fais indiquer le cabinet où sont enfermés le duc et la marquise et je m'y rends, accompagné de Torribio. J'attends alors un moment favorable pour me présenter devant le couple amoureux, laissant Torribio derrière la porte, qu'il enfoncera d'un coup d'épaule à un signal convenu, s'il le juge nécessaire. Je m'explique alors paisiblement avec M. le duc, je lui déclare poliment que l'assassin de la duchesse n'est autre que son époux et le prie de m'accompagner tranquillement, amicalement, à la préfecture de police, où il sera libre de prouver son innocence. S'il nie, je vais ouvrir, Torribio paraît et reconnaît M. le duc pour l'homme qui est venu lui proposer d'assassiner la duchesse en lui fournissant toutes les facilités possibles pour l'exécution du crime. Pour le coup, le duc est "collé", impossible de tenir en face de son complice et de toutes les preuves qu'il apporte à l'appui de son dire, et nous avons la

Vous êtes-vous déjà demandé

si l'antalgique dont vous vous servez est SANS DANGER ?

Votre Médecin vous le dira !

Ne mettez pas en jeu votre santé et celle des vôtres par l'emploi de drogues fantaisistes !

C'est à votre médecin qu'il faut vous adresser pour savoir si l'emploi régulier du médicament dont vous ou les vôtres vous servez contre le mal de tête est SANS DANGER.

Demandez-lui, surtout, ce qu'il pense de l'ASPIRINE — et fiez-vous à son avis.

Il vous dira, nous en sommes certains, que des millions de personnes y ont recours régulièrement, sans conséquence fâcheuse.

Il vous dira aussi qu'avant que l'Aspirine fût offerte au public, les médecins recommandaient d'éviter la plupart des remèdes "contre les douleurs" parce qu'ils dérangent l'estomac. On affirmait aussi, très souvent, qu'ils étaient mauvais pour le cœur. La prudence conseille donc à ceux qui veulent être promptement soulagés de n'utiliser, d'autre part, qu'un médicament *sans danger*.

L'ASPIRINE réunit ces deux avantages — prompt soulagement, et effet anodin, scientifiquement démontré.

"Prompt" — parce que la Science estime que c'est un des agents les plus rapides pour soulager les maux de tête, le rhumatisme, la névrite et la névralgie. "Anodin" — parce que son emploi par des millions de personnes a démontré qu'on peut, sauf dans des cas tout à fait spéciaux, s'en servir régulièrement sans le moindre risque.

Les Comprimés d'Aspirine sont fabriqués au Canada. Le mot "Aspirin" est la marque déposée de la Bayer Company, Limited. Chaque comprimé doit porter, en forme de croix, les lettres du nom "Bayer".



Sans Danger Pour le Cœur

joie de filer tous en famille pour la rue de Jérusalem.

— Nous le tenons donc enfin, ce misérable! dit Marcel; avec quel bonheur je pourrai annoncer à Christiane qu'elle est à jamais délivrée de toute inquiétude!

— Oui, reprit froidement Guimbard, et bientôt aussi délivrée de son mari par suite d'une "séparation de corps."

— Quelle heure est-il? demanda Marcel.

— Vous êtes impatient, d'arriver au dénouement, lui dit l'agent, eh bien, moi aussi.

Il regarda sa montre.

— Huit heures.

Il ajouta en se levant :

— Allons, M. le duc doit être au dessert, c'est le moment de lui offrir le café.

Il frappa sur la table de marbre, paya le garçon qui était accouru, et tous quatre sortirent.

— Un instant, dit-il à Marcel, qui se dirigeait vers le restaurant du père Lathuille, il faut d'abord nous assurer d'un second fiacre.

— En effet, nous allons être cinq pour le retour.

— Le premier sera occupé par MM. Marcel et Gontran, le second par M. le duc, Torribio et moi.

Il y avait au boulevard une station de voitures, Gontran courut en chercher une, dans laquelle il revenait au bout de cinq minutes.

On la fit avancer jusqu'à la porte du restaurant, ainsi que celle qui était restée à cinquante pas de là, puis Guimbard entra, suivi de ses trois auxiliaires, et demanda à parler au maître de l'établissement.

Celui-ci se présenta bientôt.

— Monsieur, lui dit-il en lui montrant sa carte, je suis agent de police et j'ai une arrestation à opérer chez vous; veuillez me dire d'abord si votre maison a plusieurs issues et me conduire ensuite au cabinet où dînent en ce moment les deux personnes qui sont entrées ici il y a une heure.

Un moment ahuri par cette déclaration, le restaurateur répondit que sa maison avait deux issues, et qu'il était prêt à conduire l'agent au cabinet où, en effet, deux personnes étaient en train de dîner.

— Veuillez placer ces messieurs aux deux sorties de votre maison et faites-moi conduire par un garçon au cabinet occupé par vos deux clients.

Le restaurateur s'éloigna avec Marcel et Gontran, et Guimbard, accompagné de Torribio, suivit le garçon auquel le patron venait de donner ses ordres.

Tout en gravissant l'escalier derrière lui, l'agent tira son revolver de sa poche, l'arma et l'amorça.

Puis il le remit dans sa poche avec précaution.

UN CORRECTEUR DE TROUBLES PULMONAIRES. — Bien des témoignages peuvent être donnés pour démontrer la grande efficacité de l'huile Eclectique du Dr Thomas pour corriger les désordres des voies pulmonaires, mais le meilleur témoignage est l'expérience et l'huile se recommande à tous ceux qui souffrent de ces maux avec la certitude qu'ils seront soulagés. Elle fera disparaître l'inflammation des bronches.

— Je ne veux pas d'esclandre, dit-il ensuite au garçon, je tiens à ce que tout se passe en douceur, j'attendrai donc pour entrer que vos clients vous sonnent.

— C'est inutile, monsieur, répondit le garçon, j'ai justement le dessert à porter; on me l'a demandé et je cours...

— Le chercher? C'est inutile, ouvrez comme si vous l'apportiez, j'entrerai à votre place et je vous jure qu'en me voyant, ils ne songeront plus au dessert.

— Comme vous voudrez, monsieur.

Et le garçon ouvrit la porte du cabinet.

Ce fut Guimbard qui entra.

Il referma la porte derrière lui, puis s'approche de la table à laquelle étaient assis le duc de Dyonis et la marquise de Caravan.

Le duc témoigna une extrême surprise à sa vue.

— Vous ne reconnaissez peut-être pas Guimbard, monsieur le duc? dit celui-ci. C'est qu'en effet je suis un peu changé depuis le jour où vous m'avez lancé une échelle à travers la figure.

— Comment! s'écria le duc, mais je ne sais ce que...

— Passons, monsieur le duc, passons; je viens vous apporter des nouvelles d'une affaire qui vous intéresse vivement; la police, stimulée par vos continuelles sollicitations, est parvenue à découvrir enfin, non votre femme, mais son meurtrier.

— Ah! dit le duc de l'air du plus vif intérêt, et cet homme?...

— Ne vous est pas inconnu, car l'assassin de Mme la duchesse est en même temps son mari.

En prononçant ces mots, l'agent avait glissé la main dans sa poche.

Mais le duc ne bronchait pas.

Il conservait un calme imperturbable.

— Quelle est cette mauvaise plaisanterie? demanda-t-il en souriant.

— Je crois, en effet, que vous la trouverez mauvaise tout à l'heure, riposta Guimbard.

Il ajouta :

— Il y a même deux assassins, l'un qui a frayé et préparé les voies; l'autre qui a frappé. Le premier est le duc de Dyonis; le second, votre complice, est Torribio.

— En vérité, s'écria le duc toujours souriant et ironique, il y a donc quelqu'un dans le monde qui porte le nom de Torribio? Eh bien, là, franchement, je serais curieux de le voir.

— C'est un désir qu'on peut satisfaire, répondit Guimbard, qui se disait en même temps: Voilà un gailard diantrement effronté.

Il courut aussitôt ouvrir la porte, et l'Espagnol entra.

— Voilà Torribio, monsieur le duc, dit Guimbard en le regardant d'un air triomphant, êtes-vous satisfait?

— Non, répondit le duc en toisant tranquillement Torribio, je me le figurais tout autre.

— A la bonne heure; mais lui, il vous reconnaît parfaitement pour l'homme qui a armé sa main contre la duchesse de Dyonis; n'est-ce pas, Torribio?

Celui-ci, immobile et effaré, regarda le duc avec une expression de stupeur et d'hébêtement.

— Eh bien, parlez donc, lui dit Guimbard.

— Mais ce n'est pas lui! s'écria Torribio en levant les bras au ciel.

XXIX

Désarroi

Après un assez long silence, pendant lequel il avait tiré de son porte-cigare un puros qu'il avait allumé avec le respect dû à un cigare de choix, le duc se tourna vers l'agent de police, et lui adressant la parole entre deux bouffées de tabac :

— Et maintenant, mon cher monsieur Guimbard, lui dit-il avec une nuance de raillerie dans la voix, que faites-vous ici et à quel propos êtes-vous venu me déranger? Savez-vous que, si l'histoire de cette sottise et extravagante méprise était connue de vos supérieurs, cela n'aiderait pas précisément à votre avancement!

Guimbard ne se dissimulait pas que le duc avait parfaitement raison; aussi lui, qui d'habitude était toujours si maître de lui-même, avait perdu complètement la tête.

Il était encore sous le coup de la stupeur dont il avait été frappé en entendant Torribio s'écrier: Ce n'est pas lui!

— Pardon, monsieur Guimbard, reprit le duc avec une légère teinte d'impertinence, mais je ne sais comment m'y prendre pour vous faire comprendre que... vous êtes de trop ici...

Guimbard comprit qu'il fallait accepter franchement sa défaite, c'est ce qu'il fit.

— Je suis dans mon tort, monsieur le duc, dit-il en s'inclinant, et je vous demande pardon de vous avoir dérangé.

— C'est bon, monsieur Guimbard, répliqua le duc avec un geste de la main, allez et ne recommencez plus; quant à vos excuses, je déciderai si je dois m'en contenter ou s'il me convient de pousser les choses plus loin.

L'agent s'inclina de nouveau et sortit, suivi de Torribio.

Puis il donna ordre à celui-ci d'aller chercher Marcel et Gontran et de venir le rejoindre avec eux au café d'en face.

Un instant après, ils y étaient réunis tous les quatre.

— Eh bien, que s'est-il donc passé? demanda Marcel en entrant.

— Demandez à Torribio, il vous donnera peut-être la clef du mystère, répondit l'agent avec humeur, car pour moi je n'y comprends absolument rien, et vous me voyez écrasé, aplati comme sous un coup de massue.

— Et le duc, nous ne l'emmenons donc pas?

— Ah bien! oui, c'est-à-dire que je dois m'estimer heureux s'il ne me fait pas destituer.

— Que voulez-vous dire?

— Vous vous rappelez toutes les raisons que nous avions d'être convaincus que le duc était le complice de Torribio; vous étiez là tous les deux, lorsqu'il est venu nous dire: "Il est là, je viens de le voir entrer";

et lorsqu'il a ajouté: "Je le vois causer avec la marquise, c'est bien lui, je le reconnais à sa chevelure". Nous nous dirigeons de ce côté, Torribio ne quittant pas de vue la chevelure de son complice que, moi, je ne pouvais voir, lorsque tout à coup il s'éloigne de la marquise, se glisse jusqu'à la serre et y disparaît. C'est alors seulement que je l'aperçus, mais filant avec la rapidité de l'éclair, de sorte que je ne pus qu'entrevoir vaguement une silhouette humaine sans pouvoir rien distinguer. Mais Torribio, lui, qui était près de moi et qui le connaissait, m'affirma que c'était bien son complice et qu'il était sûr de ne pas se tromper. Je me précipite alors sur ses traces, je reçois en plein visage l'atout dont vous voyez les suites, je m'informe en sortant de là et j'apprends que la première personne qui a été vue près de la serre au moment de la détonation est le duc de Dyonis; on le cherche, il s'est empressé de disparaître, et, pour me confirmer dans mes soupçons, j'apprends qu'il a causé une partie de la soirée avec la marquise de Caravan. Il me paraît prouvé dès lors que je n'ai plus qu'à me présenter devant le duc de Dyonis avec Torribio et à faire constater par celui-ci que c'est bien là l'homme dont il a reçu vingt mille francs pour assassiner la duchesse; ce fut également votre avis et celui de Torribio lui-même.

— Sans doute, dit Marcel, et n'est-ce pas ce que vous venez de faire?

— Oui, et ça été drôle. J'entre le premier, j'accuse carrément M. le duc, il me rit au nez; je fais entrer Torribio pour le confondre, et alors savez-vous ce qui arrive? Torribio en face de lui et s'écrie enfin: "Ce n'est pas lui!"

— Hein? Comment, il n'a pas reconnu le duc pour son complice?

— Non.

— Ah ça! qu'est-ce que cela signifie, Torribio?

— Que voulez-vous que je vous dise? répondit l'Espagnol, je suis sûr, très sûr de ne pas m'être trompé en reconnaissant mon complice dans l'homme que j'ai vu entrer furtivement au bal, puis causer avec la marquise et enfin disparaître dans la serre; c'était lui, je le jure. Je reconnais en même temps que tout se réunissait pour prouver que cet homme devait être et ne pouvait être que le duc de Dyonis, que tout le monde avait vu causer avec cette même marquise; mais ce que j'affirme en même temps, c'est que ce duc n'a aucun rapport avec le complice que nous cherchons et que je croyais trouver là.

— Cela tient peut-être à la différence des deux costumes sous lesquels vous l'avez vu autrefois et aujourd'hui? Un homme en blouse, en casquette, le brûle-gueule aux dents et affectant des allures de rôdeur de barrière, ne ressemble guère à un homme du monde élégamment vêtu, d'une tournure parfaite, extrêmement soigné dans les moindres détails de sa toilette et s'exprimant en homme bien élevé.

— C'est vrai, répondit Torribio; mais vous oubliez que je l'avais déjà vu sous ces deux aspects: en voyou

avant le crime; en homme du monde l'autre jour à la fête du comte de Clamareins, et que, dans cette dernière circonstance, malgré la complète transformation qu'il avait subie, je n'ai pas hésité à le reconnaître et à le déclarer à M. Guimbard, que j'ai conduit vers lui et qui l'a manqué d'une minute.

— C'est parfaitement juste et voilà qui est tout à fait concluant, s'écria l'agent; mais, alors, nous pataugeons de plus en plus au fond de la bouteille à l'encre; nous marchons en pleines ténèbres, rien pour nous guider désormais; plus une clarté, plus un indice.

— Oh! malédiction! s'écria Marcel avec désespoir, cet homme est toujours libre; il se sait poursuivi, il a été à deux doigts de sa perte, il n'en aura que plus de hâte et d'ardeur d'en finir avec sa victime, et Christiane va être plus exposée que jamais au danger auquel je croyais la soustraire pour toujours il y a encore dix minutes.

— Il n'est que trop vrai, répondit Guimbard d'un ton découragé, c'est maintenant surtout que cet ennemi acharné, aussi habile que résolu, va devenir redoutable. Stimulé par la crainte de tomber entre les mains de la police, qu'il sait à ses trousses, il va tout risquer pour arriver au plus vite au but qu'il poursuit et dans l'accomplissement duquel il trouve évidemment un immense intérêt. Il va falloir redoubler de surveillance et de sollicitude autour de la pauvre jeune femme dont la vie va être menacée à toute heure, et, en même temps, Torribio, il faut recommencer une autre campagne pour trouver la piste de ce terrible ennemi avant qu'il n'ait eu le temps d'exécuter le crime qui, plus que jamais à cette heure, est devenu sa seule pensée et sa seule préoccupation.

Torribio qui, depuis un instant, était en proie à de nombreuses distractions, se leva tout à coup en disant:

— Je vais prendre une voiture et courir à la "Lisette", je connais là quelqu'un que mon homme a sondé avant moi au sujet du meurtre de la duchesse; peut-être pourra-t-il me donner quelque renseignement utile. Il salua et sortit.

Nous saurons bientôt où il allait, mais nous pouvons dire dès à présent que ce n'était pas à la "Lisette".

Retournons maintenant au restaurant du père Lathuille et sachons ce qui se passait entre le duc de Dyonis et la marquise de Caravan.

— Eh bien, dit la marquise quand l'agent se fut éloigné, que dites-vous de mon idée?

— Je dis que vous m'en voyez encore tout étourdi, et même, je l'avoue, encore tout ému du rôle quelque peu téméraire que j'ai joué dans cette comédie.

— Eh bien, je vous fais mon compliment; si vous aviez peur, il n'y a pas paru; vous avez fait preuve d'un aplomb et d'une impertinence dont je suis encore émerveillé.

— Mais donnez-moi donc la clef de ce mystère, car je ne suis pas plus avancé que ce pauvre Guimbard, dont la mine effarée m'eût fait éclater de rire si je n'eusse été moi-même sous l'empire d'une violente

perplexité. Vous me dites l'autre jour: "Nous sommes surveillés par Guimbard, c'est le moment d'aller chez le père Lathuille et de nous faire "pincer" par lui et Torribio, comme disent ces messieurs. Ils se feront ouvrir notre cabinet; Torribio, qui seul vous connaît, ne vous reconnaîtra pas, et, après cette épreuve décisive, vous voilà disculpé, blanc comme neige et libre désormais d'aller et de venir sans être nullement inquiété." Et les choses se passent comme vous l'aviez annoncé; Torribio, qui m'avait parfaitement reconnu au bal des Clamareins, Torribio, qui s'était empressé de me signaler à Guimbard et même de le guider de mon côté, Torribio, introduit par l'agent, me regarde en face, paraît stupéfait et déclare qu'il ne me reconnaît pas, que je ne suis pas le complice qui l'a poussé au meurtre de la duchesse. Tout cela a été admirablement conduit par vous, marquise; mais, je vous en prie, débrouillez-moi toute cette intrigue, que je sache comment j'ai été sauvé.

— Je vous dirai cela chez moi, où nous nous entendrons d'abord sur les moyens de réparer au plus vite votre sottise, c'est-à-dire de supprimer enfin cette petite niaise de Christiane, que vous avez maladroitement manquée en vous mettant à deux pour cela, mais dont je vais m'occuper, moi, et que je ne manquerai pas, je vous le jure.

XXX

La moustache chez la femme

Il était neuf heures environ; la marquise de Caravan venait de rentrer chez elle, accompagnée du duc de Dyonis, et tous deux causaient, assis devant une cheminée où flambait un grand feu.

C'était dans le salon où déjà nous avons vu la marquise avec Fil-en-Quatre, une élégante et gracieuse petite pièce meublée et tendue de soie jaune, faite pour mettre en relief les éclatantes beautés de cette magnifique brune.

Mais Carmen était belle sans être sympathique; elle avait un signe caractéristique qui eût dû mettre en garde contre son caractère, une petite moustache brune, marque infailible de méchanceté et de corruption.

Qu'on se rappelle ce qu'étaient le père et la mère de Carmen, le milieu dans lequel elle avait vécu, et l'on trouvera dans ce caractère, comme dans Camille Chaumel, la justification des idées de Gontran Bixou sur la tache originelle.

A la lueur d'une lampe dont la lumière, atténuée par un verre dépoli, enveloppait sa belle tête d'une clarté vaporeuse, le duc contemplait celle-ci d'un regard passionné.

Tout à coup, mû par un sentiment irrésistible, il s'empara de sa main qui se détachait blanche et pure de forme sur sa robe de velours noir, et la porta à ses lèvres.

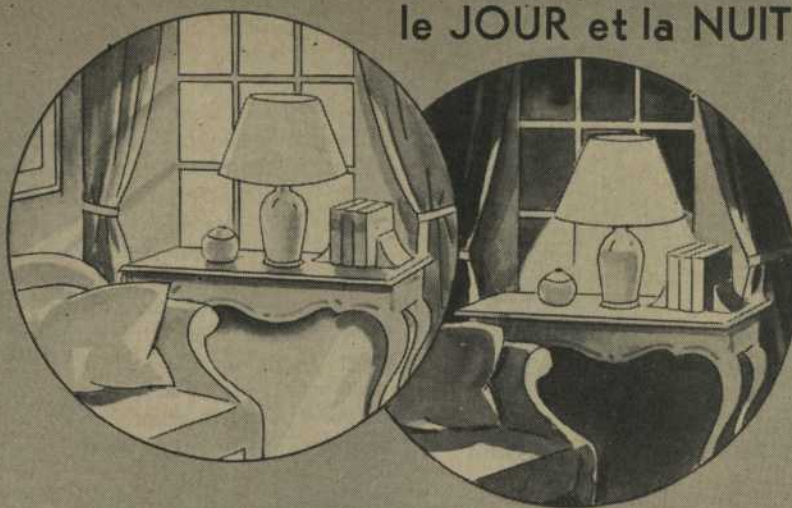
— Eh bien! êtes-vous fou, monsieur le duc? lui dit la marquise en dégageant vivement sa main.

— Malheureusement, répondit le duc avec un mélange de tristesse et de colère.

(A suivre dans le prochain No)

Aussi différent que

le JOUR et la NUIT



ON a beau dire et beau faire, la lumière artificielle n'est qu'un succédané de la lumière du jour. Mais puisque nous avons besoin de la lumière artificielle, pourquoi n'aurions-nous pas la meilleure?

Demandez à votre marchand de vérifier votre éclairage. Il peut vous recommander les grandeurs et les types de lampes dont vous avez besoin pour éclairer vos pièces correctement. Il est très important d'avoir un éclairage approprié dans le salon, dans la cuisine et dans la salle de bain. Les yeux en souffrent quand la lumière fait défaut.

19F

LAMPES



LAMPES MAZDA

UN PRODUIT CANADIEN

DOLLFUS-MIEG & C^{IE}

SOCIÉTÉ ANONYME

MAISON FONDÉE EN 1746

MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames



GEORGE RAFT

Si vous aimez

LE FILM

Vous serez au courant de toutes les nouvelles du cinéma français reçues directement de Paris. Et de toutes les nouvelles du cinéma américain reçues directement de Hollywood.

LE FILM

est la seule revue de cinéma publiée en langue française en Amérique.

52 pages de texte et de photos... Un beau roman d'amour COMPLET. MAGNIFIQUES PHOTOS des vedettes françaises et américaines les plus célèbres.

Le roman d'octobre a pour titre:

Amour... Doux Magicien

par M. de Morthone

Ne manquez pas de vous le procurer

En vente dans tous les dépôts de journaux, 10c

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM 50c pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom _____

Adresse _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

La Demoiselle aux Moustaches

(Suite de la page 9)

Et, immédiatement, en échange de cette carte, il voulut en expédier une autre; il écrivit:

"Exquises, ces ruines; il y a des coins délicieux dans votre pays, chère madame... ou mademoiselle?"

Le surlendemain, une nouvelle carte lui arrivait, représentant un chemin vert avec deux boeufs conduits par un gamin coiffé d'un large béret: "La route des Feuillettes".

C'était clair, joli, un vrai petit tableau donnant bien l'impression d'un matin printanier dans ce pays où le soleil chauffe de bonne heure. Ce fut ce qui le frappa d'abord. Et il lui sembla tenir un rayon dans sa main. Puis, il lut:

"Que Paris doit être grand et beau! Que pensez-vous de notre route des Feuillettes, Mademoiselle ou... Madame? Moi, c'est Mademoiselle".

Il ne s'en étonna pas; mais quel âge? Il voulut encore le savoir. Et voilà qu'il prit un plaisir enfantin à retourner une nouvelle carte questionneuse:

"Quel âge, s'il vous plaît, et que faites-vous? Moi aussi, c'est "Mademoiselle". Puisque nous correspondons il faut bien se connaître un peu".

La réponse lui arriva, naïve et confiante:

"Je suis vieille — vingt-quatre ans bientôt. Mais il serait trop long de vous donner plus de détails. Et vous? Il riposta:

"Moi, vingt-huit ans. Voulez-vous, pour une fois, m'écrire moins succinctement? Etes-vous brune ou blonde? grande ou petite? Quelle profession? Une lettre me serait très agréable et il me semble que nous sympathiserions".

III

Maintenant Michel s'intéressait moins aux vues qu'à l'écriture de celle qui les lui envoyait et dont il parlait quelquefois avec sa fidèle Rosie.

— Dis donc, Rosie, la crois-tu jolie?

Elle le regarda malicieusement.

— De quoi allez-vous vous préoccuper là, monsieur Michel?... Mais, pour vous répondre franchement, non, je ne la crois pas jolie, puisque, à vingt-quatre ans bientôt, elle est encore fille...

— Peut-être l'a-t-elle voulu! interrompit-il.

— Dame! ça se pourrait bien... Mais, pour être sûr, vous n'avez qu'à le lui demander!

Il haussa les épaules.

— Si cependant ça vous intéresse? reprit-elle.

La lettre inattendue, sinon avec impatience du moins avec quelque curiosité, ne tarda pas à arriver.

Voici ce que disait la lettre de Mlle Mariette:

"Vous tenez, vous Parisienne, à vous faire une idée de la petite provinciale qui vous écrit; je le comprends d'autant mieux que, — excusez-moi, — j'ai la même curiosité vis-à-vis de vous.

"Je ne suis ni brune, ni blonde, ni même châtain, rousse, alors? Les uns disent oui, les autres disent non.

Ça dépend comme on me voit. Ni grande, ni petite, de taille moyenne. J'ai les yeux gris. Ma profession? Celle de chérir et de soigner mon grand-père, commandant en retraite, âgé de soixante-sept ans, dont je suis la seule consolation. Il n'a plus que moi, et je n'ai plus que lui.

"Plutôt pauvres, nous vivons cependant sans privations, parce que, dans notre cher petit village des Feuillettes, rien n'est bien coûteux. Et puis, la maison que nous habitons nous appartient, et elle est entourée d'un grand clos où fraternisent des légumes, des arbres fruitiers et des fleurs.

"C'est Anaïs — lisez Naïs, comme on dit ici — qui soigne les légumes; Célestin qui émonde les arbres et entretient les allées et moi qui arrose les fleurs. Naïs est la femme de Célestin, et Célestin est l'ancienne "ordonnance" de mon grand-père. Ils sont vieux aussi, vous pensez bien! Nous vivons ensemble, comme en famille et nous nous aimons bien tous.

"C'est mon grand-père qui, le premier, a eu l'idée des cartes illustrées pour revoir un peu, m'a-t-il dit, son Paris, où il n'est pas retourné depuis quarante ans! C'est donc un vrai plaisir que vous lui faites, et à moi aussi, et mon grand-père ne reconnaît pas toujours les monuments ou les promenades admirés au temps de sa jeunesse! Et ce sont des exclamations qui, bien sûr, vous amuseraient.

"Merci donc encore ma chère correspondante et — confidence pour confidence — vous voudrez bien, n'est-ce pas? à votre tour, me parler de vous.

"Bien sympathiquement votre
"Mariette."

Séance tenante, Michel prit une feuille de papier soyeux, un peu parfumé, et écrivit:

"Mademoiselle Mariette,

"Que vous êtes aimable! Il me semble que vous devez être aussi jolie. Peut-être est-ce parce que je suis très brune, je trouve les rousses fort à mon goût.

"Les détails que vous me donnez sur votre vie familiale m'ont bien touchée, et je sens grandir ma sympathie pour vous. Sans doute, est-ce pour ne pas quitter M. votre grand-père que vous ne vous êtes pas mariée? Moi, je n'ai encore trouvé personne qui me convient...

"Je suis grande, plutôt mince — avec une petite moustache... Ah! Dieu! comment votre imagination va-t-elle me représenter à vos yeux? Une moustache, moi, une Parisienne, que vous pensiez être fine et délicate comme une fleur de votre jardin!... Pourtant tout le monde est d'avis qu'elle me sied. Ne riez pas; je vous dis la vérité.

"Je n'ai plus ni père, ni mère. J'adorais ma mère. Et je vis seule avec une vieille servante qui m'est dévouée.

Je suis riche, mais la vie à Paris est plus dispendieuse qu'aux Feuillettes.

"Enfin, pour compléter les confidences, je vous dirai que je suis ar-

tiste peintre. Et même je vais ces jours-ci reproduire l'une des délicieuses vues que vous m'avez envoyées et dont, si vous le permettez, je vous ferai hommage pour orner le salon de votre petite maison, rustique, mais charmante, je le devine.

"Vous recevrez, en même temps que ma lettre, une douzaine de vues à l'intention de M. votre grand-père, dont je suis très heureuse de raviver les souvenirs de jeunesse.

"Agréez, chère correspondante, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

"Micheline."

IV

Ah! les exclamations de joyeuse surprise à la réception des cartes arrivées le lendemain matin, en même temps que la lettre, à la petite maison des Feuillettes!

— Oh! grand-père, écoute! s'écria Mariette: Mlle Micheline est artiste peintre et elle me fera hommage d'un tableau dont une de nos vues lui servira de modèle!

— Elle t'écrit cela?

— Oui, grand-père. Est-elle assez gentille! Comme ils sont singuliers, les hasards de la vie! Voici que nous sommes presque amies sans nous connaître! Seulement, je ne me la figurais pas telle qu'elle est en réalité — grande et brune, avec des... moustaches!... Ça me semble drôle...

— Au moins, mon commandant, dit gravement Célestin, cette demoiselle a, pour avoir "coiffée sainte Catherine", des raisons que l'on comprend, tandis que...

— Allons, interrompit Mariette en posant sa main fine sur le bras du bonhomme, ne recommence pas ton antienne, mon bon Célestin! Tu sais bien que je ne tiens pas à me marier! Je me trouve si heureuse ainsi, entre mon grand-père et vous autres!

Célestin ne répondit rien, soit qu'il ne sût pas exprimer clairement sa pensée, soit qu'il ne voulût pas la dire.

— Enfin, murmura-t-il après une pause, cette demoiselle est bien comme il faut de penser à vous faire un cadeau!

— Savoir, reprit joyeusement Mariette, quel choix de vues elle aura fait?

— Il faudra lui écrire aujourd'hui même, dit le grand-père; tu lui présenteras mes respects et tu la remercieras également pour moi.

— Sans vous commander, mademoiselle Mariette, reprit Célestin, vous devriez bien aussi lui faire comprendre que si vous "coiffez sainte Catherine", c'est que vous le voulez bien aussi! M'est avis que cette demoiselle se flatte joliment en racontant qu'elle n'a trouvé personne à sa convenance. On ne doit pourtant pas être difficile quand on a des moustaches!...

La jeune fille éclata de rire, d'un joli rire sonore, celui d'un enfant. Aussi trouva-t-elle moyen de glisser adroitement dans la lettre qu'elle écrivit, courrier par courrier, quelques lignes à ce sujet.

"Moi non plus, disait Mariette, je n'ai encore trouvé personne qui m'agrée!... Je suis un peu difficile. Ajour-

tez à cela mon désir de ne pas quitter mon grand-père et vous comprendrez aisément pourquoi je vais, cette année même, dans quelques jours, coiffer sainte Catherine..."

Elle remerciait encore, comme elle l'avait fait au début de sa lettre, sa sympathique correspondante pour l'offre si aimable d'un petit tableau, ainsi que pour les cartes, et terminait en serrant affectueusement la main de son amie inconnue.

Michel, au reçu de cette lettre, choisissait les vêtements à emporter pour le voyage qu'il avait résolu d'entreprendre dès le lendemain.

Le ciel devenait maussade, malgré l'"été de la Saint-Martin", et il ne voulait pas retarder davantage son voyage pour là-bas, au pays du soleil, en Algérie.

Toutefois, c'était bien loin l'Algérie...

— N'est-ce pas, Rosie, c'est trop loin? dit-il à la bonne femme qui l'aidait; il faut traverser la mer, sais-tu, pour aller à Blidah!

— Oh! alors, fit-elle, il faut changer d'endroit, monsieur Michel. C'est dangereux, la mer!... Si vous alliez, par exemple...

— J'irai aux Feuillettes, ma bonne Rosie, interrompit Michel; je suis sûr qu'il y a du soleil dans ce pays-là.

— Aux Feuillettes! s'écria-t-elle, abasourdie... Mais vous y mourrez d'ennui!... A moins, ajouta-t-elle en le regardant du coin de l'oeil, à moins que...

Mais elle n'acheva pas, car Michel ne l'écoutait plus.

— Prépare ma malle, reprit-il; je partirai ce soir même.

Un joli ciel clair et bleu, du bleu délicat des fleurs de lin, illuminé de rayons encore chauds, éclaboussait d'étincelles et pailletait d'or les ruines du manoir des Feuillettes, plus pittoresques encore dans leur cadre de verdure que Michel se l'était imaginé.

Il avait quitté Paris avec le froid et la pluie, et voici qu'il retrouvait, dans ce coin de campagne, l'atmosphère attiédie et lumineuse d'un véritable printemps.

Les branches des marronniers du jardin du Luxembourg étaient dénudées, mais ici les versants boisés des coteaux offraient encore aux regards la parure de leurs feuilles empourprées violacées ou dorées, et l'air restait vaguement embaumé du parfum des mousses séchées.

Michel respira largement.

Arrivé la veille, après avoir passé une bonne nuit à l'auberge du village, dans un grand lit à courte-pointe et à rideaux d'indienne rouge ramagée de jaune, il s'était levé dispos et dirigé vers les ruines qu'on venait de lui indiquer.

C'était un brave homme que l'aubergiste, un peu curieux et très loquace, de qui il obtiendrait facilement tous les renseignements désirés dès qu'il pourrait, sans l'étonner, le questionner adroitement. Il lui tardait de le faire. Et c'est à cela qu'il pensait en admirant les ruines dont il se proposait de venir, dans l'après-midi, faire un premier croquis.

Elles étaient véritablement superbes dans leur revêtement de lianes

enchevêtrées, altières, comme défiant le temps maintenant.

Dix heures sonnèrent, s'égrenant dans l'espace en une sonnerie fluette et argentine comme une chanson gaie; puis, voici qu'une fillette surgit d'un massif en écartant les branches, tirant derrière elle la longe d'une chèvre rétive, et elle allait disparaître aux yeux de Michel, dans la sente qui contournait les ruines et aboutissait à la route, lorsqu'un appel l'arrêta et la fit se retourner.

— Miette!... attends-moi!...

Aussitôt un grand chien noir tacheté de roux arriva en gambadant près de la chèvre qui se cambra, et, derrière lui, venait une jeune fille dont le grand air et la course avaient avivé le teint.

— Ah! c'est vous, mademoiselle Mariette? fit l'enfant en se dirigeant vers elle.

Michel fit quelques pas pour les joindre le plus naturellement qu'il put et regarder, en la saluant, comme tout promeneur courtois rencontrant une femme, celle que la petite chevière venait de nommer.

Ne serait-ce pas, par hasard, cette Mariette avec qui il correspondait.

Comme elle ne l'avait pas remarqué, elle tressaillit en le voyant tout à coup et répondit à son salut par une inclination de tête, se demandant, à part elle, qui était ce monsieur étranger à la localité, qu'elle voyait pour la première fois.

Michel la dépassa et, se dissimulant derrière un bouquet d'arbuste au détour de la sente, il la regarda encore quand elle passa devant lui.

Et, maintenant, il suivait des yeux la svelte et élégante silhouette dans l'éloignement du chemin.

N'était-ce pas elle qui lui avait écrit, cette Mariette qui, dans quelques jours devait "coiffer Sainte-Catherine"?

Il se rappela les détails que, naïvement, elle lui avait donnés sur elle-même et trouva que le portrait était ressemblant. De taille moyenne, avec les cheveux roux. Oui, roux, mais roux comme de l'or brun!... Et des yeux gris... Oh! par exemple, ses yeux étaient magnifiques, des yeux de lumière, vraiment!

Si elle savait, pourtant, qui elle venait de saluer d'une légère inclination de tête?

V

Bien que Michel fût retourné plusieurs fois aux ruines, il n'avait plus rencontré Mlle Mariette, mais il ne tarda pas à connaître, par l'aubergiste, sa vie de dévouement et de tendresse.

Elle était née aux Feuillettes et y avait grandi. A la mort de ses parents, son grand-père maternel était venu s'installer dans le village pour y vivre de sa retraite et de sa décoration. Il ne possédait que la maisonnette et le clos qu'ils habitaient. Tout le monde les estimait et les aimait. Et on plaignait aussi un peu cette charmante fille qui, n'ayant pas de dot, ne trouvait pas à se marier selon son goût. Elle, cela lui était égal, parce qu'elle adorait son grand-père et préférerait ne pas le quitter; mais les autres ne pouvaient s'empêcher de penser à son avenir.

L'aubergiste parlait d'abondance, sans arrière-pensée, encore que son hôte fut un jeune et joli garçon, parce que celui-ci, adroitement, paraissait s'intéresser surtout au commandant.

Le quatrième ou cinquième jour après son arrivée aux Feuillettes, une lettre de Rosie arriva à Michel. La bonne vieille était inquiète, demandait des nouvelles et s'il resterait longtemps dans ce coin de campagne, où bien sûr, il devait déjà s'ennuyer. Il répondit aussitôt qu'il se portait bien, mais ne pouvait encore lui indiquer le jour de son retour.

A vrai dire, il ne s'amusait pas, mais ne songeait tout de même pas à retourner à Paris. Une autre curiosité l'obsédait maintenant. Il eût voulu connaître le commandant Londet, pénétrer dans l'intimité de sa petite maison familiale, visiter le clos "où fraternisaient les légumes, les fruits et les fleurs".

Mais par qui se faire présenter?

Et encore, pour être présenté faudrait-il avouer son vrai nom, prudemment dissimulé à l'auberge dans la crainte d'une trop prompt divulgation.

Les jours passèrent, pendant lesquels il rencontra deux ou trois autres fois Mlle Mariette dans les rues du village.

Son tableau était terminé, et voici qu'une nouvelle carte adressée à Paris, lui arriva sous enveloppe avec quelques lignes d'envoi de Roste.

"Ma chère correspondante,

"Voulez-vous nous faire encore plaisir, à mon grand-père et à moi? ce serait de venir prendre sur place le croquis de nos belles ruines des Feuillettes. Mon grand-père serait heureux de vous donner l'hospitalité et nous fêterions ensemble la Sainte-Catherine.

"Mariette."

La situation se corsait. Qu'allait-il faire? Répondre négativement et envoyer sa lettre à Rosie pour qu'elle la mit à la poste à Paris? Il lui en coûtait. Puisque le tableau promis et annoncé était terminé et qu'on l'invitait, et qu'il se trouvait aux Feuillettes, il acceptait voilà tout.

Oui, mais c'était Mlle Micheline, et non M. Michel que l'on conviait.

Alors?

Il réfléchit un instant, sourit à la pensée qui traversait son esprit, demanda un calendrier à l'aubergiste, vit que la Sainte-Catherine était le 25 novembre, c'est-à-dire dans dix jours, et se décida à brusquer les événements.

VI

— Naïs, le second courrier est-il passé?

— Oui, mademoiselle. Même qu'il a apporté des prospectus... Mais il n'y a pas de lettres.

— Eh bien, ma bonne, que pensez-vous de Mlle Micheline? Ne pas seulement répondre à mon invitation! Et le tableau annoncé? Ce n'est pas moi qui le lui demandais pourtant! Cela me fait de la peine! Sans la connaître j'avais eu de la sympathie pour elle, et il me semble que si elle était



LA PLUIE

glissera sur vos chaussures comme l'eau sur le dos d'un canard si vous les cirez au

CIRAGE 2 dans 1
TOUTES SAISONS

Fiez-vous pas à la VEINE



MAL DE REIN

Les médecins disent: Le REIN comme L'INTESTIN réclame des soins pour le conserver sain. Depuis votre enfance vous nettoyez votre intestin par une purgation au moins une fois l'an—et votre REIN, organe éliminateur aussi important que l'intestin, quel soin en avez-vous pris? Vous l'avez négligé à tel point qu'il ne peut plus remplir ses fonctions d'éliminateur des POISONS et des ACIDES qui causent rhumatisme, mal de tête, urination fréquente et difficile, mal de dos, vertige, fatigue, paupière gonflée, etc.

Nettoyez souvent votre rein avec



Et vous éviterez un grand nombre de maladies.
EN VENTE PARTOUT

Mal de barbe et Porriga trouvent dans le Liniment Egyptien Douglas un soulagement rapide et sûr. Ce liniment est susceptible de soulager les cas les plus enracinés.

venue, cette sympathie se serait transformée en amitié.

Malgré ses moustaches ?

— Ne plaisante donc pas !... Eh bien ! mais que te prend-il... Où vas-tu ?

— Mademoiselle, il y a un homme dans le jardin... Il est entré sans sonner, et il porte je ne sais quoi... Je... Je...

Mariette ne l'entendait plus. La servante était déjà dans le jardin. Mais elle revint peu d'instant après portant elle-même ce que l'homme, refusant d'entrer, venait de lui remettre et que le grand-père, maintenant dans la salle à manger, s'empres- sa de débarrasser du papier qui l'enveloppait.

Oh ! oh ! s'écria-t-il avec un geste autant d'étonnement que d'admiration, vois Mariette ! Vois !...

— Le tableau ! c'est le tableau ! s'écria-t-elle à son tour, mon Dieu ! que c'est joli !

— Que c'est joli ! répéta Naïs comme un écho, non moins enthousiasmée ; je vais appeler Célestin !

Célestin, qui accourut, poussa aussi des exclamations et, pendant quelques minutes, on ne pensa qu'à admirer, s'extasier ; puis, tout à coup, Mariette demanda à Naïs :

— Le tableau n'arrive donc pas de Paris ?

— Voilà qui est singulier ! fit le commandant ; qui donc l'a apporté ?

— Pierrou, répondit la bonne femme.

— Que t'a-t-il dit ?

— Mais... rien... il était pressé... Il m'a remis le paquet et il s'est ensauv- préstemment, sans même me donner le temps de parler.

— C'est drôle, fit Mariette.

— Tu vas aller chercher Pierrou, ordonna le commandant. Il faut savoir à quoi s'en tenir... Qu'il vienne tout de suite !

Naïs sortit, mais revint presque immédiatement sur ses pas, car, au moment où elle ouvrait la porte du clos elle s'était trouvée face à face avec un visiteur lui demandant s'il pourrait, sans importunité, parler au commandant, alors elle l'avait conduit au salon où il attendait, sans avoir dit son nom que, dans sa préoccupation et sa précipitation, elle n'avait pas songé à lui demander.

Dans la pièce où il attendait, Michel ne s'était pas assis ; très nerveux et ému, il marchait, ne s'arrêtant que pour regarder, à travers les vitrages de la porte-croisée donnant sur le clos, les arbres dont les branches se dénudaient en dépit du soleil persistant de cet exceptionnel mois de novembre.

Tout à coup, le commandant entra, appuyé sur le bras de sa petite-fille.

Michel ne s'attendait pas à la voir et, pendant un instant, resta interdit, se demandant, non sans anxiété, si elle allait demeurer là.

Mais il n'en fut rien.

Ayant accompagné son grand-père, atteint d'un léger accès de goutte au pied, Mariette n'était pas sitôt entrée que, déjà elle ressortait et allait, après une gracieuse salutation,

Les mères peuvent facilement savoir quand leurs enfants souffrent des vers et elles ne perdent pas de temps à appliquer le remède convenable — Mother Graves' Worm Exterminator.

se promener dans le jardin, en attendant le départ du visiteur dont la présence l'intriguait, car elle se rappelait leurs trois ou quatre rencontres dans le village.

Michel, encore sous le coup de son trouble, regardait le commandant sans rien trouver à lui dire.

C'était un grand vieillard aux yeux bleus, souriants comme sa bouche, et dont le regard questionneur, très droit et très franc, attirait immédiatement la sympathie.

— Veuillez vous asseoir, monsieur, dit-il au visiteur, en lui désignant un siège, et me faire savoir, je vous prie, à qui j'ai l'avantage de parler, car si je ne me trompe, il me semble ne vous avoir jamais rencontré aux Feuillettes.

— En effet, monsieur, répondit Michel, dont malgré tous ses efforts la voix tremblait un peu, et je vous demande pardon de ma visite peut-être indiscrète... Mais... mais vous avez eu l'extrême amabilité de m'écire... de m'inviter... La carte de... d'invitation m'est arrivée ici même, aux Feuillettes où je suis depuis... quelques jours... Et je n'ai pu résister au désir... n'ayant personne pour me présenter, puisque je suis inconnu ici... de me présenter, moi-même. Seulement, permettez-moi d'ajouter que, vraiment, je suis confus, très confus...

— Je m'en doutais un peu, monsieur, interrompit malicieusement le vieillard, mais je ne m'explique pas ce qui peut causer votre émoi.

— Je vais vous l'expliquer, monsieur, répliqua Michel, mais je sollicite par avance votre pardon... Mon Dieu ! Je ne sais trop comment vous avouer cela !... Toutefois, il n'y a rien que... je vous assure... il n'y a rien là...

Cette fois, il bredouillait visiblement, au grand étonnement du grand-père, singulièrement intrigué.

— Votre nom, je vous prie, monsieur, car vous ne vous êtes pas présenté ?

D'un grand effort, le jeune homme se ressaisit et, bravement, répondit :

— Je suis Michel de Frimeuse, l'auteur du petit tableau que j'ai eu l'honneur et le plaisir de vous faire apporter tout à l'heure.

— Michel de Frimeuse ? répéta le commandant, dont les sourcils se contractèrent légèrement... Je sais que ma petite-fille a écrit, en mon nom, à Mlle Micheline de Frimeuse, à "Ma-de-moi-sel-le", et je ne comprends pas... ce qui provoque mon étonnement, profond, je l'avoue, et votre émotion.

Ses yeux, entourés d'une infinité de petites rides, le regardaient bien en face avec surprise, mais sans colère.

Ceux de Michel ne se détournèrent pas en lui donnant l'explication demandée, avec toute la franchise qui le caractérisait.

Et, pendant qu'il parlait le visage du vieillard s'éclairait comme au récit d'un bon tour, qu'au bon temps de sa jeunesse il eût été fort capable de jouer lui-même.

— Voilà, conclut Michel, quand il eut achevé : pensez-vous, monsieur qu'en vertu de ma franchise, je puisse espérer votre pardon et celui de Mlle Mariette ?

Le commandant lui tendit la main.

— A tout péché miséricorde ! répondit-il. Pour moi, je vous absous ! Quand à ma petite-fille, je ne sais pas. C'est une amie qu'elle comptait recevoir — Mlle Micheline, et non M. Michel...

Machinalement le jeune homme regardait le clos où se promenait patiemment Mariette.

De temps en temps, elle se retournait pour voir si le visiteur était parti, son grand-père ne l'appelait pas, désirant remonter dans sa chambre ; puis, elle reprenait sa marche à petits pas.

A ce moment, elle passait tout près de la porte vitrée, et Michel distingua nettement son clair visage souriant sous la dentelle qui bordait son chapeau de jardin.

— Vous comprenez, n'est-ce pas, reprit le commandant, pour attirer son attention détournée.

— Oui, monsieur, répondit le jeune homme, mais, si vous le voulez bien, je pourrais être son...

— Son ami, peut-être ? interrompit M. Londet, non sans un peu de raillerie dans la voix.

— Monsieur, répliqua Michel, permettez-moi d'achever ma pensée ; si vous le voulez bien, je...

Mais voilà que Mariette, ayant entendu s'ouvrir une porte, crut que c'était celle du salon et y entra sans avoir frappé pour de nouveau offrir l'aide de son bras à son grand-père. Ne le trouvant pas seul, comme elle s'y attendait, elle rougit et balbutia quelques mots d'excuse, auxquels Michel ne répondit rien, étant encore plus troublé qu'elle. Et, pendant un instant, les deux jeunes gens restèrent en face l'un de l'autre, embarrassés.

Le commandant vint au secours du visiteur, et s'adressant à sa petite-fille :

— Mignonne, dit-il, je te présente... Il hésita une seconde, puis continua :

— Je te présente M. Michel de Frimeuse.

Et, voyant l'air de profonde surprise de Mariette :

— Ma chère enfant, se hâta-t-il d'ajouter, sans lui donner le temps de la moindre réflexion, c'est M. de Frimeuse qui nous a, tout à l'heure, fait porter cette délicieuse esquisse, devant laquelle nous nous sommes tous extasiés... Et c'est avec lui que sans t'en douter, tu as correspondu. Je te le dis tout de suite, comme M. de Frimeuse me l'a avoué, sans ambages, ce dont je lui sais gré.

— Oh ! monsieur ! murmura la jeune fille de plus en plus confuse, ce que vous avez fait là...

— Mérite d'être excusé, interrompit le grand-père, en vertu de l'aveu si franchement formulé.

— Merci, monsieur ! s'écria Michel, je vous en prie, mademoiselle, continua-t-il, pardonnez-moi !... Je suis venu exprès de Paris pour confesser ma faute et demander mon pardon.

La jeune fille regarda son grand-père qui souriait, puis Michel, dont les yeux imploraient et, soudain, avec la spontanéité de sa nature prime-sautière, elle tendit la main au jeune homme.

Le jour de Sainte-Catherine arriva et la petite maison était en liesse.

Une quarantaine d'invités, jeunes filles et jeunes gens après un succulent repas, préparé par Naïs, aidée d'une femme du village avaient organisé une "sauterie" dans le salon paré de verdure vivaces, et Michel de Frimeuse, présenté, pour éviter les commentaires, comme le fils d'un ancien ami, prenait, comme les autres, sa part de joie innocente et de saine gaité.

Ah ! comme Paris était loin ! comme les salons somptueux où il fréquentait, et les fringantes mondaines lui semblaient, là-bas, dans le lointain d'un rêve.

Il ne le regrettait pas.

Au repos maintenant, après quelques danses, il regardait valser encore l'infatigable Mariette, si fine, si gracieuse, si légère, qu'aucune autre, ici ou ailleurs, n'aurait pu la surpasser.

Très simplement vêtue d'une robe de soie grise aux tons rosés, sans autre bijou qu'une boucle en vieil argent retenant la ceinture de son corsage, elle était cependant la plus charmante de toutes ces jeunes filles et Michel ne pouvait détacher d'elle ni ses yeux ni son esprit, un peu attristé à la pensée de son prochain retour à Paris.

Il s'y ennuyait encore plus qu'avant son départ. Aussi n'y séjournerait-il guère et le quitterait-il encore. Pour où ? Il ne le savait pas. Il sentait que, malgré lui, il s'ennuyait partout — excepté dans ce petit pays et dans cette maison hospitalière.

La valse était terminée et les jeunes danseurs causaient entre eux, par petits groupes, tandis que Mariette, en sa qualité de maîtresse de maison, s'approchait de Michel dont les autres, le connaissant à peine, ne s'occupaient pas.

— Comme notre petite fête doit vous paraître mesquine, lui dit-elle doucement. Mais il faut être indulgent, monsieur. Je crains que vous n'emportiez de nous une bien piètre impression. N'est-ce pas demain que vous retournez dans votre beau Paris ?

Il y avait un peu de mélancolie dans sa voix ; au moins, le sembla-t-il à Michel.

— C'est demain, oui, mademoiselle, répondit-il. Mais croyez que ce n'est pas sans regret... Paris ne m'attire guère... D'ailleurs, je n'y ai jamais beaucoup tenu.

— C'est étonnant !... vous aimeriez autant la province ?... une grande ville alors ?

— Mais non, fit-il, je ne tiens pas non plus aux grandes villes... Avec la possibilité de passer, quand bon me semblerait quelques semaines à Paris. Franchement ! je suis né dans une petite ville, et même j'ai vécu plus longtemps aux environs, où nous avions une propriété, que dans la ville même, et mes goûts s'en ressentent. J'adore la campagne.

— Moi aussi ! répliqua-t-elle ; mais je ne l'ai jamais quittée.

Ils restèrent un moment silencieux.

(Suite à la page 35)



La forêt enchantée

PSL

EPISODE NUMERO 40



1—Nos trois aventuriers ne désiraient nullement demeurer avec les indigènes toujours soupçonneux.



2—Une nuit ils s'évadèrent mais un indigène avait constaté leur fuite et donné aussitôt l'alarme.



3—Paul et ses amis n'avaient pas eu le temps d'embarquer dans un canot. Ils s'étaient cachés dans la forêt.



4—Ils savaient que les indigènes leur feraient payer de leur vie leur tentative d'évasion.



5—Aussi, Umbala leur conseilla de se cacher dans un gros arbre car leur piste serait découverte.



6—Ils y étaient à peine grimpés que leurs poursuivants arrivaient. Tous trois furent silencieux.



7—Avec quel soupir de soulagement ils virent passer les noirs armés de leurs lances empoisonnées.



8—Au moment où ils allaient descendre, Paul et ses amis virent un lion et un énorme buffle.



9—Ils allaient peut-être assister à un combat mortel entre les deux bêtes sauvages.



10—Mais soudain le lion, connaissant la force de son adversaire, fit volte-face et s'enfuit.



11—Le buffle se lança aussitôt à sa poursuite. Mais Paul perdant l'équilibre tomba sur son dos.



12—S'agrippant solidement aux poils de la bête, Paul fut emporté sous les yeux de ses amis.

(A suivre dans le prochain numéro)

LES DEUX COPAINS

EPISODE NUMERO 15



1—Un voleur avait dérobé l'argent du magicien mais Georges et Marquis le poursuivirent.



2—Cruellement mordu au mollet par le chien, l'homme laissa tomber la bourse.



3—A ce moment même, le magicien et quelques spectateurs arrivèrent auprès de Georges.



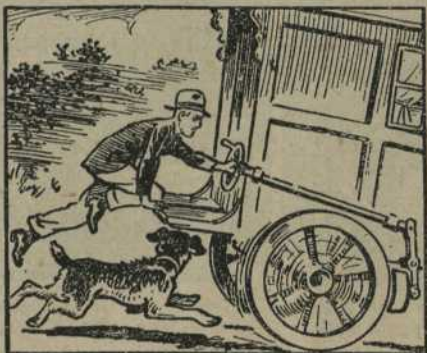
4—Tous félicitèrent le jeune homme de sa présence d'esprit et de son courage.



5—Quelques jours plus tard, les deux copains se promenaient dans la campagne.



6—Soudain il vit la roulotte remorquée par un cirque se détacher et descendre la côte.



7—Georges comprit que la voiture irait se briser en mille miettes sur un mur de pierre.



8—D'un bond il fut sur l'étroite plateforme et tourna aussitôt la manivelle du frein.

LES AVENTURES DE PIERRE

EPISODE NUMERO 15



1—Au moment où Pierre allait lutter contre un noir, un cri retentit...



2—C'était un indigène qui annonçait l'approche d'une troupe ennemie.



3—Aussitôt Pierre se mit à la tête de tous les hommes armés.



4—Quelques instants après, le combat s'engageait avec acharnement.



5—Mais les alliés de Pierre, pris de panique, s'enfuirent bientôt.



6—Et Pierre se trouva seul devant une troupe féroce.



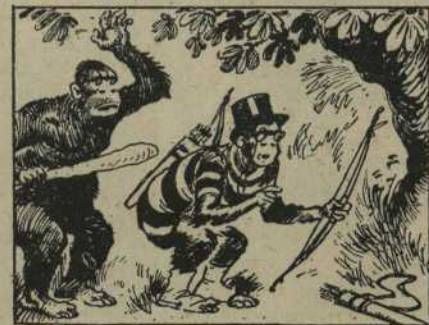
7—Il fit tourner le gourdin qu'il avait en mains mais il succomba.



8—Il fut solidement garotté et on le conduisit à travers la forêt.



9—Pendant ce temps, Goolah et Tatta cherchaient leur compagnon disparu.



10—Après de longues recherches, ils découvrirent des traces du combat.



11—Habités à la forêt, ils suivirent les pistes des indigènes.



12—Et ils arrivèrent à la bourgade où Pierre était gardé prisonnier.

(A suivre dans le prochain numéro)

La Demoiselle aux Moustaches

(Suite de la page 32)

— Vous qui parlez d'indulgence, mademoiselle Mariette, reprit Michel, en avez-vous assez pour absoudre absolument, sans arrière-pensée, le stratagème de mes cartes.

— Oh! certainement! répliqua-t-elle en souriant.

— Vous n'avez pas été trop déçue en apprenant que M. Michel remplaçait Mlle Micheline?

— Je me représentais mal Mlle Micheline avec... des moustaches, comme vous le disiez.

Il se mit à rire et elle fit comme lui; mais, presque aussitôt, une ombre de tristesse revint dans les yeux de Michel.

— Demain, dit-il, à cette heure-ci, je serai loin, quelque part du côté de Paris... Cela me fait de la peine, à présent de quitter les Feuillettes... Et je voudrais bien pouvoir y revenir.

— Mon grand-père et moi, nous aurions plaisir de vous revoir, puisque, maintenant, vous êtes de nos amis...

Mariette murmura ces mots sans oser le regarder.

— Pourquoi, monsieur, ajouta-t-elle en s'enthousiasmant un peu, ne reviendriez-vous pas passer quelques jours, au printemps?... Il y a dans notre pays de bien jolis coins pittoresques... Ils sollicitent vos pinceaux!

Une jeune fille commençait au piano le prélude d'une valse. Autour d'eux, chacun se levait et des couples attendaient, prêts à s'élancer. Ils ne le remarquaient pas.

— Mademoiselle Mariette, balbutia Michel.

— Monsieur?... fit-elle émue sans savoir pourquoi.

— Mademoiselle Mariette, si vous vouliez me le permettre, je reviendrais avant le printemps...

Il parlait bas; néanmoins, sa voix était vibrante de bien des sentiments.

— Mais... cela ne saurait dépendre de moi! répliqua-t-elle, tandis que son cœur, battant très fort, soulevait la soie rose de son corsage.

— Si, cela dépend de vous, parce que si vous vouliez bien m'y autori-

ser, je... je demanderais votre main à votre grand-père...

Elle mordit ses lèvres pour ne pas laisser s'en échapper un petit cri, et subitement un flux de sang colora son visage.

— Je ne quitterai jamais mon cher grand-père, fit-elle.

— Non, jamais! répliqua-t-il. Nous vivrions ensemble à Paris pendant l'hiver, servis par Naïs, Célestin et Rosie; puis, dès le printemps, nous reviendrions aux Feuillettes, dans votre maison que je ferais agrandir et embellir. Je suis assez riche pour que notre existence à tous soit heureuse!

— Moi, je suis pauvre, dit-elle; vous regretteriez plus tard d'avoir épousé une femme sans fortune!

— Je vous en prie, Mariette, permettez-moi de vous demander à...

A ce moment, un jeune homme s'approcha de la jeune fille, s'inclina vers elle et lui tendit avec grâce son bras arrondi.

— Mademoiselle, la valse commence...

Elle se leva, ne pouvant refuser.

Michel se sentit subitement au cœur une douleur qui, subitement, le fit pâlir.

Alors, elle se tourna vers lui:

— Je ne crois pas que mon grand-père refuse, dit-elle, et moi... moi... j'accepte!

— Ah! chère, chère Mariette!

Il sembla à Michel que l'entraînante "Valse des Roses", encore très en faveur aux Feuillettes, faisait pleuvoir sur son cœur tous les pétales parfumés des fleurs dont elle porte le nom.

Et voilà comment, contrairement à son habitude, Sainte-Catherine, cette fois-là, présida à une fête de fiançailles.

Car, six semaines après, M. Michel de Frimeuse épousait Mlle Mariette Londet.

Depuis ce jour, vous ne sauriez croire combien a augmenté aux Feuillettes, dans ce petit coin perdu de province, le nombre des jeunes collectionneuses de cartes postales illustrées. FIN

diner tout de suite, et cet après-midi, nous nous rendrons à mon bureau, où je te le montrerai." Il était onze heures et trente minutes. Je dinai de bon appétit. Vers les deux heures, nous nous rendîmes au bureau de Stolstein dans sa luxueuse limousine.

Une fois rendu, Stolstein me fit entrer dans son cabinet de travail privé. Immédiatement, il s'apprêta à ouvrir la voûte où était caché le fameux diamant jaune. Je remarquai que ses gestes étaient d'une lenteur inhabituelle, comme quelqu'un qui attend qu'un événement se produise, et pour lequel il a donné des ordres. Cette conduite louche me le fit soupçonner davantage. J'étais bien obstiné à me défendre quoiqu'il arrive. Je me tenais donc sur mes gardes. J'en étais encore à ces réflexions lorsque tout à coup la porte du bureau s'ouvrit brusquement. Six hommes, dont quatre nègres, apparurent. Le chef de la bande était un juif nommé Buclesh avec qui, malheureusement, j'avais déjà fait affaires. A peine la porte venait-elle de se fermer sur eux, que Stolstein ordonna: "Emparez-vous de ce traître! Il m'a volé mon diamant jaune."

Je compris tout: sous ce prétexte, il voulait me faire prisonnier pour avoir une rançon. Ils s'apprêtaient à me ligoter à la pointe du revolver, lorsque je ne fis ni un ni deux, et je saisis les deux miens et, à bout portant, je tirai sur mes deux agresseurs, puis Stolstein lui-même, puis un autre; les deux qui restaient se sauvèrent avertir la police.

Reprenant conscience, je me vis en face de quatre cadavres. Je ne savais que faire. Ce ne fut pas long: je le sus bientôt. Une dizaine de policiers venaient se saisir de moi; ils étaient armés jusqu'aux dents; sans doute, les deux imbéciles de fuyards m'avaient-ils décrit comme un monstre. Je partis avec eux avec tout mon sangfroid. J'étais assuré de ma victoire. En moi-même, je maudissais Stolstein. "Que le diable ait son âme! Vipère!..."

Mon procès ne fut pas long: quinze jours à peine. Je racontai tout ce qui s'était passé depuis que j'avais reçu la lettre de Stolstein, je ne dis que la vérité. Plusieurs trafiquants que je connaissais bien et qui me connaissaient eux aussi, vinrent déposer en ma faveur. Enfin le jury rendit son verdict: "Non coupable! Acquitté!" Un membre me félicita même: "Vous avez débarrassé le monde de quatre bandits." J'étais donc exonéré de tout blâme: j'avais été à corps défendant.

Quand toute cette affaire fut terminée, je me hâtai de quitter cette ville où tant de malheurs m'avaient frappé. Tant qu'au diamant jaune, je ne sus jamais ce qu'il était devenu, et je ne cherchai pas à le savoir, croyez-moi!

Depuis ce jour, ma passion de collectionneur s'est de beaucoup apaisée. Je commence à m'apercevoir que je n'ai jamais vécu. Toutefois, j'ai toujours la conscience bien en paix au sujet de toute cette affaire, et comme tout homme, vous savez que je serai jugé un jour!

"Suis-je vraiment innocent?"
— Nul doute, mon ami, si c'est votre conscience qui vous le dit!..."

EMILE ROUGIER



"Je peux toujours compter sur les TEINTURES DIAMOND!"

"Les Teintures Diamond sont-elles vraiment supérieures aux autres?" nous écrit une cliente enthousiaste. "J'en obtiens toujours des résultats merveilleux!" Mais oui, Madame, elles sont vraiment supérieures aux autres! Et, si les couleurs Diamond sont si unies, si vives, si riches, c'est que nos teintures contiennent une plus grande quantité de meilleurs colorants à l'aniline qu'on puisse se procurer. Par le bouillage, elles donneront à vos toilettes et aux garnitures décoratives de votre foyer une beauté inaltérable. Des nuances plus délicates s'obtiennent, sans bouillage, avec les exquises Teintures Diamond. 15c, dans toutes les pharmacies.

TEINTURES DIAMOND

Fabrication Canadienne

(Haute teneur en aniline pure)

UNE AMIE LUI INDICHA LE CHEMIN de la SANTE!



Cette jeune femme, (il y en a des milliers comme elle) déprimait à vue d'œil. Malgré les meilleurs soins et l'emploi de remèdes dispendieux son mal empirait de jour en jour.

Une amie reconnaissant en elle les symptômes d'un mal dont elle-même avait souffert — lui recommanda les Pilules FEMOL. Après en avoir pris une boîte, la malade se sentit beaucoup mieux; moins de douleurs et moins fréquentes. A la troisième boîte elle était complètement débarrassée de ses maux. Vous qui souffrez de maladies féminines (beau-mal) que ne donneriez-vous pas pour vous en débarrasser? Cependant le remède est à votre portée, il coûte peu et mérite un essai.

Les pilules FEMOL se vendent partout, demandez-les.

PILULES FEMOL

ANTALGINE
Soulage nervosité, insomnie, fatigue. Gardez-en toujours une boîte.
25¢ 14

Lisez...

La Revue Populaire

En vente dans tous les dépôts de journaux

L'Aventure du Capitaine

(Suite de la page 13)

en venir: si je désirais acheter ce diamant, je n'avais qu'à aller le chercher chez lui... et il signait:

A. STOLSTEIN

Je demeurai perplexe: tout cela me paraissait étrange pour plusieurs raisons. Et puis, ce diamant ne me tentait pas beaucoup, j'avais presque un pressentiment qu'il m'arriverait quelque malheur dans toute cette affaire. Je ne pouvais me résigner d'entreprendre ce voyage. Je me disais: "Pourquoi veut-il que j'aille chercher ce diamant?" Il sait que ce n'est pas la manière d'agir en pareille circonstance.

Stolstein m'avait souvent volé: c'est ce qui brisa nos relations commerciales. Je m'étais toujours promis de me venger mais jusqu'à ce jour, les circonstances ne m'avaient point favorisé dans mon projet. Je pensais: "Si c'est un piège quelconque que

Stolstein me tend, il va en avoir pour son argent, car il a affaire à plus rusé que lui!" Enfin, je voyais là l'occasion si recherchée d'exercer ma vengeance. C'en était fait: je résolus donc de partir. Je fis mes malles. J'eus soin, comme je le faisais toujours dans mes voyages de missions, de m'armer de deux revolvers. Au commencement de septembre de la même année, je partais pour Kimberley. J'y arrivai trois semaines après mon départ de New-York. Sans plus tarder, — car j'avais hâte de terminer cette affaire, — je me rendis au Royal Hôtel, où habitait temporairement Stolstein. Il me fit un accueil assez froid; j'en fis autant. Puis j'abordai immédiatement la question pour laquelle j'étais venu. Je lui fis connaître mon intention d'acheter le diamant. A ces mots, il s'excita et dit: "Très bien, très bien!... Nous allons

Quick Drying
"61"
FLOOR VARNISH
NON glissant, PAS de polissage. A l'épreuve des talons, marques, eau sur parquets, linoléum, boiseries. Dans toutes les quincailleries. Pratt & Lambert Inc., Fort Erie, Ont.
"PRATT & LAMBERT"
A GOOD HOUSE PAINT

"BEMA"

LA VERITABLE MELASSE
EXTRA FANCY
DES BARBADES

QUELLE DIFFERENCE!



... et toute cette différence est dans les yeux. Donnez à vos yeux de la profondeur et du charme avec le Maybelline Eyelash Beautifier qui embellit cils et sourcils. Ne brûle pas, inoffensif, à l'épreuve des larmes. Noir, brun ou bleu. 75c à tous les rayons d'articles de toilette. Distributeur: Palmers, Ltd., Montréal.

Maybelline
MASCARA


Une Belle Taille
AUX LIGNES HARMONIEUSES

a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

FILULES PERSANES

Vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Filules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco par la maille, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

PHARMACIES MODELES GOYER

256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal

CRIME D'ENFANT

(Suite de la page 7)

Roseline se souleva sur l'oreiller, ses vastes yeux d'effroi interrogeant la glace de l'armoire. Ses cheveux blonds, soigneusement lavés, tombaient en ondes douces le long de ses joues, si pâles qu'elle se vit comme regardée alors du fond de la glace par tout le cher visage triste de maman...

Mon Dieu! Mon Dieu! elle ne pouvait même pas pleurer maman, regretter maman, dans un chagrin de deuil tranquille comme les autres orphelines! Voilà qu'il lui fallait pleurer, regretter davantage son crime!

La conscience de Roseline n'était pas assez savante pour atténuer à son profit le sens de ce mot. Un crime de tuer? Ce crime, elle l'avait commis! Si personne n'était là, aujourd'hui qu'elle se réveillait de sa fièvre, pour lui mettre aux mains les menottes, c'est que personne, non, personne ne savait... Juliette même, entrée tout à l'heure dans sa chambre, lui avait souri avec amitié en lui donnant sa potion; sans doute, elle ne pouvait s'imaginer que Roseline avait poussé jusqu'à la folie furieuse et criminelle contre maman cet accès de colère où elle l'avait vue un moment plus tôt. Pourtant, Juliette ne se faisait pas faute de lui infliger des remontrances; bien des fois, elle lui avait dit: "Si vous étiez l'enfant d'une famille pauvre, Mademoiselle Roseline, il y a longtemps qu'à cause de votre mauvaise tête on vous aurait mise dans une maison de correction."

Une maison de correction! Oui, c'est là dedans qu'on l'enfermerait aujourd'hui si on savait...

La maison de correction! C'est-à-dire le bagne des enfants criminels, des enfants de pauvresses qu'on a trouvés volant aux étalages des boutiques: elle serait avec ces enfants-là, ceux qu'elle n'aurait pas voulu toucher du bord de sa robe; elle serait avec eux, mais bien plus sévèrement punie sans doute parce qu'elle était infiniment plus coupable. Cette maison noire, du pain noir, des maîtres durs qui ne vous sourient jamais, le deux à deux avec cette troupe de petits voleurs et de petits criminels. Oh! pourvu qu'on ne sût jamais rien! jamais!...

Et pourtant, une envie, un besoin de dire tout la suppliciait dans sa bouche comme une grande soif d'été. Instruire de son crime un être au-dessus d'elle, recevoir une condamnation secrète, subir, sans honte extérieure, une pénitence qui pût réparer tout, qui pût faire revenir les jours heureux, qui pût faire revenir maman du monde obscur où elle s'était enfoncée loin, loin, de cette enfant qui ne la méritait pas! Oh! C'étaient là des désirs violents, désirs très vains!... Ce rigide mot: impossible! que Roseline n'avait jamais voulu comprendre quand la tendre bouche de maman le prononçait, il fallait maintenant qu'elle apprit toute seule ce qu'il signifiait de navrement et de convulsions de cœur...

Tout à coup, elle se souleva sur son oreiller; la sœur du général, après lui avoir parlé de sa mère, tout à l'heure, s'était retirée, pensant que la petite malade se soulègerait mieux à pleurer seule; elle lisait là-bas, le

dos tourné à l'intérieur de la chambre.

— Tante!

Ainsi appelée, joyeuse de l'être, elle accourut. Roseline lui passa les bras au cou:

— Oh! tante, maman morte! Maman!...

Elle voulait dire encore: "maman que j'ai tuée!" Mais elle n'acheva point. Ce fut infiniment étrange et mystérieux, ce fut comme si la main même de maman, cette main pâle et maigre, et fine, s'appliquait sur ses lèvres et les fermait d'une autorité aujourd'hui invinciblement obéie... Maman n'avait jamais supporté que personne qu'elle connût rien des violences de sa fille... elle fermait aujourd'hui les lèvres de Roseline comme autrefois elle fermait soigneusement les portes quand Roseline lui résistait pour laisser les domestiques dans l'ignorance des scènes les plus pénibles... Cela parut soudain à Roseline une profanation affreuse que révéler le secret de la dernière; ce serait faire pleurer de honte maman morte dans sa tombe... Maman si parfaite et qui avait eu une enfant si misérable!...

Un moment Roseline pleura encore sur l'épaule de sa tante; puis, comme si après avoir perdu, par sa faute, par son crime, la caresse de maman, il lui était interdit d'en jamais chercher d'autres, elle retomba sur son oreiller.

— C'est cela, ma chérie, fais un petit sommeil, repose-toi bien pour que nous puissions, dans quelques jours, rejoindre ton oncle.

Mais, tournée vers la muraille, Roseline accablée ne dormit pas tout de suite; de ses paupières serrées sous un lourd poids de fatigue, il coulait des larmes silencieuses, venues de son âme, source qui resterait toujours, toujours pleine, et cette source avait un murmure de tristesse infinie, entendu par ses oreilles, répété par ses lèvres malgré leur grande répugnance:

— Maman morte! Maman que j'ai tuée!

Le général avait été déçu. A Blois, dans sa maison luxueuse et riante des bords de la Loire, Roseline grandit trop sage et sans gaieté. Il échangeait quelquefois des regards pénibles avec sa sœur: n'était-elle pas un signe redoutable, cette gravité de la petite fille, qui la faisait ressembler de plus en plus à la jeune maman morte? Cependant Roseline se portait à merveille; les médecins consultés répondaient de sa vigueur, du parfait équilibre de ses organes.

Oui, cette gravité de Roseline était le fait d'une créature toute saine de corps et d'âme, d'un instrument parfait qui résonnait sans note fausse sous le jeu de la vie. Est-ce que l'oubli prompt de l'enfant lui était possible? Est-ce que son crime ne gardait pas son affreuse conséquence? Est-ce que la mort avait rendu maman à son repentir?... Ce repentir avait été d'abord tumultueux et délirant au dedans d'elle-même, tant qu'elle ne sut comment résoudre pour sa conscience son besoin d'avouer, de se faire châtier...

Maman lui avait fermé la bouche au moment où elle allait se confier à sa tante, pendant sa maladie. Non, aucune personne, homme ou femme, ne devait connaître le crime de sa fille... mais il est un homme qui est plus qu'un homme, le prêtre, lui qui écoute dans l'oreille de Dieu ce qu'on lui dit au confessionnal, et qui, au nom de Dieu, condamne et en même temps pardonne... Le prêtre qui n'a pas, lorsqu'il croise sa pénitente dans la rue, des regards de souvenirs... Roseline avait eu des impressions qui confirmaient sa foi, en ses rencontres avec l'abbé Tarade, son confesseur, qu'elle voyait, certains jours, dans le salon de sa tante.

Mais l'aveu résolu était difficile. Comment trouver les mots? Roseline sentait que son crime était plus compliqué que celui du petit voyou qui saisit un couteau et le lève sur sa mère. Si elle commençait par dire: "Je m'accuse d'avoir tué maman", l'abbé Tarade la croirait folle. D'ailleurs, le catéchisme le disait, le prêtre a besoin de savoir les moindres circonstances du péché. Il faudrait donc dire toute la scène de méfiances perverses, de dureté, de colère; ce serait à n'en plus finir!... Ses compagnes de l'externat, qu'on menait avec elle à confesse, la veille des grandes fêtes, riraient en la voyant rester si longtemps dans le confessionnal, et si elle en sortait, comme c'était certain, les yeux brûlés de larmes, elle s'entendrait dire, avec des ricanements, la plaisanterie coutumière, cette fois si horriblement près de la vérité:—Tu as donc assassiné quelqu'un?

Roseline décida d'attendre l'époque de sa première communion, l'année suivante; elle le pouvait, puisque c'était seulement alors qu'elle recevrait le sacrement de pénitence, après la toujours longue confession générale, que cinq ou six de ses compagnes feraient en même temps qu'elle.

Roseline alors dévoila toute son âme. Mais, malgré son application, ne sut-elle pas s'exprimer? Eut-elle même, dans le confessionnal, devant le représentant de Dieu, la sensation de cette main de maman qui s'appliquait encore sur sa bouche?... L'abbé Tarade, qui avait appris chez le général l'histoire de cet instant tragique où l'on avait trouvé l'orpheline ensanglantée aux pieds de sa mère morte et, de plus, fort ennuyé à la pensée que cette enfant allait sortir en larmes de l'église, que le général la verrait en sa figure bouleversée, son air de détresse sans mesure, l'abbé Tarade se donna pour unique tâche de consoler sa pénitente, de la rassurer:—Si elle avait été autrefois une petite fille sans soumission, le bon Dieu et maman lui avaient pardonné en faveur de son repentir... Demain, en communiant, elle sentirait encore l'assurance de ce double pardon, et, puisque son cœur était changé, il ne fallait plus songer à ce péché de son enfance, de sa vie passée. — Et pour pénitence, il lui imposa celle qu'avaient reçue les autres petites filles: de réciter à genoux les litanies de la Sainte Vierge.

Roseline se trouva de nouveau désespérée. Le prêtre avait rendu un

(Suite à la page 38)



LE BRIDGE - CONTRAT A LA PORTEE DE TOUS

Par ARSÈNE DESROCHERS
Professeur associé de Ely Culbertson

(Le premier article de cette série a paru dans le No du 13 avril)



XXIV--Les Déclarations Impératives de deux Levées à une couleur

La Déclaration d'Ouverture de deux levées à une couleur indique une grande force d'Honneurs et la quasi-certitude d'une Manche. Quand l'Ouvreur a fait une déclaration de ce genre, lui et le Partenaire-Répondant doivent garder les enchères ouvertes jusqu'à l'obtention d'un contrat de Manche ou jusqu'à ce qu'un Contre d'une déclaration adverse permette d'espérer une pénalité suffisante.

On ne pratique l'Ouverture Impérative qu'avec des jeux d'une richesse en Levées Gagnantes suffisante pour aller seul à la Manche sans subir une lourde pénalité, même si le Répondant n'a pas une carte plus haute qu'un Dix, ou d'espérer un Chelem s'il a quelques bonnes cartes. Elle exige au moins 4 Levées d'Honneurs, généralement beaucoup plus. Le mécanisme de cette déclaration est réglé par la formule suivante:

Faites une Déclaration d'Ouverture Impérative de deux levées à une couleur si le jeu contient une couleur déclarable et un plus grand nombre de Levées d'Honneurs que de cartes perdantes.

Règle générale, la plupart des jeux assez puissants pour justifier une Ouverture Impérative sont d'une texture solide ou presque solide; par conséquent, les cartes perdantes sont évidentes. Ce sont les basses cartes avec lesquelles vous ne pourrez remporter de levées et les Honneurs aux mains des adversaires.

Exemple: avec,

♠ A R 7
♥ R D V 10 9 8
♦ A R
♣ 7 6

on compte facilement une carte perdante à Pique et une à Cœur, en plus de deux à Trèfle, soit 4 cartes perdantes en tout. Le jeu contenant 5 1/2 Levées d'Honneurs, plus de Levées d'Honneurs que de cartes perdantes, l'Ouverture Impérative de 2-Cœurs est pleinement justifiée.

Il est parfois difficile de compter les cartes perdantes; l'Ouvreur se servira alors de la méthode des Levées Gagnantes. Il additionnera les Levées Gagnantes contenues dans son jeu et soustraira le total ainsi obtenu de 13. En comptant les Levées Gagnantes, l'Ouvreur évaluera la couleur d'atout tout comme une couleur d'à côté vu qu'elle n'a pas été soutenue par le Répondant (voir article numéro III).

Exemples:

4 ♠ R D V 9 6 5
3 ♥ A D V 9
0 ♦ 9
2 ♣ A R

9 Levées Gagnantes

5 Levées d'Honneurs, 4 cartes perdantes — déclarez 2-Piques

6 ♠ A R D V 7 2
2 ♥ R D V 2
0 ♦ — — —
1 ♣ A 8 7

9 Levées Gagnantes

4 1/2 Levées d'Honneurs, 3 cartes perdantes — déclarez 2-Piques

Ouvertures de deux levées avec une marque partielle

Lorsque le côté a déjà une marque partielle (40, 60, 90 etc.) une Déclaration d'Ouverture de deux levées à une couleur est impérative même si les deux levées suffisent pour faire la Manche.

Le Partenaire-Répondant doit déclarer au moins une fois, même si son jeu est nul. Il ne déclarera une seconde fois que si l'Ouvreur fait une redemande par une levée de plus qu'il n'est nécessaire à une autre couleur.

Exemples: (avec une marque partielle de 40 ou 60)

L'Ouvreur	Le Répondant
2-Piques	2-Sans Atout
4-Carreaux	Une réponse est obligatoire

ou :	
2-Piques	2-Sans Atout
3-Piques	Une réponse est facultative

Les Déclarations de Barrage avec une marque partielle

Vu que l'Ouverture de deux levées à une couleur avec une marque partielle est Impérative, toute Ouverture (avec une marque partielle) supérieure au contrat de Manches est une déclaration de barrage et non pas une invitation à chercher un Chelem.

Notre article de samedi prochain traitera des réponses aux Déclarations d'Ouvertures Impératives.

EN DONNANT LES CARTES

Une déclaration de deux levées (la Déclaration d'Ouverture Impérative) est bourrée de dynamite. Je crois que la majorité des joueurs ne savent pas encore manier ce bel instrument de précision. Quelques-uns se lancent dans une déclaration de deux levées à la plus légère provocation, ils semblent ressentir un plaisir subconscient à retrouver une fois de plus le sentiment de toute puissance de leur lointaine enfance en imposant à un partenaire terrifié (qui bon gré mal gré doit obéir) leur volonté souveraine. En règle générale, le compte de la déclaration de deux levées trouve ses racines psychologiques dans le mépris subconscient qu'ont presque tous les joueurs pour leur infortuné partenaire.

(Ely Culbertson. Le Bridge Moderne)

Le match amical de Bridge-Contrat entre MM. L. Arthur Pauzé et Arsène Desrochers contre MM. J. Rolland Sylvestre et Georges Parthenais en est à son 82ième robe. L'équipe Pauzé-Desrochers a une avance de 18.620 points sur ses adversaires, résultat logique d'une veine remarquable plus que de tout autre facteur.

Plusieurs personnes ont suivi les intéressantes péripéties de ce tournoi: M. et Mme Roch Normandin, Mme Chayoux (de Saigon, Indo-Chine), Mlle Jeannette Lemieux, MM. Jean Rolland, Médard Gascon, etc.

IL BOUCLA LA VENTE — PUIS LA PERDIT

Quand sa plume se vida au moment de signer



"J'avais toujours cru pareilles choses impossibles," dit-il,
"Maintenant je sais pourquoi le Vacuumatic sans pipette
Parker évite de pareilles calamités."

Contient de l'encre pour 12,000 mots — montre s'il se vide.

SI L'ENCRE dans votre porte-plume ne se voit pas toujours, vous vous exposez à bien des déboires et nombre d'échecs.

Car votre porte-plume peut se vider juste au mauvais moment — alors qu'il s'agit de boucler une commande ou un contrat, au beau milieu d'un travail urgent; ou, si vous êtes étudiant, aux cours ou aux examens. Et vous êtes impuissant si vous ne pouvez voir quand le remplir, comme les possesseurs du Vacuumatic Parker peuvent toujours le faire et le FONT.

Pourtant, que l'Encre soit Visible n'est jamais assez, il faut que le mécanisme du porte-plume soit parfait.

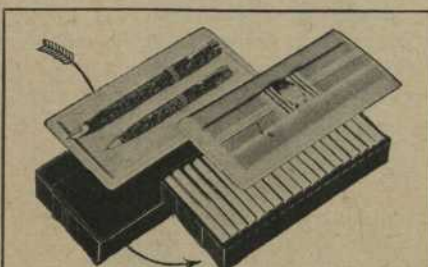
C'est pourquoi Parker n'a jamais produit un porte-plume sans pipette contenant des pompes à piston, bien qu'ils existent depuis bien des années.

Le Vacuumatic sans pipette Parker ne contient rien de pareil, c'est pourquoi il fonctionne si bien... et qu'il est breveté dans tant de pays. Il contient plus d'encre — 102% de plus que les anciens modèles — car il élimine 14 pièces démodées.

Sa beauté est captivante et ses lignes sont d'une élégance sans pareille, il est laminé, fait de lumineux anneaux de Nacre et de Jais superposés — il est chatoyant et doux comme du velours.

Sa Plume à Usages Multiples, faite d'un alliage d'Or pur et de Platine précieux, est façonnée pour écrire de deux façons sans ajustement aucun.

Toutes les bonnes papeteries, bijouteries, pharmacies et les magasins à rayons en font la démonstration et le vendent. Allez voir ce porte-plume miraculeux. The Parker Fountain Pen Co., Limited, Toronto, Ont.



Offre Spéciale Gratuite de cette
élégante

BOITE PRATIQUE

(pour le boudoir ou des cigarettes)

avec l'achat de la Garniture d'un Porte-plume et Porte-mine laminés Parker

Parker
VACUMATIC

Junior, \$5
Senior, \$10

\$7.50

Porte-mine, \$2.50,
\$3.50 et \$5

FABRICATION CANADIENNE

Maintenant — Une Encre qui rend tout
porte-plume à Nettoyage Automatique



La Quink Parker — une nouvelle découverte — contient un ingrédient inoffensif qui dissout les dépôts coagulants que les encre ordinaires laissent dans le porte-plume. La Quink sèche 31% plus vite sur le papier, tout en ne séchant PAS dans le porte-plume. En vente chez tous les détaillants.

La Chronique de la Police et des Pompiers

Sous la direction de l'abbé OSCAR VALIQUETTE

Aurionier des Services des Incendies et de la Police de Montréal, et de la Circulation Provinciale

HISTORIQUE DE LA BRIGADE DES INCENDIES DE MONTREAL

par M. Damase Olivier, secrétaire

(suite)

INCENDIES CONSIDERABLES

Le 5 octobre 1922, incendie considérable à l'Université de Montréal.

Le 6 octobre 1923, destruction partielle de l'Hospice Gamelin.

Anniversaires de Naissances Nos meilleurs vœux

6 oct. 1877—Robert Brownrigg, L.

7 oct. 1892—Charles Beaufrils

11 oct. 1889—Sylvio Alarie

11 oct. 1887—François d'A. Beaulieu

11 oct. 1907—Lawrence Biggs

Mort au devoir

Le 10 octobre 1917, Albert Gauthier, du poste No 4, a été écrasé à mort par la pompe du poste 25, en répondant à une alarme.

Nos pensionnaires

M. F. Larose, demeurant au No 4431 rue Boyer, Montréal, est entré au service des Incendies de Montréal le 13 juin 1906. Il a été pompier jusqu'au 14 octobre 1914, date à laquelle il fut promu au grade de lieutenant; il fut nommé capitaine en 1922, et occupa ce poste jusqu'au 1er octobre 1932, alors qu'il a dû subir une opération chirurgicale qui le força à prendre sa retraite.

Monsieur J. Derome, Ste-Agathe, entra au Service des Incendies de Montréal le 5 janvier 1918 et y occupa l'emploi de pompier jusqu'au 4 octobre 1932, date à laquelle il dut prendre sa retraite à la suite de maladie.

Historique du Département de la Police de Montréal

C'est en 1663 que l'on retrouve la première mention d'une organisation policière à Montréal. Le 27 janvier de cette même année, à la demande du gouverneur de Maisonneuve, cent quarante citoyens de Ville-Marie, — comme Montréal portait alors ce nom, — s'offrirent volontairement pour former un corps de milice subdivisé en vingt compagnies, de chacune sept hommes.

En 1667, de Maisonneuve organisa un corps régulier de police qu'il plaça sous la direction de cinq citoyens proéminents, qui en même temps, faisaient office de juges-de-peace. A cette époque, la coutume voulait que l'on choisisse dans chaque quartier deux citoyens qui devenaient gardiens de la paix.

En 1815, la Législature, sur les instances pressantes des citoyens de Montréal, autorisa l'organisation d'un corps municipal de police. Ce corps, selon un historien, se composait de vingt-cinq à trente membres: chacun portait un long bâton peint de bleu, une lanterne pendait à sa ceinture et chacun était muni d'une cloche d'alarme. Le soir, ces constables annonçaient à haute voix et rassuraient la population en criant: *Tout va bien*. Ils devaient aussi allumer les réverbères installés dans les artères principales, surveiller les conditions hygiéniques et voir à l'enlèvement de la neige.

En 1832, quand la Cité reçut sa première charte, la direction de la police passa au gouvernement municipal. Quatre ans plus tard, à l'expiration de cette charte, la cité se trouva privée de direction ou plutôt resta gouvernée par les forces militaires décrétées contre les troubles de 1837 et 1838.

Quand la paix fut rétablie, un Conseil spécial, gouverné par la province du Bas-Canada, passa une ordonnance autorisant le gouverneur à nommer un inspecteur ou surintendant de la police pour la ville de Montréal.

Ce surintendant était investi des pouvoirs et de la juridiction accordés à un juge de paix, et il devait en plus s'occuper de l'organisation et du contrôle de la force constabulaire, mais sujet cependant à l'approbation du secrétaire provincial.

Le problème de la circulation

Notre ville n'a pas été exempte de l'épineux problème de la circulation. Personne, pas plus qu'ailleurs, n'y avait prévu l'ère de l'automobile; nombreuses sont nos rues trop étroites qui en donnent une preuve évidente.

Ce mode de locomotion fit cependant son apparition, se propagea avec une célérité surprenante, et malgré ses avantages, créa une situation alarmante sous bien des rapports, les accidents se multipliant, parmi lesquels on enregistrait de nombreuses pertes de vies et des dommages matériels fort élevés; l'encombrement des rues les plus achalandées retardait le mouvement des véhicules, était préjudiciable au commerce et les véhicules de secours éprouvaient beaucoup de difficulté en se rendant sur les lieux d'un sinistre.

(A suivre dans le prochain numéro)

CRIME D'ENFANT

(Suite de la page 36)

verdict sans rapport avec le sentiment de sa culpabilité entière. Peu à peu, elle en vint à croire que le confesseur pouvait, au nom de Dieu, absoudre sans qu'il lui soit départi de pénétrer dans les coins de silence éternel qu'une âme se réserve malgré sa volonté, et même malgré sa nécessité de se révéler toute. Maman seule aurait pu comprendre, sans l'aveu, le crime de Roseline, elle qui avait vu son intelligence s'épanouir minute à minute; il fallait donc que le secret effleuré à peine par l'oreille du prêtre restât entre Roseline et maman, le secret du crime et le secret de la réparation quotidienne.

Avec une merveilleuse lucidité, Roseline avait compris ce que cette réparation devait être. Les esprits de vanité, d'insubordination, d'égoïsme, l'avaient amenée au point du crime; elle avait tout aussitôt lâché la main de ces pervers compagnons de route qui avaient été entre elle et maman, avaient gâté leur vie à deux, avant de provoquer la triste mort. Belle, intelligente, enfant calme, elle faisait dire d'elle par la mère d'une de ses amies:

— C'est dommage que Roseline n'ait pas même l'orgueil de voir ce qu'elle vaut; elle en serait peut-être un peu moins parfaite, mais elle jouirait mieux de ses perfections!

D'amies, au vrai sens du mot, Roseline n'en pouvait avoir puisqu'elle ne se confiait pas. Elle prenait gracieusement, mais d'un air tout désintéressé, sa part de la petite vie mondaine des adolescentes. Le général, très orgueilleux d'elle, ouvrait largement sa maison à celles de son âge; il espérait exciter ainsi, par la gaieté et l'entrain des autres, ce goût de la vie et de la joie qui semblait lui faire défaut. Mais au moment où Roseline atteignait l'âge de jeune fille, le général fut frappé par des attaques de goutte assez inquiétantes pour qu'il se crût obligé de prendre sa retraite. Roseline fut ainsi ramenée à Paris, dans un petit hôtel que, par regret du métier, pour la joie de rencontrer souvent des uniformes, le général avait aux environs de l'Ecole Militaire. Alors, malade, ainsi un peu paresseux, un peu égoïste, il fut aisé que Roseline ne montrât aucun goût pour le monde. Sans doute, il n'eût point été forcé de la conduire lui-même dans les salons, sa sœur aurait suffi à cette tâche, mais il fut resté seul sans la présence de cette parfaite enfant qu'il adorait, et qui mettait des ineffables lueurs d'aube sur le soir de sa vie. Roseline gardait donc, le sourire aux lèvres, les alentours de son fauteuil, lui lisait, sans apparent ennui, son journal, des Mémoires de gens de guerre, et apprenait de lui, avec patiente application, les manœuvres du jeu de piquet.

Roseline voyait toutefois dans sa retraite un assez grand nombre de jeunes gens, officiers de l'Ecole de guerre, fils d'officiers, les collègues du général, que leurs pères envoyaient chez lui pour des vues d'avenir, et qui y retournaient, éblouis par

le charme pur de cette belle et modeste jeune fille qu'ils trouvaient là, presque dans le rôle de la Sœur de Charité. Plusieurs se hasardèrent à exprimer des vœux; leurs chances dans la vie étaient telles que le général, flatté, eût volontiers donné la main de sa nièce malgré l'horrible isolement que lui aurait fait le lendemain des noces.

Mais Roseline consultée se refusa. Elle se sentait trop jeune. Tout le bonheur qu'elle rêvait pour le présent, elle le trouvait dans la maison du général sans avoir la certitude de l'emporter ailleurs. Et ce qu'elle ne disait pas, c'est qu'un effroi du mariage et de ses conséquences possibles la faisait déjà frissonner... Se marier, être mère, souffrir par ses enfants jusqu'à la mort et la mort même, lui semblait son dû très juste, à elle qui avait martyrisé son adorable jeune maman... et devant cette probable rigueur d'une justice approuvée par toute son âme responsable, Roseline avec angoisse reculait...

Et puis quel dépaysement éprouverait-elle auprès d'un de ces hommes brillants, qui étaient tout entiers dans les joies et les ambitions de l'avenir, elle qui avait, qui aurait toujours pour tâche de racheter le passé?

Et enfin... un jeune homme, non pas officier, celui-là, fréquentait presque quotidiennement la maison du général; c'était son cousin Luc, un grand camarade de sa petite enfance, de l'enfance orgueilleuse et heureuse près de maman. Bien que tout jeune encore, Luc, déjà substitué au parquet de la Seine, était grave presque autant que Roseline, et d'une beauté, moins de traits et de lignes, que rayonnée sur sa figure par une intelligence virile. Mais sa gravité, pas plus que celle de Roseline, n'était l'aspect extérieur d'une âme froide ou banale. Au contraire, c'était peut-être la juste pudeur d'une propension à l'enthousiasme qui aujourd'hui sent l'épanouissement difficile au milieu d'une jeunesse guindée par le dessèchement du sens pratique. Sa conscience était toujours en éveil dans l'exercice de sa profession, comme celle d'un moine préoccupé par l'observance stricte de la règle, et, à côté d'elle, la conscience de Roseline active, passionnée toujours, se trouvait dans un fortifiant unisson. Dès qu'ils s'étaient revus — Luc, invité à dîner par le général, — la familiarité affectueuse d'autrefois s'était rétablie entre eux, mais sous des rapports nouveaux. Luc, adolescent, devait plier jadis devant la belle petite fille fougueuse, qui secouait pour la moindre contrariété sa blonde crinière de soie; homme, il la trouvait femme avec une charmante nature toute inclinée comme les fleurs, et il l'eût aimée pour cela même si sa beauté eût été moins fatalement attirante. Il l'aimait, et il sentait qu'un premier mot, brûlant de tendresse, ferait germer l'amour dans son cœur à elle... pourquoi hésitait-il à le prononcer? C'était chez lui une impression étrange. Aux façons calmes, à la sérénité parfaite de Roseline, il semblait qu'elle eût fait son établissement définitif dans cette existence, presque vocation de sœur grise, qu'elle avait près du général. Et

Lisez
Le Samedi

et faites-le lire
à vos amis —
abonnez-vous
dès maintenant!

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion, Montréal, Canada



précisément parce qu'elle n'était pas femme à subir une destinée sans la raisonner de toute sa force d'intelligence et de cœur, il s'effrayait d'avoir à lui poser la question suprême...

Des années passèrent, à la fois très calmes et très ardentes pour Luc et pour Roseline, comme pour tous les êtres jeunes, de sentiments vifs.

Roseline, le premier jour d'un printemps, se promenait après le déjeuner dans le petit jardin de l'hôtel. Le concierge, en même temps jardinier, s'occupait au nettoyage des plates-bandes, ayant près de lui sa petite fille, enfant chétive à mine flûtée d'une dizaine d'années peut-être. Roseline s'intéressa au travail qu'ils faisaient ensemble, puis elle s'éloigna, entra dans une petite serre où l'on gardait l'hiver quelques camélias et des azalées, et dont le général lui avait fait faire une sorte de petit salon, de bibliothèque où elle venait, chaque jour, passer une heure à lire ou à rêver dans l'absolue et délicieuse sécurité de la retraite. Assise devant une petite table, souvent elle quittait des yeux son livre, regardait distraitemment les plantes, et pensait à Luc, à ce qu'il avait dit la veille, à sa probable visite d'aujourd'hui. Après une demi-heure environ qu'elle était là, elle fut peu à peu tirée de sa rêverie par l'importunité de deux voix querelleuses, dont l'une était comme le jappement insupportable d'un petit chien. Tout ce qui était irritation et colère alarmait le cœur et les nerfs de Roseline, lui infligeait un véritable supplice.

Elle sortit de la serre ayant reconnu les voix: la femme du concierge, — lui, retourné à sa loge, — était venue chercher sa petite fille, voulait l'envoyer à l'école. Mais la petite, qui avait espéré près de son père une journée de flânerie et de jeu, résistait, mauvaise, têtue, et, au moment où Roseline sortait de la serre, elle s'accrochait à un laurier-thym de toute la force de son bras, pendant que sa mère, dont la patience aussi ne se contenait plus, tirait sur l'autre en lui donnant une tape sur la joue.

— J'irai pas quand même! j'irai pas! t'es une méchante bête!

Et l'enfant, dans sa passion, abandonnait l'appui pour la résistance que lui prêtait l'arbuste et levait la main sur sa mère.

Roseline, ayant vu, bondit. Elle prit l'enfant par ses petites épaules, elle la plaça en deux comme un jonc de manière à lui mettre les genoux sur le sable de l'allée, et elle disait en même temps d'une voix rauque pour laquelle seule on l'aurait plainte:

— Tu vas demander pardon à ta mère, tout de suite! vilaine! vilaine enfant!

La petite, ainsi par terre, et la concierge qui avait lâché son bras, regardaient Roseline, également interdites l'une et l'autre.

La mère murmura enfin:

— Oh! Mademoiselle, quand elle est en colère, elle ne se connaît plus, mais ce n'est pas de la méchanceté, allez! tenez, la voilà qui va venir à l'école...

La petite, en effet, se relevait d'un mouvement timide, ayant si grand' peur de la demoiselle, toute pâle de sévérité, qu'elle aimait encore mieux se mettre sous la protection un peu brutale de sa mère, qui grondait avec tendresse inquiète en l'emmenant:

— Tu vois, Mlle Roseline maintenant ne te gâtera plus... elle n'aime pas les petites méchantes!...

Roseline restait, elle, appuyée contre le laurier-thym, se sentant une grande faiblesse de réaction dans tous ses nerfs et la main à ses yeux inondés. Quand elle retira cette main, elle vit Luc devant elle, mais à quelques pas, comme pétrifié lui aussi d'étonnement et de peine. D'ailleurs, il s'avança tout de suite, lui prit son bras qu'il mit sur le sien, et, la forçant à s'appuyer, la conduisit dans la serre.

Il disait:

— Roseline, cette sauvage vous a fait du mal?...

— Oh! oui, je ne puis voir ces choses... injurier sa mère, lever la main sur sa mère! cette enfant est une criminelle!...

Et quand elle disait "cette enfant", Roseline, elle, n'avait pas en vue celle qui était tout à l'heure dans ce jardin, sous son étroit petit tablier bleu taché, mais l'élégante fillette en robe de velours qui fronçait des yeux de soupçon et de défi dans la psyché où s'élançait, près de sa figure pourpre et de ses cheveux blonds, la beauté pâle de maman.

Luc l'avait fait asseoir sur un siège de la serre et, s'inquiétant de l'exaltation où elle continuait d'être, la voulut calmer:

— Une criminelle! oh! Roseline, que d'émotion perdue! cette enfant est comme toutes les autres, un petit animal, ayant besoin d'être apprivoisée, domptée, et je crois que le souvenir de tout à l'heure simplifiera la tâche de sa mère. Savez-vous, Roseline, vous lui êtes apparue à la façon d'une déesse, belle, terriblement?

Il souriait pour n'oser avoir l'air de dire dans cette phrase toute son âme. Il regardait Roseline et la trouvait d'ailleurs plus belle encore, maintenant qu'elle n'était plus qu'une jeune femme les yeux en larmes. Mais Roseline, en les essuyant, levait les yeux sur lui, et en ce moment, ce n'était pas le jeune homme aimé qu'elle voyait en lui, mais une idée, une conscience d'homme qui devait correspondre avec la sienne. Elle dit avec l'animation d'une alarme:

— Un petit animal, cette enfant, Luc? Est-ce que vous ne la croyez pas responsable? Est-ce que vous ne croyez pas qu'il y a pour elle un bien et un mal?

— Permettez, ma chère Roseline, la question est double; cette petite croit au bien et croit au mal dans toute la rigueur de la foi qu'on lui a enseignée, certes; mais quant à la déclarer tout à fait responsable, à son âge! Oh! grand Dieu! si vous saviez comme devant des hommes qu'on lui amène, des hommes qui devraient avoir des consciences faites, déterminées pour le mal par un choix libre, le magistrat est quelquefois anxieux, troublé à fond d'âme!... De quel passé est fait ce présent du criminel? De quel sang? De quelle éducation? La responsabilité voyez-vous, Roseline, c'est l'unique pivot sur lequel puisse tomber la justice humaine, c'est un indispensable engin d'utilité, chacun le sent; voilà pourquoi nous nous efforçons de le tenir debout; il entraîne toute la société dans un équilibre qui, rompu, la jetterait au

(Suite à la page 40)

3 trucs DE MÉNAGE

"Je prenais des heures pour nettoyer parquets, meubles et boiseries avant de les recouvrir de Cire Johnson."



Louez, chez votre marchand un Polisseur électrique Johnson, à peu de frais.

1 Une cire commune rend les parquets collants. La Cire Johnson donne une surface polie — facile à nettoyer.



2 Marques de doigts et poussière ne peuvent adhérer aux chaises et dessus de table protégés de Cire Johnson.



3 Une couche de Cire Johnson sur les allèges de fenêtres et les cadres de portes efface la saleté, comme par magie.



Pâte et Liquide

CIRE pour meubles et parquets JOHNSON

RADIO — "Fibber McGee and Molly" Lundi soir, NBC transcontinental

S. C. Johnson & Son, Ltd., Dépt. LS-10, Brantford, Ont.

Ci-inclus 10¢. Veuillez m'envoyer un échantillon important de Cire Johnson et votre intéressante brochure.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Province _____

A MOINS QUE LES TEINTURES SOIENT CLAIRES ET LAVABLES...

les plus belles étoffes domestiques seront gâtées!



C'est quand une étoffe de confection domestique est terminée et qu'elle a été transformée en vêtements, que l'on comprend l'importance du rôle des teintures. Si les couleurs sont ternes ou se déteignent, le plus beau travail de tissage aura été fait en vain. Soyez donc particulière au sujet de vos teintures—choisissez les couleurs DY-O-LA, celles que les tisseuses les plus réputées emploient depuis plus de 30 ans. Ce sont des teintures à l'aniline, identiques à celles utilisées dans les grandes filatures. Elles sont fortes, se dissolvent complètement, donnent des teintes qui se lavent à la perfection. Les teintures DY-O-LA se recommandent pour les tapis, rideaux, carpettes et vêtements. Prix, 10c. Demandez la brochure DY-O-LA traitant de teinture. Faites-vous montrer des échantillons de tissus teints avec DY-O-LA. F49H



TEINTURE DY-O-LA

10 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

Les Mots Croisés du "Samedi"

LES DIX GAGNANTS

Problème No 197

DIX JEUX DE CARTES

Mme F. Fisette, 70 Brook, Sherbrooke, P. Q.; Mlle Françoise Archambault, 4537 rue Delorimier, Montréal, P. Q.; Mlle Juliette Mailhot, 64 Johnson, Thetford Mines, P. Q.; M. Maurice Montpetit, 3297 Gertrude, Verdun, P. Q.; M. Auguste Mabeu, 195 St-Desery, Black Lake, P. Q.; Mlle Simonne Sauvé, Hawkesbury, Ont.; M. Paul Renaud, Shawbridge, P. Q.; Mlle Simonne Boulet, 14 boul. Villeneuve, St-François d'Assises, Québec, P. Q.; Mlle Pauline Thibault, 3666 Ontario Est, Montréal, P. Q.; Mlle Aline Cantin, 4 rue Barras, Bienville-Lévis, P. Q.

SOLUTION DU PROBLEME No 198

P	O	U	L	E	S	V	A	B	R	U	T	I
O	N	T	S	O	I	L	A	S	I	L		
C	E	T	A	N	F	I	C	H	E	N		
N	E	Z	R	S	H	M	E	R				
A	E	C	U	M	E	C	U	L	T	E	O	
R	O	B	N	U	L	L	I	T	E	S	O	U
R	A	R	A	I	D	E	S	U	T			
E	T	E	U	L	E	V	R	E	A	R	M	E
E	R	E	A	R	T	B	E	U				
E	R	R	O	B	E	U	S	E	T	A		
C	R	D	O	S	R	N	I	I	L			
R	A	U	T	I	B	N	E	R	N	U		
U	L	V	E	A	D	R	I	A	E	D	E	N
U	E	E	U	X	O	A						
D	E	S	E	R	T	T	C	R	E	M	E	R

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 199

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	L	E		E	N	C	E	N	S	O	I	R		S	U
2	A	C	U	L			T		U			A	M	I	S
3	C	A	R	A							A	R	M	U	R
4		R		N	E					N	O	E		E	
5	E	T	E	S		O	D	E		C		A	N	E	
6	C	E	D	E		P	R	E	T	S		A	M	E	T
7	H		I	D	A		N		A		A	M	E		A
8	O		T	R	I	M	E	S	T	R	I	E	L		L
9						R	A	S		E	R		T		
10			I		F					L		E	R	E	
11	B	O	L		M	A	R	T	E	A	U		I	R	E
12	U	R		P	I		O	I	L		N	O		N	O
13	T						I		I		N	O	E	L	
14	E		A	U	R					L	A	C	B		
15	R				I					E	N	E	T		

(Les réponses seront reçues jusqu'au 4 octobre inclusivement.)

NOM

ADRESSE

VILLE

PROV.

Adressez: LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

- Chemin de halage. — Pour brûler l'encens. — Connus, appris.
- Fond des parcs à huitres. — Parure des femmes. — Liés d'affection.
- Partie d'or fin. — Plaque de fer.
- Vue le jour. — Patriarche.
- Saison. — Petit poème. — Homme entêté, au figuré.
- Abandonne. — Disposés. — Synonyme de fenouil.
- Chânes de montagnes. — Principe de la vie.
- Qui comprend trois mois.
- Pronom relatif. — Coupé court. — Teminaison de verbe.
- Seigneur arabe. — Epoque.
- Vase demi-sphérique. — Outil. — Colère.
- Ville de Chaldée. — Seizième lettre grecque. — Ancienne forme de oui. — Lac d'Afrique. — Le même que le précédent.
- Extrémité. — Péninsule d'Arabie. — Fête de la Nativité.
- Du verbe avoir. — Etendues d'eau entourées de terre.
- Habitue. — Instrument à pointe recourbée.

VERTICALEMENT

- Etendue d'eau entourée de terre. — Répétition d'un son. — Se heurter.
- Détourner. — Lis des marais.
- Ville de Chaldée. — Ordonnance. — Pron. pers. — Figure héraldique.
- Mouvement subit. — Fils d'Edouard l'Ancien. — Du verbe pouvoir.
- Adj. poss. — Mot arabe signifiant source. — Note. — Du verbe rire.
- Compartiment. — Note. — Saint, en espagnol.
- Conj. — Embellir. — Souverain.
- Qui erre. — Adj. poss. — Espèce de tonneau.
- Connus, appris. — Manière d'être, au pluriel. — Roi d'Israël.
- Une division de l'Algérie. — Note. — Terre entourée d'eau.
- Masse de pierre. — Interj. — Qui ne peut être divisé. — Douze mois.
- Aviron. — Qui a une saveur désagréable (fém.). — Partie d'une livre.
- Douzième lettre grecque. — Anneau de fer. — Du verbe rire. — Camp, armée.
- Sifflet d'alarme. — Qui a peu d'éclat.
- Emploie. — Table de boucherie. — Ancienne contrée de l'Asie mineure.

CRIME D'ENFANT

(Suite de la page 39)

chaos... Mais quant à débattre la valeur philosophique de la responsabilité...

— Ne le faites pas, Luc, c'est inattaquable!

Roseline s'était mise debout comme pour rendre la causerie plus solennelle. Le sentiment de sa responsabilité avait fait toute la signification de sa vie depuis la mort de sa mère; Roseline aimait mieux encore être déclarée criminelle qu'irresponsable, que sans volonté, sans âme, sans cœur pour expier dans le repentir! Quoi! toutes ces nobles transes, par lesquelles aujourd'hui elle se sentait à demi justifiée, n'eussent été que des terreurs nerveuses de petit animal qui se souvient?... Luc, d'ailleurs, ne méprisait point son opinion de femme; il ne dédaignait pas de discuter avec elle, surpris seulement de sa véhémence.

— Mais, Roseline, je vous le répète, pour moi, la valeur sociale de la responsabilité est indéniable, et j'y apporte tous mes actes d'homme et de magistrat, mais si nous raisonnons comme vérité de principe...

Roseline secoua la tête; elle eut une grande hésitation d'âme combattue. Ces derniers temps, elle sentait Luc venir si près d'elle! Il allait frapper à son cœur... Et malgré la tentation enivrante que cela serait de le lui ouvrir, ne devait-elle pas lui faire l'aveu qui l'arrêterait justement, peut-être; le lui faire à ce moment même, en sortant des théories générales?...

Elle dit d'une voix déjà tremblée:

— Luc, je n'ai pas étudié la philosophie... Mais j'ai la certitude qu'il y a des vérités au-dessus de tous les raisonnements... La responsabilité en est une; on se sent si tôt en possession d'une volonté bonne ou mauvaise!... Vous avez paru étonné de me voir si émue tout à l'heure... Mais la méchanceté de cette petite m'a rappelé... Elle aurait dû vous rappeler à vous aussi, Luc, qui m'avez vue autrefois avec maman... la mauvaise enfant que je fus pour elle...

La douleur de sa voix pénétra le cœur de Luc... Il n'essaya point de penser à ce qu'elle voulait dire ensuite; il se vit, il la vit dans un de ces instants d'émotion où les cœurs ébranlés s'inclinent irrésistiblement l'un vers l'autre. Il dit, rapproché d'elle:

— Ce que je me rappelle, Roseline, c'est que vous étiez une enfant splendide que j'admirais, qui me paraissait avoir tous les droits à toutes les gâteries, à tous les caprices... et... je voudrais être chargé aujourd'hui du bonheur de cette enfant, je voudrais qu'elle n'eût pas changé, qu'elle fût moins parfaite et très exigeante, et, passer ma vie à la combler...

Il voulut l'entourer de son bras; elle eut pour le retenir un geste des mains défaillantes... Luc n'avait-il pas dit: de quel passé, de quel sang est fait le présent d'un criminel!... Il devait tout savoir avant d'échanger les promesses suprêmes... Pourquoi donc cette main de maman qui pressait encore les lèvres de Roseline, coupait au passage tous les angles des mots?

Elle recommença, héroïque:

— Luc, je vous assure, j'ai été une enfant perverse... Si vous saviez... J'ai fait... souffrir ma pauvre maman... comme cette petite a fait souffrir la sienne tout à l'heure... et... bien davantage!...

Mais Luc ne s'éloigna pas:

— Croyez-vous donc que je fus un petit saint? demanda-t-il en souriant; mais j'ai le souvenir de telles frasques qui fait encore monter le rouge à mes oreilles... cela assure de l'indulgence aux enfants qu'on a plus tard soi-même... Nos enfants! Roseline, nous les aimerions tant dans notre amour!

Roseline n'eut plus une peur dans l'esprit, plus une résistance sur les lèvres. Elle était aimée, elle aimait, son âme à ce moment fut semblable à ces fleurs d'eau qui du fond très sombre d'un lac amer surgissent à une lumière d'aurore et comme ignorant le fond d'abîme où plongent leurs racines. L'ombre pâle de maman s'était écartée d'elle-même pour faire place à cette lumière envoyée par les yeux du fiancé triomphant.

Tous deux, cœur à cœur, dans le pavillon, ignoraient maintenant la petite fille vulgaire dont le caprice avait appelé leurs âmes hors d'elles-mêmes, pour ainsi dire, et les avait forcées à l'exquise, souhaitable rencontre... Quand Luc ramena sa fiancée dans la maison, le général regarda stupéfait, ébloui, cette splendide enfant heureuse que Roseline, en quelques instants, était redevenue: ses grands yeux verts avec leur flamme de joie ardente et douce, ses lèvres roses comme étonnées de sourire... Avant que l'un des deux eût prononcé un mot, le général serra les mains de Luc en lui disant:

— Merci, mon cher garçon, je n'aurais pas cru que jamais quelqu'un fût capable de lui donner la foi au bonheur.

Le bonheur de Roseline dura trois mois; elle le goûta d'abord dans un rapide voyage de noces en Algérie, et il était tel, ce bonheur, que les joies profuses de la nature là-bas, ces joies extérieures qui écrasent les cœurs vides, étaient comme un flottement de brise favorable autour de son épanouissement. La reconnaissance ramena bientôt les époux à Paris dans la maison du général dont les lettres, sans qu'il le voulût, disaient toute sa tristesse depuis le départ de Roseline. Et leur bonheur encore dura. Puis un jour commença l'éclipse. Ce ne fut d'abord sur le cœur de Roseline qu'un point d'ombre, qu'une alarme, une anxiété... enfin les ténèbres totales ne tardèrent pas à l'envahir toute. Roseline, dans quelques mois, serait mère. Depuis que la certitude s'était faite, cette certitude qui double la vie triomphante des autres femmes aimées, elle agonisait dans le sourire qu'elle continuait de montrer à Luc. Mais lorsqu'il était sorti pour se rendre au Palais, abandonnant même le général qui s'attristait et s'inquiétait sans oser le dire au jeune mari, elle se réfugiait dans la petite serre du jardin et y restait des heures à pleurer et à s'excuser. Sans doute, l'ébranlement nerveux que ressent

presque toujours une femme dans son état favorisait le trouble de son âme, de cette âme restée d'ailleurs entière et fouguese, donnée toute à l'amour ces derniers temps comme toute donnée jadis aux repentirs et à la pénitence, aujourd'hui toute à la terreur...

Un enfant! Roseline mettrait un enfant au monde! un enfant qui aurait tout le passé d'elle, l'instinct même d'un crime dans son sang et dans son âme!... sans doute, l'impulsion, le courant serait invincible... un jour cet enfant, crinière secouée, se jetterait sur elle comme elle s'était jetée sur maman, et elle aurait l'horreur de se revoir dans une autre elle-même ce qu'elle avait tant gémi d'avoir été! Et si cet enfant était un fils? Ne serait-il pas prédestiné, par elle, à un de ces crimes que l'on proclame, qui traînent dans la honte publique le cœur tué d'une mère, le nom maudit d'un père?...

Oh! pourquoi n'avait-elle pas su, jusqu'au bout, discipliner son cœur? le tenir loin des joies d'amour qui lui étaient, à elle, défendues? pourquoi, par quelle aberration, quelle faiblesse coupable, avait-elle écouté les sentiments de Luc à une minute même où elle aurait dû être toute vigilance, toute résistance, lorsqu'elle venait d'assister à une scène semblable à celle qui avait fait jusqu'à son mariage l'aridité morne de sa vie?

Un après-midi qu'elle s'était ainsi perdue dans ses méditations désespérées, Luc, à son retour du Palais, ne la trouvant pas auprès du général, s'inquiéta.

Le général tristement lui montra de la fenêtre la petite serre du jardin:

— Oui, c'est là-bas qu'elle passe la journée seule... je croyais que tu savais, que tu croyais préférable de ne rien dire... Ah! j'espérais que le mariage changerait tout cela, mais il faut bien nous dire aujourd'hui que la mort tragique de sa mère à été funeste à la pauvre enfant!

Luc s'élançait. Il s'était bien aperçu que Roseline était moins brillamment heureuse, mais comme elle l'accueillait, à chaque retour, du même sourire tendre, il n'avait cru qu'à des mélancolies passagères dues aux troubles physiologiques, aux inquiétudes, aux étonnements inséparables d'une première maternité.

Les plantes enfermées dans la petite serre étiraient dans le crépuscule d'hiver leurs feuilles et leurs palmes telles que des mains qui languissent à désirer... Entre le fouillis qu'elles faisaient sur les banquettes, Luc, d'abord, chercha en vain Roseline; ce fut elle qui l'aperçut, et, ne pouvant s'empêcher dans son infinie détresse de recourir enfin à son mari, elle cria:

— Oh! Luc! Luc!

Il prit les mains qui se tendaient, ayant besoin d'être serrées, soutenues, et, plein d'admiration, d'amour, de pitié pour sa femme si belle, si chère, et qui lui apparaissait à ce moment si malheureuse, la figure inondée de larmes, il lui demanda, l'attirant contre son cœur:

— Voyons, qu'as-tu? Dis-moi tout, même le plus cruel? As-tu cessé de m'aimer? Regrettes-tu notre mariage?

— Oh! oui! oui! Je le regrette!...

— Es-tu folle?...

Luc s'exclamait ainsi sur le coup de douleur atroce, car pouvait-elle parler en sa pleine raison, elle, la femme si tendrement, si heureusement abandonnée, il y avait peu de jours encore, à la tendresse de son mari? Roseline continua, véhémement, désespérée:

— Ecoute-moi, Luc, je t'aime! Je te chéris! J'ai cédé à mon amour en t'épousant, mais c'est alors que j'ai été coupable...

— Pas ce mot! Je t'en conjure! Pas ce mot!

Luc la suppliait d'un cœur mordu. Coupable envers lui? Il savait qu'elle n'avait pu l'être ni avant ni après leur mariage... Alors! c'était donc la folie pour cette femme adorée!...

Mais Roseline continua, exaltée, ardente à se martyriser elle-même par ses paroles:

— Oui, coupable!... Oh! si du moins je t'avais tout dit, alors... Te rappelles-tu? Nous étions ici même, après la scène de cette petite, quand tu m'as demandé d'être ta femme... Oh! je voulais t'avouer, j'avais même commencé de le faire... Mais tes paroles d'amour m'ont éblouie, m'ont rendu le cœur tout faible... J'ai eu peur de te perdre...

Luc réfléchissait... quoi que Roseline eût dans l'esprit, chimère de folie ou scrupule de conscience trop affinée, il ne pouvait la soulager qu'en provoquant l'aveu total. La petite scène de drame, qui avait été suivie du délicieux moment des fiançailles, lui était naturellement présente à la mémoire dans ses moindres détails, et la surprise que lui avait causée alors l'intervention si passionnée de Roseline, fondu dans des émotions plus puissantes, se retrouvait aujourd'hui pour le préoccuper anxieusement.

Il serra sa femme sur sa poitrine, et lui murmura dans l'oreille:

— Peur de me perdre! En as-tu peur encore aujourd'hui? Quant à nous trois, nous ne faisons plus qu'un?

Elle jeta un cri désespéré:

— L'enfant! l'enfant! mais c'est lui!...

— Ce qui met mon bonheur à son comble! dit Luc anéanti... As-tu donc des craintes pour ta santé?

— Non! oh! non! mais si tu savais, Luc, il sera mauvais comme j'ai été mauvaise... il aura cela dans le sang... quand je pense à maman que j'ai fait souffrir, que j'ai tuée!

Luc, bien que croyant avec une douleur excessive qu'elle délirait encore, ne fit aucune protestation. Médecin déterminé à guérir la chère malade, il voulut avec son aide pénétrer jusqu'au germe du mal.

Il dit, comme avec réflexion lente:

— Je me souviens pour l'avoir entendu alors raconter par mes parents: on t'avait trouvée étendue aux pieds de ta mère morte, inondée de son sang.

Roseline se souleva, comme pour sortir, elle indigne des bras de son mari:

— Oui, du sang, c'est moi qui l'avais fait sauter de son cœur, de son pauvre cœur malade!... non, Luc, ne crois pas que je te parle dans un souvenir d'épouvante enfantine... j'avais frappé maman, cette main l'avait frappée! Oui!

(Suite à la page 42)

Servez du Thé Noir

Le THÉ NOIR est aujourd'hui le plus populaire des breuvages de table. Sa vogue dans nos familles tient aux raisons suivantes:



Il est profitable et peu coûteux, donc très économique;

Il est savoureux, rafraîchissant, plus agréable à boire;

Il donne à l'hospitalité un cachet de cordialité toujours apprécié.

Servez souvent du THÉ NOIR: à table, entre les repas ou quand vous recevez des visiteurs. C'est le breuvage de toutes les occasions.®

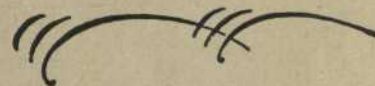
LE THÉ NOIR SE BOIT À TOUTE HEURE!

LES

ROMANS

DE LA

REVUE POPULAIRE



NOS romans d'amour ont maintenant la réputation d'être toujours intéressants. Si vous tenez à lire un beau roman, achetez donc sans crainte — chaque mois — LA REVUE POPULAIRE. Et si vous recherchez la lecture d'articles divers sur les sujets les plus variés, vous serez doublement satisfait.

EN OCTOBRE :

Un Singulier Amour

Par LOUIS DERTHAL

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats Unis : \$1.75 pour 1 an ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Province ou Etat

POIRIER, BESETTE & CIE LIMITEE
975, rue de Bullion, MONTREAL, Canada



NOTES ENCYCLOPEDIQUES

Au temps de Charles Ier toutes les importations de bœuf, de mouton, de viande de bœuf, de mouton, de porc et de bacon en Bretagne étaient interdites sous peine de confiscation. Une moitié des viandes saisies était donnée aux pauvres de la paroisse où la saisie était faite et l'autre moitié à l'informateur.

Au Trinidad, d'où proviennent la plus grande partie des pamplemousses exportés sur le Canada, les planteurs comptent uniquement sur l'eau apportée par les pluies. Aux États-Unis, en Californie et en Floride, en Palestine, en Asie et en Rhodésie, dans le sud-Afrique la culture des pamplemousses se fait sous irrigation.

Il arrive parfois que la farine canadienne perde son identité. Presque toute la farine importée en Haïti est d'origine canadienne, mais la plus grande partie de celle qui est expédiée sur Haïti par les ports des États-Unis est expédiée comme produit des États-Unis.

Un des plus importants parmi tous les facteurs qui provoquent les cycles de prospérité et de dépression, dit le Bureau fédéral de la Statistique, est la production de la valeur des produits agricoles. Dans un pays comme le Canada où l'agriculture occupe une si grande place dans l'activité économique de la nation, le rendement des récoltes affecte beaucoup l'allure générale des affaires.

Le palais des Tuileries, à Paris, un des plus vastes qui soient au monde, n'était, il y a six cents ans qu'une maison de plaisance appartenant à Pierre des Essarts; le nom de ces somptueuses constructions provient de ce qu'il y avait effectivement autrefois, sur leur emplacement, des fabriques de tuiles.

Le Tunnel qui est sous la Tamise, à Londres, a été commencé en 1824 et les travaux ont duré dix-huit années au milieu de grandes difficultés dues à la nature du terrain. Il y eut de nombreux accidents et les dépenses se sont élevées à environ trois millions de dollars ce qui était une somme, à cette époque, bien plus importante que de nos jours.

Dans le conte "Cendrillon", par Perrault, il est dit que Cendrillon portait des pantoufles de verre; c'est une erreur d'orthographe faite communément par les éditeurs car il s'agit, en réalité et dans l'esprit de l'auteur, de pantoufles de "vair". Cela désignait autrefois une fourrure de couleur bigarrée, blanche et grise. Il y avait également le "menu vair" fait avec la peau d'écureuil que nous appelons aujourd'hui petit gris.

Les typhons sont des vents d'une extrême violence qui dévastent certaines mers; leur nom est d'origine mythologique grecque et désignait autrefois un monstrueux géant qui avait cent têtes de dragon, aux yeux jetant des flammes et dont la voix était effrayante. Il était, selon la mythologie, fils du Tartare et de la Terre et fut tué d'un coup de foudre au cours d'une lutte avec Jupiter.

Le turbot est un poisson de mer qui était fort apprécié des anciens romains; non seulement ils le goûtaient comme aliment de choix mais ils lui attribuaient des vertus médicinales. Ce poisson dont la chair est réellement très délicate atteint parfois jusqu'à cinq pieds de longueur.

Au cours de l'été dernier, un italien nommé Luciano Cedeluppi a été frappé par la foudre; après la première émotion passée il se rendit compte qu'il n'avait heureusement aucun mal mais qu'il était complètement rasé comme par le meilleur coiffeur.

La plus ancienne carrière de pierre connue en Europe serait celle qui est située près de Guzow en Pologne et dont on évalue à quatorze mille ans l'ancienneté d'exploitation.

Le "Stromboli", volcan situé dans les îles Lipari, n'a pas cessé d'avoir des éruptions, toutes les huit à dix minutes et cela depuis plus de deux mille ans.

La perle que, dit-on, Cléopâtre avala après l'avoir fait dissoudre dans du vinaigre était de grande valeur; les auteurs anciens nous apprennent qu'elle avait été payée six mille grands sesterces, ce qui représente aujourd'hui environ quatre cent mille dollars.

Les fausses perruques furent en grand usage chez les Romains; l'empereur Commode en portait une qui était faite de cheveux de diverses nuances; il la parfumait avec soin et la poudrait avec de la poudre d'or.

On connaît une vingtaine d'espèces de peupliers; l'espèce dite d'Italie atteint facilement une centaine de pieds de hauteur. A remarquer que ce peuplier est originaire, non pas d'Italie, mais de Perse.

Le phare d'Alexandrie qui était au nombre des sept merveilles du monde anciennement avait plusieurs étages qui allaient en se rétrécissant, ce qui donnait au monument l'aspect d'une pyramide. A l'intérieur il y avait des centaines de chambres et une multitude d'escaliers qui en faisaient un véritable labyrinthe. Il fut détruit par un tremblement de terre en l'année 1304.

CRIME D'ENFANT

(Suite de la page 41)

Et elle tordait dans sa main gauche sa main droite criminelle, convulsée. Et alors elle raconta la scène de fureur terminée par l'apparition sinistre de la mort qui avait emmené maman, l'avait enlevée à l'enfant si coupable.

Luc l'écoutait, la serrant davantage contre lui à mesure qu'il la sentait plus bouleversée par les mots qui disaient son crime. Et au bout de l'aveu, quand elle s'arrêta, épuisée dans une véritable sueur d'agonie, il ne chercha pas une seconde à tromper cette âme sévère pour elle-même, mais en somme d'une sévérité certainement équitable, et à ce moment il se fût fait un crime de lui refuser l'entière responsabilité qu'elle réclamait toujours en son plus cruel remords. La main sur ce front fiévreux qui souffrait, le forçant à se reposer contre sa mâle poitrine, il dit de la voix d'un magistrat qui instruit une cause:

— Et aujourd'hui, tu redoutes que notre enfant, ton enfant, n'hérite de cette sève de colère que tu avais en toi? que tu dois encore avoir, bien que l'acte de colère te soit si impossible, ma chère et douce femme!... car nous ne changeons pas, du berceau à la tombe; nous ne pouvons que manœuvrer dans la vie avec les forces que nous avons reçues, en faisant donner à notre gré les unes ou les autres, à la manière d'un général qui dispose de ses troupes pour la bataille. Et crois-le bien, la victoire est à celui qui a le plus de forces, presque quelles qu'elles soient, bonnes ou mauvaises, et non seulement la victoire, mais l'intérêt de la vie. J'ai souvent pensé que les saints, d'ailleurs toujours des passionnés, ont vécu de la vie humaine la plus entière; ils se sont combattus, ce qui est l'impossibilité la plus absolue des animaux et des créatures banales, à l'instinct massif, si je puis ainsi dire. Ecoute-moi donc, ma Roseline! ces forces de réaction que les saints nous montrent, tu les avais en toi, tu en as donné les preuves les plus nobles. Oui, je l'avoue, j'ai le souvenir de toi, petite fille; ta beauté me ravissait déjà, et même ta fougue et ton orgueil, et tes caprices que moi, grand garçon, je satisfaisais en riant. Mais un jour, j'eus le cœur transi parce que j'avais vu pleurer ta mère dans l'impuissance où elle se voyait de dominer une de tes fureurs... C'était, je crois, à un goûter qu'elle avait donné pour ton anniversaire. Et ce souvenir était resté vif en moi... lorsque, au retour du général à Paris, je vins lui faire ma première visite, une inquiétude me tourmentait. Je savais, dans mes souvenirs, que je t'aimerais... seulement, l'orgueilleuse que tu devais être toujours, aurait-elle autre chose que du mépris pour un adorateur si humble? Mais tu n'étais dans la maison du général qu'un souffle de douceur et de modestie... Comment étais-tu changée ainsi? Je ne me le demandais pas, au contraire, je m'accusai de n'avoir pas assez compté, en venant, sur les richesses et la droiture d'une âme comme la tienne qui n'avait pu manquer d'employer le meilleur d'elle dans la vie. C'est ce meilleur de toi, en pleine force, en

pleine valeur aujourd'hui, grâce à tes nobles luttes intimes, que je vois passer dans le sang et l'âme de notre enfant; crois-le d'un héritage bien plus assuré que ces fumées passagères d'un moment où l'instinct du petit animal indompté encore triompha sur toi-même. Ecoute! tu peux en croire celui qui ne voudrait pas être un père maudit après avoir été un si heureux époux: tu es la plus digne des femmes d'être mère!

Cependant Luc n'était pas toujours là, et il y avait des heures où ses paroles de sagesse, en même temps que d'affection pure, perdaient leur force lorsque la triste phrase criée par Roseline aux pieds de maman tombée agonisante sur la chaise longue revenait encore à ses lèvres anxieuses:

— Maman morte! Maman que j'ai tuée!

Elle fut mère un matin, un matin de printemps, après les douleurs dont il faut payer cette joie, entre toutes divine... Elle avait vu les yeux de Luc inondés de larmes pendant qu'elle jetait ses cris de souffrance, et elle lui avait dit:

— Pourquoi pleures-tu? Je n'ai jamais été plus heureuse!

...Maintenant on avait mis son fils près d'elle, sur son oreiller. Elle le regardait tordre ses mains frêles, et vagir dans ses premiers besoins et ses premiers caprices de petit animal, à l'âme encore tout aveugle et d'autant plus exigeante.

Faible, épuisée, en souriant à son mari penché sur elle avec amour et reconnaissance, elle se laissait comme flotter sur un océan de béatitude.

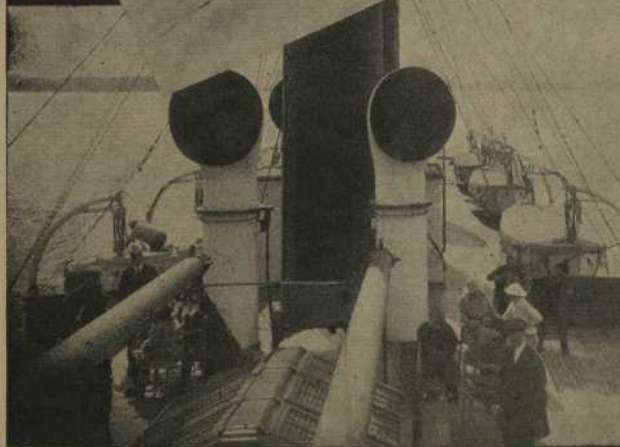
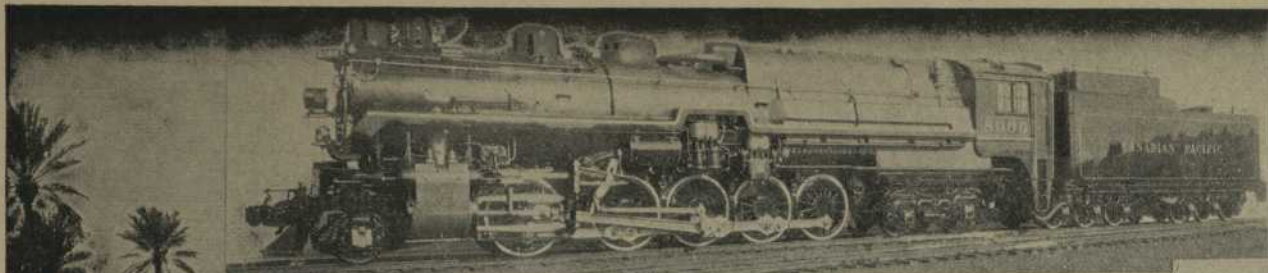
— Ah! le petit rageur! dit Luc ivre de joie, comme leur fils vagissait dans sa première soif sur un accent impérieux.

— Nous lui pardonnerons toujours et tout! soupira Roseline avec une ineffable douceur.

Crime d'enfant!... Aujourd'hui, pour en juger, elle avait l'âme de maman elle-même, de maman qui, frappée, l'avait tendrement appelée près d'elle, du dernier geste de ses bras, du dernier souffle de ses lèvres... Ah! est-ce que tout crime de l'enfant ne lui est point pardonné à l'avance, dès l'instant où la mère accepte de souffrir pour lui quand il la met dans les supplices, souvent même au bord du tombeau, pour satisfaire son aveugle désir d'entrer dans la vie de ce monde...

Crime d'enfant!

Et, apaisée enfin, Roseline, penchée sur son fils, voyait, avec les yeux de son âme nouvelle. Celui dont nous sommes tous sortis penché ainsi sur nos misères, sur nos fautes, sur nos crimes, avec la même tendresse apitoyée, le même ferme propos de pardonner toujours... Sachant de quel limon il a pétri chacun de nous, il sait, lui, si le bon ne pourrait pas être meilleur, et si le méchant ne pourrait pas être pire... Et, devant tel forfait qui soulève d'horreur la nature humaine, alors que nous le croyons prêt à ouvrir les portes de son enfer pour y précipiter le criminel à jamais, peut-être il laisse tomber sa main, fait le geste qui pardonne, et, dans le silence de son éternité lumineuse, il se dit encore à lui-même: Crime d'enfant!



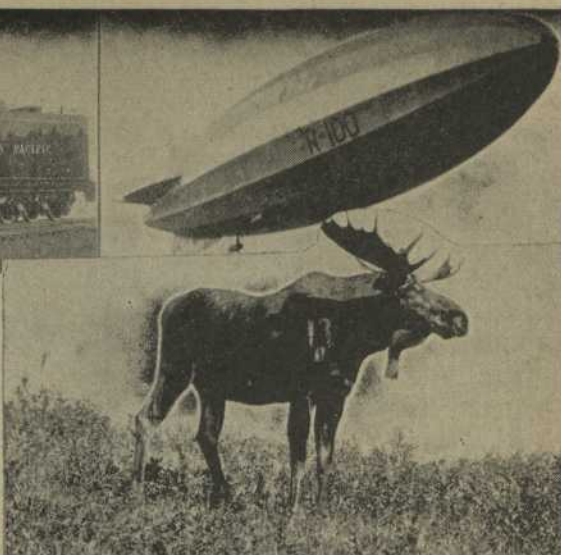
**La Revue
Populaire**

**Une ENCYCLOPEDIE
à 15 cents**

qui contient
toutes les revues
en une seule

En plus de ses célèbres
romans complets, choisis,
"La Revue Populaire"
contient de nombreux
articles illustrés sur tous
les sujets imaginables.

EN VENTE PARTOUT





ECOUTEZ LA VOIX DE LA RAISON

**VOTEZ POUR LE PARTI DE KING, LE
SEUL GROUPE PARLEMENTAIRE
RESPONSABLE.**

Au cours de la campagne électorale, des politiciens sectaires feront appel à vos préjugés ou à vos sentiments pour masquer l'indigence de leurs idées. Electeurs ne soyez pas dupes; rappelez-vous les promesses mensongères que le parti conservateur vous a répétées en 1930. Ne risquez pas d'être gouverné par un dictateur qui se fiche de la volonté populaire et de l'autonomie des provinces. Votez pour le seul parti responsable du pays, le parti de King. En matière tarifaire, constitutionnelle et monétaire, sa politique est sûre et non pas louvoyante et instable comme celle du parti conservateur. Sous l'égide de King, le gouvernement libéral que vous élirez saura adopter des mesures qui ranimeront le commerce et l'industrie. Les réformes sociales de ce gouvernement auront une portée durable parce qu'elles seront dictées par la saine logique et le bon sens.



Le parti libéral a élaboré un programme sérieux représentant les vues de tous ses partisans. Les quatorze articles de cette politique comportent donc une assurance d'unité nationale en même temps que la meilleure solution de nos problèmes fédéraux.

VOTEZ POUR KING

Son parti est le seul groupe politique pouvant réaliser l'unité nationale et restaurer la situation économique du Canada.